



John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.

J. ADAMS



HISTOIRE DE LA RIVALITE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

SECONDE EPOQUE,

Contenant l'histoire de la Querelle de
Philippe de Valois & d'Edouard III,
continué sous leurs Successeurs.

Par M. GAILLARD,
de l'Académie Française, & de l'Académie
des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME II.



A PARIS,

Ghez M O U T A R D , Libraire de Madame
LA D A U P H I N E , rue du Hurepoix ,
à Saint Ambroise.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ADAMS

183.1

U.2



HISTOIRE *DE LA QUERELLE* *DE PHILIPPE DE VALOIS*

ET D'EDOUARD III,

Continuée sous leurs successeurs.

Pour servir de suite & de seconde Partie
à l'Histoire de la Rivalité de la France
& de l'Angleterre.

SUITE DU CHAPITRE III.

Le Roi Jean en France ;
Et encore Edouard III en Angleterre.

Depuis l'an 1356 jusqu'en 1364.

PENDANT que les égards, les respects, les plaisirs mêmes suivoient à Londres le Roi Jean & le Prince Philippe son fils, le Dauphin à dix-

Spicil. Cont.
Nang.
Froissard.

neuf ans restoit écrasé sous le poids des calamités publiques ; il alloit s'instruire dans l'école du malheur. S'il faut passer par l'excès des maux pour apprendre à les réparer, quel Prince eut plus que Charles cette éducation qui forme les restaurateurs ? La France n'étoit ni plus heureuse ni plus tranquille au dedans qu'au dehors ; une fermentation sourde y préparoit de tristes révolutions. L'Etat trop peu ménagé par ses Maîtres depuis Philippe le Bel, les aimoit moins & devoit moins les aimer. Nous avons observé (1) que le Gouvernement François sous les Rois Capétiens, & le Gouvernement Anglois sous les Rois Normands & Angevins avoient pour ainsi dire marché en sens contraire ; qu'en Angleterre, la Nation, opprimée par ses Rois, n'avoit trouvé d'appui que

(1) V. Hist. de la Rivalité, &c, t. 2. ch. 9.
p. 304.

dans les Seigneurs ; qu'en France au contraire les Rois avoient été les protecteurs du peuple contre la tyrannie des Seigneurs , & que de-là étoit né cet amour du peuple pour ses Rois , sentiment qui paroît avoir distingué la Nation Françoisë ; mais nous avons observé aussi (1) que les injustices & les violences de Philippe le Bel avoient commencé d'altérer ce sentiment nécessaire ; que le mal n'avoit point été réparé par ses fils ; que le désordre des Finances , les fortunes scandaleuses des Financiers , l'altération des monnoyes , le fardeau des impôts avoient toujours été en augmentant ; le peuple redemandoit sans cesse les *Etablissemens* de S. Louis , & on lui répondoit par des Edits bur-
faux. Les deux premiers Valois parurent avoir comblé la mesure ; la pa-

(1) Ibid. t. 3. ch. 14. p. 207 & suiv. & ch. 15. p. 292.

tience se laissa, des violences imprudentes irritèrent encore; le supplice irrégulier & peut-être injuste de Clifson & de ses amis, du Connétable d'Eu, des partisans du Roi de Navarre, aliéna de plus en plus les cœurs de la Noblesse, & fit sentir au peuple ce qu'il avoit à craindre, à plus forte raison, pour lui-même; il plaignit les Grands, qu'il voyoit persécutés, & l'oppression rapprocha ces deux ordres ennemis.

L'infortune aigrit & rend injuste; la France avoit éprouvé tous les fléaux, & si elle ne pouvoit imputer à ses Rois la guerre qui la désoloit alors, elle leur imputoit les fautes qui avoient rendu cette guerre malheureuse, & qui l'avoient prolongée; en effet, la prudence la plus commune, les talens les plus vulgaires auroient suffi pour terminer la guerre, à Crécy par la prise du Roi d'Angleterre & de son fils, à Poitiers par celle du Prince

Noir , & c'étoit Jean qui étoit prisonnier à Londres. La répétition des mêmes fautes , la continuation des mêmes malheurs , ou plutôt leur augmentation , abattoit & décourageoit toutes les ames.

Philippe de Valois n'avoit daigné faire attention aux maux de ses peuples , que quand la mort lui ôtoit les moyens d'y remédier. L'Histoire a remarqué que de tous nos Rois, Jean étoit celui qui avoit le plus souvent assemblé les Etats tant Généraux que Particuliers ; ce qui annonçoit de grands désordres , & quelque desir de les corriger.

Le Peuple ou le Tiers-Etat commençoit à prendre beaucoup d'autorité dans ces assemblées : de tout temps on avoit senti la nécessité de consulter le peuple sur les maux qu'il souffre. A peine Louis le Gros avoit-il commencé l'heureux ouvrage de l'affranchissement du peuple & de

l'établissement des Communes, qu'on voit sous Louis le Jeune en 1145, les *Députés des bonnes Villes* assister aux assemblées de la Nation. S. Louis respectoit trop le peuple pour négliger ses avis ; quand le Comte de la Marche força ce Prince de lui déclarer la guerre , Louis crut s'honorer en concertant cette entreprise avec ses sujets, comme un père prend des arrangemens avec sa famille , les *Députés des Villes* furent entendus. Si l'année 1301 est communément regardée comme l'époque de l'admission du Tiers-Etat dans les Assemblées Nationales , c'est parce que ce fut la première fois qu'il eut voix délibérative dans ces assemblées. Depuis ce temps , les pertes continuelles que la Noblesse fit à la guerre , les accroissemens successifs que le commerce & la liberté procurèrent aux Villes , tout concourut à augmenter l'influence du Tiers-Etat sur les dé-

libérations. Les Etats de 1355, tenus par le Roi Jean un an avant la bataille de Poitiers, sont une époque à cet égard. Le Tiers-Etat y fut jugé égal aux deux autres quant au droit de suffrage, & il fut passé en loi que la voix de deux Ordres ne pourroit engager le troisiéme, qui auroit refusé son consentement. Dans cette même assemblée, ce fut le Tiers-Etat qui osa discuter l'administration, & qui fut procurer à la Nation cette Ordonnance célèbre du 28 Décembre 1355, qu'elle regarda long-temps du même œil dont on regarde encore la Grande-Charte en Angleterre.

Le Clergé étoit en possession de privilèges, auxquels l'Ordonnance n'ajoute & n'ôte rien.

La Noblesse se plaignoit de la convocation trop fréquente du Ban & arrière-Ban, il fut décidé que cette

convocation n'auroit plus lieu que de l'avis des trois Etats.

C'étoit le peuple qui avoit le plus à se plaindre ; c'est sur lui que retombent tous les abus ; c'est lui qui porte le poids des fautes , des malheurs & des crimes. Le Règlement suivant fera connoître quelles vexations il éprouvoit , & s'il avoit moins besoin d'une Grande-Charte que le peuple Anglois ; on y verra aussi ce qui doit faire la morale générale de l'Histoire , & ce qui fait la morale particulière de celle-ci : que la tyrannie ramène la liberté ; que les plus sages loix naissent du désordre ; que *l'abus de la puissance en est toujours l'écueil* ; on verra combien la guerre est à craindre , puisqu'une guerre purement défensive avoit ainsi ruiné l'Etat ; car on n'apperçoit point d'autre cause de cette ruine. L'Histoire ne reproche à Philippe de Valois &

à Jean , ni dissipation , ni avarice , ni aucune de ces passions & de ces foiblesses que tant de Princes ont l'injustice de faire payer à leurs peuples. La faveur du Connétable de La Cerda dura trop peu pour qu'on puisse imputer de si grands désordres à une si foible cause. Le Roi donc , par l'Ordonnance de 1355, renonce, tant pour lui que pour la Reine , pour les Princes ses fils , pour les Princes de son Sang, pour tous ses Officiers, dont la liste n'est pas courte , le Connétable , les Maréchaux de France , le Maître des Arbalétriers, les Maîtres-d'hôtel , les Amiraux , les Maîtres des Garnisons ; Châtelains, Capitaines , &c. le Roi, dis-je, renonce à perpétuité, pour lui & pour tous, au droit usité jusqu'alors , de prendre sur le peuple , *bleds , vins , vivres , charettes , chevaux , ou autres choses quelles qu'elles soient* ; il veut que toutes les fournitures soient

payées le jour même ou le lendemain ; que quiconque prétendra prendre sans payer , soit puni comme voleur & perturbateur du repos public , & condamné à la restitution du quadruple ; que les Procureurs-Généraux fassent ferment de poursuivre tout infracteur , quand même il n'y auroit point de plainte rendue. Cet article parut avec raison si important , que le Roi promit d'y tenir la main , quand même les aides que les Etats lui accorderoient , n'auroient point lieu par quelque cause que ce pût être.

C'est le fameux article de *la Pourvoierie* , pros crit en Angleterre par la Grande-Charte & par une multitude de Statuts , mais toujours exigé par Edouard III , malgré les remontrances faites à ce Prince , & les défenses faites à ses Officiers par le Parlement , qui appelle cette exaction , *un abus outrageant , intolé-*

de la Querelle , &c. 15
rable , & d'un dommage inestimable
pour le peuple.

Le Roi Jean , par l'Ordonnance de 1355 , s'engagea auffi à ne plus faire d'emprunts forcés ; il s'engagea , pour lui & fes fucceffeurs , à ne jamais altérer les monnoies ; on pourroit dire même qu'il fe founit , fur cet article , au jugement de fes fujets , car il ordonna que les Prélats , les Chapitres , tous les Nobles , & les principaux Citoyens de chaque Ville , euſſent un étalon ou patron pour vérifier le poids , le titre & l'alloy des monnoies. La Famille Royale , les Princes du Sang , & tous les Magiftrats joignirent fur cet article leur ferment à celui du Roi.

Par la même Ordonnance encore , l'ordre des Jurifdictions eſt réglé , le ſervice militaire eſt fixé , la tyrannie de la chaffe & de la pêche eſt reprimée , le commerce eſt encouragé ; pour en aſſurer la liberté ,

on l'interdit à toute personne trop puissante.

Quant aux finances , unique objet où viennent aboutir toutes les contestations qui peuvent s'élever entre le Souverain & les sujets , on fit cesser tous les subsides justes ou injustes qui se levoient alors ; on n'établit que deux sortes d'impositions , qui parurent suffisantes pour les frais de la guerre ; l'une fut la Gabelle , l'autre un droit sur toutes les ventes. On crut devoir montrer que le Chef de l'Etat n'est que le premier de ses enfans , & le Roi fut assujerti lui-même au droit des ventes. On crut aussi que les subsides n'étant dus à l'Etat que dans les besoins réels , le peuple devoit , d'un côté juger de ses besoins , de l'autre veiller à l'emploi des subsides , & le Roi laissa aux Etats le choix des préposés à la levée & à la régie des impositions ; les Courtisans dirent que par là le Roi renon-

çoit à sa prérogative , on répondit aux Courtisans que l'intérêt qui les faisoit parler n'étoit ni celui du Roi , ni celui de l'Etat.

C'est à l'établissement de ces préposés , connus d'abord sous les noms de *Généraux super-Intendans* , *Généraux Députés* , *Généraux Trésoriers* , *Généraux Conseillers* , &c. que tous les Auteurs rapportent l'institution des Cours des Aides , dont ils trouvent le principe dans l'Ordonnance du 28 Décembre 1355.

Les subsides ne furent accordés que pour une année , au bout de laquelle les Etats devoient se rassembler pour juger s'il falloit les supprimer , les augmenter ou les diminuer. Le droit des ventes ayant souffert des contradictions , excité une révolte dans Arras , & ne fournissant pas tout le produit qu'on en attendoit , on y substitua une Capitation , qu'on mesura le plus exactement

Miraumont.
Pasquier.
Fontanon.
Joly.
Chenu.
Rebuffe.
Corbin. &c.

qu'il fut possible sur la fortune de chaque citoyen.

L'augmentation , la multiplication & la perpétuité de ces mêmes subsides , donnèrent dans la suite la consistance & la forme aux Cours des Aides.

Mais ces ressources, au temps dont nous parlons, n'étoient rien en comparaison de celles que le commerce fournissoit au Roi d'Angleterre. Le produit du seul subside sur les laines , mettoit Edouard en état de faire de vastes entreprises. Le commerce & la navigation sont deux objets sur lesquels la France a presque toujours suivi de trop loin l'Angleterre ; mais du temps d'Edouard , l'Angleterre avoit la supériorité dans tous les genres , comme la France l'avoit eue du temps de S. Louis ; ce n'est pas qu'Edouard eût cet esprit de modération & de justice qui avoit fait la grandeur de S. Louis , mais sa gloire

imposoit , ses succès éblouissoient.

Les Anglois avoient d'abord accueilli avec assez de froideur ses prétentions sur la France ; ses triomphes les avoient réchauffés sur cette guerre étrangère , tandis que les François découragés se refroidissoient , même sur l'intérêt de leur propre défense. Les opérations du Tiers-Etat à l'Assemblée de 1355, & la révolte d'Arras, n'annonçoient pas dans le peuple des dispositions favorables. Le premier soin du Dauphin, après la journée de Poitiers , avoit été de rassembler les Etats pour leur demander & des conseils & des secours : il en avoit besoin. Accablé des malheurs d'un père , des siens , de ceux de la France ; dépositaire infortuné de l'autorité affoiblie ; chargé de rendre présent à ses peuples un Roi déjà oublié ; chargé de le reporter sur le Trône à travers les armes de l'ennemi victorieux & les

Froissard.
Spicileg.
Cont. Nang

factious du citoyen divisé ; menacé au dehors , contredit au dedans, c'est lui qui est véritablement captif au milieu d'une multitude indocile & malheureuse.

S'il demande les secours que le temps exige , on lui demande les soulagemens tant de fois promis. S'il montre un Roi dans les fers , on lui fait voir des campagnes dévastées & que depuis quatre ans la main du Laboureur n'a point cultivées ; la France hérissée de forts , & couverte de ronces ; des brigands autorisés , courant de Province en Province sous toutes les bannières ; des brigands sans aveu , plus à craindre encore , parce qu'ils ont tout à craindre ; des Seigneurs tyrans du peuple , tyrans les uns des autres ; des payfans , ou révoltés contr'eux & devenus brigands à leur tour , ou cachés au fond des bois avec des bêtes moins féroces , ou entassés dans des Villes sans

justice & sans police , dont ils augmentent les troubles & la misère. Voilà le spectacle offert aux yeux du Dauphin. Il recueille les fruits amers des fautes de ses pères , les murmures du mécontentement , les cris du désespoir , les larmes de l'indigence. Il déploie dans l'assemblée de la Nation , l'éloquence de l'ame ; il parle à ses enfans , & il parle pour un père. Il interroge les cœurs , il sollicite le zèle. Les cœurs se ferment , le zèle se tait , la plainte seule se fait entendre. *François ! s'écrie douloureusement le Dauphin , qu'est devenu votre amour pour vos Rois ? « Eh ! » qu'est devenu , oloit-on lui répondre , » l'amour de nos Rois pour » nous ? Si nous leur devons tout , » ne nous doivent-ils donc rien ? » Qui d'entr'eux , depuis S. Louis , » a daigné songer seulement que » nous fussions des hommes ? qui » d'entr'eux a daigné se croire lié*

» par les engagements pris avec son
» peuple ? Ne voyons-nous pas , au
» mépris des sermens les plus solem-
» nels , le fardeau des subsides tou-
» jours croissant ? Nos Maîtres ne
» nous ont-ils pas donnés à dévorer
» à ces vautours , qui vivent de cala-
» mités & que les fléaux engraisissent ?
» Qu'importe que ces voleurs soient
» dépouillés à leur tour par des vo-
» leurs plus forts ? Qu'importe qu'un
» la Guette meure à la torture , ou
» un Marigny & un Remy au gibet ?
» Leur supplice atteste nos maux , &
» ne les guérit pas. Mais quel genre
» d'oppression nous a manqué ? No-
» tre sang a-t-il été plus épargné que
» nos biens ? Nous le prodiguons
» pour la querelle des Valois , ils le
» sacrifient à leurs caprices. Pour-
» quoi cette guerre fatale dure-t-elle
» encore , sinon parce que Jean a
» méprisé les avis d'un père mou-
» rant ? Mais qui l'a précipité dans

» les fers ? une colère aveugle, jointe
» à une indifférence barbare pour
» nos maux. L'Anglois alloit tout
» réparer, il demandoit la paix, qu'il
» eût fallu lui offrir. Qu'avions-nous
» besoin de vengeance ? c'étoit du
» soulagement que nos cris implo-
» roient. L'inflexible Jean a craint
» de nous laisser respirer. S'il est
» malheureux, il a voulu l'être ; nous
» le sommes pour lui & par lui ; nous
» ne devons plus rien, nous ne pou-
» vons plus rien, il nous a mis hors
» d'état de le servir.

Tels étoient les discours d'un peu-
ple aigri par le malheur , fatigué de
l'illusion éternelle des promesses , &
soulevé par des factieux (1). Le sage

(1) » Il seroit impossible de dire combien de
» propositions hagarde furent mises en avant
» au désavantage du Roi , à la suscitation du
» Roi de Navarre. » Pasquier , Rech. de la Fr.
l. 2. chap. 7.

Dauphin le plaignit , & ne l'irrita point. Il favoit que quand les fujets examinent jufqu'à quel point ils peuvent manquer à leur Maître , & fongent à borner leurs devoirs , au lieu de fonger à les remplir , l'Etat eft bien prêt de fa ruine. Une démarche hazardée , un coup d'autorité déplacé , un remède ou mal choifi ou mal appliqué , pouvoit plonger la France au tombeau. De la fermeté fans roideur , de l'activité fans précipitation , des ménagemens fans foibleffe , l'art de calmer & de contenir , voilà la politique du Dauphin. C'étoit la feule qui convînt au temps & aux conjonctures ; l'autorité n'étoit point à lui , il n'avoit pas même de titre certain pour l'exercer. Il fut d'abord fimple Lieutenant-Général du Royaume. Cette qualité , dont les droits étoient peu connus , sembloit permettre aux mutins de lui contester beaucoup de droits. Il eut enfin la

Régence

Régence quand il fut majeur , c'est-à-dire à vingt-un ans. Alors on vit peu à peu le Gouvernement reprendre sa force , & l'ordre se rétablir ; mais ce fut l'ouvrage du temps & de la patience.

Etats - Généraux , Etats - Particuliers , tout résiste , tout abandonne un Roi malheureux ; le Dauphin arrache avec peine de quelques Etats-Particuliers & de quelques Villes , des subsides insuffisans. Le Languedoc seul fournit des secours efficaces , & l'Histoire observe que cette partie de la France , (1) moins exposée aux re-

(1) La France se divisoit alors en Langue d'Oïl & Langue d'Oc. La première étoit la partie Septentrionale ; la seconde , la partie Méridionale. Ces deux parties étoient séparées par la Loire ; mais comme la plupart des Provinces méridionales étoient sous la puissance des Anglois , la Langue d'Oc se réduisoit à-peu-près à ce qui forme aujourd'hui le Languedoc , en y joignant seulement le Rouergue & le Quercy.

gards du Courtisan , avoit été plus ménagée que les autres ; l'Histoire redit sans cesse que les Rois sont bien servis par les peuples qu'ils ont bien traités ; que des rebelles supposent presque toujours des tyrans ; que l'autorité , pour son intérêt même , doit savoir respecter les hommes , & se souvenir que le malheur qui entre dans toutes les conditions , & qui les rapproche toutes , peut rendre les moindres sujets nécessaires aux plus grands Rois.

Copie manuscrite de la notice & de l'épître, des États, à la lib. du Roi.

Les Etats-Généraux ne refusoient pas absolument de fournir les secours demandés , mais le Dauphin jugea qu'on les lui vendoit trop cher ; on demandoit la destitution des principaux Officiers & Ministres du Roi Jean ; le Dauphin ne voulut pas souffrir qu'on fit cet affront à l'administration de son père. On vouloit de plus donner au Dauphin un Conseil perpétuel , sans l'avis duquel il ne

pourroit rien faire , le Dauphin ne souffrit pas davantage qu'on lui fît cet affront à lui-même. D'ailleurs une autre proposition que firent les Etats , manifestoit trop l'esprit qui animoit cette assemblée ; ils demandèrent la délivrance du Roi de Navarre (1) ; c'étoit demander la subversion du Royaume. Dès-lors tout fut dévoilé. Charles le Mauvais, qui avoit bien pu séduire le Dauphin , pouvoit bien séduire le peuple. Le trop fameux Etienne Marcel , Prévôt des Marchands , étoit à la tête du Tiers-Etat dans cette assemblée de 1356, il y avoit été même dans l'assemblée de 1355 , & si dès-lors le peuple s'étoit un peu écarté du respect & de l'obéissance, c'étoit l'ouvrage de Marcel. Le Roi de Navarre, qui avoit démêlé son caractère éga-

(1) Le Roi de Navarre étoit enfermé au Château d'Arleux, sur les confins du Cambrésis & de l'Artois.

lement audacieux & perfide, l'avoit attaché à ses intérêts & rempli de son esprit; il l'avoit formé à l'insolence, à la révolte, à l'assassinat. Marcel avoit trempé dans la conspiration de Charles le Mauvais contre le Roi & contre le Dauphin, il avoit fait alors plusieurs voyages secrets à Evreux, il y étoit resté quelque temps caché & déguisé; Marcel se chargea du rôle de défenseur du peuple, pour le séduire & le soulever; le peuple, qu'il faut toujours tromper pour le rendre séditieux & méchant, accorde trop aisément l'honneur de le défendre au premier fourbe qui veut en courir le danger. Cet honneur n'est dû qu'à une ame pure & incorruptible, qui ne mêle aucun levain étranger au sentiment vertueux de la justice & de la liberté. C'étoit à Caton chez les Romains à être le défenseur du peuple; Marcel ne fut qu'un Cethegus vendu aux fureurs d'un Catilina; il vouloit

renverser l'Etat pour regner sous un monstre. Robert le Coq , leur digne coopérateur , avoit de plus qu'eux, le crime de l'ingratitude. La faveur des Rois Philippe de Valois & Jean, l'avoit élevé de la profession d'Avocat au rang de Conseiller , puis d'Avocat-Général , & enfin d'Evêque & Duc de Laon. Il employa leurs bienfaits & ses talens contre leur fils. Le Dauphin n'eut point de contradicteur plus acharné , ni la France de sujet plus factieux. Cet homme prétendoit gouverner le Clergé comme Marcel gouvernoit le Tiers-Etat , & Jean de Péquigny , autre factieux plus caché , mais non moins dangereux , travailloit sous-main à séduire la Noblesse.

Ce Triumvirat fut presque aussi fatal à Paris , que les deux fameux Triumvirats des Romains l'avoient été à Rome.

Les Etats avoient commencé par faire au Dauphin une proposition

singulière, mais qui prouve combien la bonne-foi des Princes François de ce temps, inspiroit de confiance à leurs peuples; ils avoient prié le Dauphin avec beaucoup de mystère de se rendre aux Cordeliers, où se tenoient leurs assemblées; là, ils lui avoient demandé de tenir secret ce qu'ils alloient lui révéler. Le Dauphin s'étoit montré digne de leur confiance, en rejetant cette demande. Forcés par ce refus de se taire ou de s'expliquer tout haut, ils prirent ce dernier parti, & ce fut alors qu'ils demandèrent la destitution des Ministres & des Officiers du Roi : Le Coq en donna la liste. On voit que le motif des Etats, pour exiger le secret, étoit la crainte de rester en butte à des ennemis puissans, s'ils n'obtenoient pas la destitution qu'ils vouloient demander, & l'on voit aussi qu'ils se croyoient en sûreté, si le Dauphin s'engageoit au silence.

Ce Prince n'ayant pu les amener à des conditions honorables pour le Trône , prit le parti de les dissoudre. On prétend que l'intention secrète de ceux qui les faisoient mouvoir , avoit été de les rendre perpétuels , & de changer ainsi la Constitution ; ils dressèrent un acte de leurs délibérations , dont ils donnèrent une copie à chacun des Députés , afin , disoient-ils , de justifier leur conduite.

Au moyen de cette dissolution , le Royaume restoit sans secours , & le Roi prisonnier sans espérance. Dans ces conjonctures , le Dauphin crut que la nécessité le mettoit au-dessus des Loix ; il crut pouvoir , malgré les sermens de son père & les siens , recourir à une refonte des monnoies, il chargea le Comte d'Anjou , son frère , d'en publier l'Ordonnance , tandis qu'il alloit à Metz conférer avec l'Empereur Charles IV , son

oncle , sur les moyens de tirer de l'Allemagne les secours que la France lui refusoit. Marcel & ses partisans sentirent que le Dauphin cherchoit à se passer des Etats ; le voyage du Dauphin à Metz les inquiétoit peu ; l'Empereur Charles IV , qu'on n'estimoit ni en Allemagne ni en Italie, que son Boucher avoit fait retenir à Worms pour dettes , qui s'étoit engagé à n'entrer dans Rome que le jour de son Couronnement , pour en fortir le même jour , & n'y rentrer jamais ; Charles IV , qu'on appelloit *l'Empereur des Prêtres* , pouvoit , dans la Bulle d'Or qu'il avoit fait dresser par Barthole , & qu'il publioit alors avec appareil , parler en Souverain de l'Allemagne , il ne pouvoit agir en Maître , & le Dauphin n'en devoit rien attendre ; mais la refonte des monnoies pouvoit fournir au Dauphin , sans l'entremise des Etats , l'argent dont il avoit besoin.

Marcel se hâta de détourner ce coup ; il vient au Louvre , & demande , au nom du peuple , la révocation de l'Ordonnance ; il n'est point écouté ; il y retourne le lendemain , il est encore renvoyé sans réponse ; il y retourne de nouveau , & si bien accompagné , que le Comte d'Anjou crut devoir suspendre l'exécution de l'Ordonnance jusqu'au retour de son frère. Le Dauphin arrive , il veut négocier ; Marcel rejette tout accomodement , fait fermer les boutiques , cesser les travaux , armer la Bourgeoisie ; le Dauphin est obligé non-seulement de supprimer l'Ordonnance des monnoies , mais encore de consentir à la destitution demandée par les Etats , de convoquer ces mêmes Etats , qui , devenus plus insolens par le succès , ne mirent plus de bornes à leurs prétentions , dépouillèrent le Dauphin de toute autorité , créèrent le Con-

feil qu'ils n'avoient fait que proposer , lui confièrent le gouvernement des affaires & l'administration des finances.

Le Roi Jean, avant de partir pour Londres, avoit envoyé de Bordeaux un Mandement , par lequel il cassa tout ce que les Etats avoient fait. Le Dauphin , pour appaiser la fureur du peuple , se vit réduit à casser les ordres de son père , qu'il avoit vraisemblablement sollicités lui-même.

Chacun des Membres des Etats eut la permission de se faire escorter par six hommes armés. Ils forcèrent le Dauphin à suspendre l'autorité des Cours supérieures , afin qu'il n'y eût point d'autre autorité que la leur. Paris resta sans Justice , jusqu'à ce que les Etats y eussent pourvu ; ils y pourvurent , en changeant à leur gré le Parlement & la Chambre des Comptes , & en composant ces deux Corps de leurs créatures.

A côté de ces violences, on trouve quelques Réglemens utiles , comme la révocation des dons excessifs , & l'abolition des Lettres d'Etat.

Quant au secours que le Dauphin demandoit , & qu'on lui faisoit acheter si cher , il consista dans l'entretien de trente mille hommes d'armes , dont les Etats se chargèrent , & pour lequel ils ordonnèrent la levée d'un subside , dont ils disposeroient seuls. Froissard.

On est étonné de ne point voir Edouard profiter de ces troubles pour accabler la France ; on est étonné que la victoire de Poitiers , comme dans la suite celle de Pavie , vienne aboutir à une trêve ; des politiques ont blâmé cette inaction d'Edouard , d'autres politiques l'ont excusée ; Edouard jugea , disent ceux-ci , que la France suffisoit pour sa ruine ; qu'il falloit la livrer à ses destins & à ses fureurs ; il craignit que , pressée par

un ennemi étranger , elle ne réunit contre lui ses efforts , & ne trouvât des ressources dans l'honneur & le désespoir. La conduite d'Edouard s'explique peut-être par une raison plus simple ; il vouloit faire transporter son prisonnier en Angleterre, il n'y avoit qu'une trêve qui pût l'assurer qu'on ne tenteroit point d'enlever le Roi sur la route ; c'est ce qui déterminâ aussi Charles-Quint à faire une trêve après la bataille de Pavie, il vouloit faire transporter François I en Espagne.

Froissard.
Spicilleg.
Contin. de
Nang.

Vers le même temps, Godefroi d'Harcourt fut tué (1) en Normandie dans un combat où il se signala par les mêmes exploits qui avoient illustré le Roi Jean à Poitiers ; par sa mort & par la trêve faite avec les Anglois, le subside ordonné par les Etats

(1) Il nomma pour son héritier le Roi d'Angleterre.

restoit sans objet. Le Roi & le Dauphin crurent flatter le peuple , en arrêtant la levée de ce subside ; le peuple voulut qu'il fût levé , il prit les armes pour en assurer la continuation , comme il les eût prises dans un autre temps pour en obtenir la suppression ; ce délire n'est pas croyable , mais il est certain. Marcel & ses partisans avoient sans doute persuadé au peuple qu'on ne renonçoit au subside que pour annuler toutes les opérations des Etats, & faire exécuter l'Ordonnance des monnoies ; ces erreurs & ces écarts du peuple étoient donc l'effet de la crainte qu'inspiroit l'altération des monnoies ; abus mortel pour le commerce , & qui avoit été poussé si loin sous ce regne & sous les précédens , que *à grand peine étoit homme* , dit une Ordonnance du temps, *qui , en juste paiement des monnoies, de jour en jour se pût connoître.*

Le véritable motif du Dauphin pour supprimer l'impôt , & des Etats pour le faire durer , c'est que c'étoient les Etats , c'est-à-dire Marcel & ses complices , qui en avoient la régie & la disposition , & que , sous prétexte de résister aux Anglois , ils pouvoient lever une armée contre le Dauphin pour entretenir les troubles civils.

On laissa lever le subside pour avoir la paix , on n'eut point la paix ; le bruit se répandit que des émissaires du Dauphin levoient des troupes , le peuple reprend les armes , ferme les portes de la Ville , pose des sentinelles , met pour la première fois dans les rues & les carrefours , ces chaînes de fer dont nous avons vu les restes , creuse des fossés , élève des parapets , construit des redoutes ; il fallut sacrifier à ces fortifications inutiles , beaucoup de belles maisons ; les propriétaires de ces

maisons les offrirent eux-mêmes, & témoignèrent leur joie de les voir démolir. Onze ans auparavant , lorsque le Roi d'Angleterre étoit à Poissy , & que l'on trembloit pour Paris , on avoit proposé d'abattre quelques masures pour faire à la hâte des fortifications nécessaires ; ce projet seul avoit pensé causer un soulèvement général.

Le peuple s'appaisa peu à peu en voyant qu'on ne levoit point de troupes , qu'il payoit seul le subside , car le Clergé & la Noblesse s'en étoient affranchis , & qu'il le payoit sans fruit , car le Conseil , qui avoit usurpé l'administration des finances , profitoit seul du produit de ce subside ; le Dauphin , attentif aux mouvemens du peuple , crut pouvoir parler en Maître. Il manda au Louvre , Marcel & les chefs des factieux , leur dit qu'il prétendoit gouverner sans tuteurs , & qu'il leur défendoit de se

mêler davantage des affaires du Royaume. Sa fermeté déconcerta l'insolence de Marcel, qui feignit de se soumettre ; l'Evêque de Laon s'enfuit dans son Diocèse, *car*, dit une ancienne Chronique, *il voyoit bien qu'il avoit tout honni & gâté.*

Cependant il falloit s'assurer des secours pour le temps de l'expiration de la trêve ; le Dauphin, qui n'avoit pu en tirer ni des Etats-Généraux, ni des pays étrangers, parcourt différentes Villes du Royaume dans l'espérance de les déterminer à quelque effort. Cette tentative ne fut guères plus heureuse que les autres ; Marcel persuade au Dauphin de revenir à Paris & d'assembler encore les Etats ; l'Evêque de Laon revient de son Diocèse pour exciter de nouveaux troubles ; mais celui qui servit le mieux les factieux & les Anglois, ce fut Jean de Péquigny, il mit le Roi de Navarre en liberté.

Ce mal étoit au-dessus de tous les remédes. Jusq'ici on n'a vu que des troubles , on va voir des crimes.

Le Roi de Navarre court à Paris. Sur sa route, il ouvre les prisons , & se fait escorter des scélérats qu'il délivre; il harangue la populace, il déclare qu'il veut prendre le peuple pour Juge entre le Dauphin & lui. Le Dauphin n'avoit plus ni autorité, ni liberté, ni voix dans les Etats. C'étoient l'Evêque de Laon & Marcel qui se chargeoient de répondre pour lui; s'il ouvroit la bouche pour proposer une difficulté, on la lui fermoit en disant : *il convient que cela soit ainsi.*

On dresse un échaffaut au Pré aux Clercs , près de l'Abbaye de S. Germain, le Roi de Navarre y monte devant le peuple assemblé, il peint l'horreur de la captivité qu'il a soufferte ; ses partisans fondent en larmes; il insulte à mots couverts le Dauphin présent, on sourit à cette

Mém. de
Littér. pour
servir à l'hist.
du Roi de
Navarre, par
M. Secouffe.

insolence ; il fait réhabiliter la mémoire de ses amis, dont les restes encore exposés aux portes de Rouen, sont enterrés avec honneur ; il va lui-même célébrer leur pompe funèbre, & brûle en passant une maison (1) qui appartenoit au Dauphin ; il harangue à Rouen comme à Paris : « *Les hom-*
mes innocens & justes, dit-il, se sont
attachés à moi (2). » Ce fut là son texte, car alors tout discours, même profane, avoit un texte tiré de l'Ecriture-Sainte. Ces hommes innocens & justes étoient *les larrons, meurtriers, voleurs de grands chemins, faux-monnoyeurs, faussaires, coupables de viol, ravisseurs de femmes, perturbateurs du repos public, assassins, sorciers, sorcières,*

(1) Couronne, maison magnifique pour le temps, située à trois lieues de Rouen.

(2) *Innocentes & recti adhaeserunt mihi.* Ps.
 24. vers. 21.

empoisonneurs , &c. Telle fut la liste que le Roi de Navarre donna lui-même des prisonniers dont il exigea la délivrance tant à Paris qu'à Rouen, & le Dauphin fut contraint de publier une Déclaration, par laquelle, *en considération du Roi de Navarre, qui l'en avoit prié*, il ordonnoit de mettre en liberté tous ces gens-là, toujours *parce qu'il convenoit que cela fût ainsi.*

Le Dauphin à son tour harangue le Peuple de Paris, & le met dans ses intérêts. Un Echevin, nommé Confac, ami & disciple de Marcel, entreprend de réfuter le Dauphin, on ne l'écoute pas; il insiste, se fait écouter, entraîne aussi le peuple, & le Dauphin perd sa cause. Il est forcé de recevoir le Roi de Navarre comme frère & comme ami. Ils se virent & mangèrent ensemble plusieurs fois, au Palais, chez les Reines Douairières de la Maison d'Evreux, chez

l'Evêque de Laon. On dit que dans un de ces festins, le Roi de Navarre fit prendre au Dauphin un poison si violent, que, malgré les plus prompts secours, il perdit les ongles, les cheveux, & qu'il lui resta toute sa vie une langueur qui en avança la fin. On attribue les mêmes effets au poison destiné, dit-on, par le Pape Alexandre VI, pour le Cardinal Corneto & quelques autres Cardinaux, & qui, par un mal-entendu, fut versé au Pape & à Borgia son bâtard : le Pape en mourut ; Borgia, plus jeune & plus vigoureux, ayant été secouru à temps, ne perdit aussi que les ongles & les cheveux. L'une & l'autre histoire a paru suspecte à quelques Critiques, qui n'ont certainement pas pris les motifs de leurs doutes dans le caractère de Charles le Mauvais, ni dans celui d'Alexandre VI. Si le premier sur-tout a commis ce crime de moins, c'est qu'il n'a pas

pu le commettre ; mais lorsqu'on lui fit son procès, sous le regne de Charles VI, il ne fut point question de l'empoisonnement de Charles V, soit qu'on n'y crût pas, soit seulement que les preuves manquaissent. Christine de Pisan, Auteur contemporain, rapporte le fait de l'empoisonnement, sans en fixer l'époque, mais sans montrer de doute ; on ne savoit guères douter alors, & sur-tout de l'empoisonnement d'un Prince.

Cependant les factions se déclarent, le Roi de Navarre lève des troupes pour se mettre en possession des Places qu'il s'étoit fait céder de force, & que les Gouverneurs refusoient de lui remettre ; Philippe son frère, qui ne vouloit point venir à Paris, parce qu'il *connoissoit*, disoit-il, *tout le poids de la faveur populaire*, en ravage les environs ; les Navarrois prennent pour signal un chaperon mi-parti de rouge & d'un

bleu-verdâtre , qu'on appelloit *Pers*. L'Université sentit le danger de ces signaux de factions, elle en défendit l'usage à ses Suppôts : sage leçon & juste reproche pour les Etats alors assemblés , qui voyoient ces mouvemens , & ne daignoient pas même feindre de s'y opposer. La Noblesse, épuisée par tant de combats , & en dernier lieu par la bataille de Poitiers , voyant qu'elle ne jouoit plus dans ces assemblées le rôle qui lui convenoit , les voyant d'ailleurs animées d'un esprit qui n'étoit pas le sien , s'en étoit entièrement retirée ; une partie du Clergé en avoit fait autant , & ces Etats n'étoient plus composés que d'un peuple rebelle & de quelques Ecclesiastiques factieux. L'inconséquence & l'absurdité éclatoient dans toutes leurs démarches ; ils avoient commencé les troubles pour empêcher une refonte des monnoies , ils en ordonnèrent une eux-

mêmes , ils assignèrent un cinquième du profit au Dauphin , & réservèrent les quatre autres cinquièmes pour les besoins de l'Etat , interprétés à leur manière.

Le Dauphin recevoit tous les jours quelque nouvel outrage du Roi de Navarre & de ses complices. Tantôt les Navarrois surprenoient ou brûloient quelque Place ; tantôt un Péquigny venoit le défier en présence des Reines Douairières ; tantôt un Le Coq le menaçoit , & l'obligeoit de demander pour lui au Pape un Chapeau de Cardinal , qu'heureusement le Dauphin ne put obtenir ; tantôt deux Moines insolens venoient lui signifier (1) que , s'il ne les prenoit pour arbitres de ses différens avec le Roi de Navarre , ils se déclara-

(1) C'étoit une députation des Parisiens , à la tête de laquelle on avoit mis le Général des Jacobins & un Moine de S. Denys.

reroient contre lui. Tout ce désordre n'étoit rien en comparaison de la scène qui fut donnée peu de temps après.

Un complice de Marcel assassine un Trésorier du Dauphin, & se réfugie dans l'Eglise de S. Méderic ; le Dauphin l'en fait arracher, & le fait juger : le Prévôt l'envoie au gibet. L'assassin étoit *Clerc*, c'est-à-dire tonsuré ; tout le monde l'étoit alors. L'Evêque de Paris s'écrie qu'on a violé à la fois le droit d'asyle & les Immunités ecclésiastiques ; il faut détacher du gibet le corps du criminel, & le rapporter à S. Méderic, où l'on affecta de lui faire des funérailles solennelles. Marcel assemble les assassins que Charles le Mauvais avoit mis en liberté ; à la tête de cette troupe, il marche droit au Palais ; il rencontre sur sa route Regnaut d'Acy, Avocat du Roi, Magistrat fidèle ; il le montre à sa troupe,

Regnaut

Regnaut d'Acy est égorgé. Marcel entre avec ses satellites dans la chambre du Dauphin: *Sire*, lui dit-il, *ne vous esbahissez de chose que vous voyez , car il est ordonné , & convient qu'il soit ainsi. Allons* , dit-il à ses gens , *faites en bref ce pourquoi vous estes venus ici.* Aussi-tôt Jean de Conflans , Maréchal de Champagne , & Robert de Clermont , Maréchal de Normandie (1), amis & Conseillers du Dauphin , sont massacrés,

(1) Les grandes Provinces avoient alors leur Maréchal particulier , qui commandoit les troupes de la Province , & qui étoit subordonné aux Maréchaux de France. La charge de Maréchal de Champagne étoit héréditaire dans la Maison de Conflans , qu'on croit être descendue de l'ancienne Maison de Brienne , qui venoit de produire trois Connétables : savoir , Raoul de Brienne , Comte d'Eu , mort en 1344; le dernier Comte d'Eu son fils , décapité en 1350; & Gautier de Brienne , tué en 1356 à la bataille de Poitiers.

le premier en sa présence , l'autre dans un cabinet voisin , où il s'étoit sauvé ; on traîna sous ses yeux leurs cadavres qu'on accabloit d'outrages , on les laissa exposés sur la Table de marbre. Tous les Officiers du Dauphin prennent la fuite , il reste seul exposé à la furie des assassins ; on dit que , saisi d'effroi , il s'abaiſſa jusqu'à demander la vie. « Monseigneur, lui dit l'insolent Marcel , » ne crai-
» gnez rien , voici le gage de votre
» salut. » En même temps il lui met sur la tête le chaperon mi-parti , & le Souverain est protégé par ce signal de la révolte. De-là Marcel se rend à l'Hôtel-de-Ville , paroît à une fenêtre , harangue le peuple : *Je vous ai vengés* , dit-il ; *il faut me seconder.* On l'applaudit , on le fuit ; il retourne au Palais , ou plutôt on l'y porte en triomphe ; il trouve le Dauphin consterné , les yeux fixés sur les cadavres sanglans de ses amis :

» Prince , lui dit-il , tout s'est fait
» par de bonnes raisons ; il faut tout
» approuver , votre peuple vous en
» prie. » J'approuve tout , j'accorde
» tout , dit le Dauphin ; suis-je en
» état de rien refuser ? » Marcel lui
envoya , le soir , des chaperons pour
lui & pour ses Officiers.

Le Dauphin fit porter les corps
des deux Maréchaux à Sainte Cathe-
rine-du-Val , les Religieux voulurent
avoir un ordre par écrit de Marcel
pour leur donner la sépulture. Mar-
cel affectant quelque déférence pour
le Dauphin , dit qu'il falloit prendre
ses ordres. Quand on en parla au
Dauphin ; *Qu'on les enterre sans so-*
lemnité , dit ce Prince en soupirant.
Lorsqu'on alloit commencer la céré-
monie , l'Evêque de Paris envoya dé-
fendre , sous peine d'excommunica-
tion , de donner la sépulture ecclésiast-
ique au Maréchal de Normandie ,
qui étoit , disoit-il , mort excommu-

Ibid.

nié , pour avoir fait enlever de l'Eglise de S. Méderic , l'assassin qui s'y étoit réfugié. On prit le parti de les enterrer secrètement ainsi que Regnaut d'Acy.

Le Roi de Navarre , qui couroit sans cesse de Paris dans les Provinces & des Provinces à Paris , revint en ce moment dans la Capitale pour jouir de l'humiliation du Dauphin , & lui faire signer tous les accommodemens qu'il voulut lui dicter.

Il faut compter parmi les victimes du zèle & de la fidélité , un Seigneur de Renty , qui eut la tête tranchée pour avoir voulu enlever le Dauphin , c'est-à-dire le dérober à ses tyrans.

Ce Prince fut enfin s'y dérober lui-même , il se retire à Compiègne , où ce qui restoit de Noblesse fidèle vint se ranger auprès de lui. Les Etats particuliers de Champagne , indignés de l'assassinat du Maréchal de Conflans , fournirent des secours pour le

venger ; la Normandie en eût fait autant pour venger le Maréchal de Clermont , si les Navarrois n'y eussent pas été les plus forts ; les Etats particuliers du Vermandois imitèrent ceux de Champagne.

Le Dauphin convoque les Etats-Généraux à Compiègne , la Nation par ses députés , lui rend graces, comme autrefois Rome à Varron , de n'avoir point désespéré du salut de l'Etat ; Marcel commence à sentir qu'il a mal connu le Dauphin , il s'alarme , il négocie , & jusques dans ses menaces on voit sa crainte ; il appelle à son secours le Roi de Navarre , & le Roi de Navarre appelle les Anglois ; mais Edouard , instruit que le Roi de Navarre s'étoit vanté dans ses harangues au peuple , d'avoir plus de droit à la Couronne de France que ceux qui la dispuoient , observa toujours de ne lui fournir de secours que ce qu'il en falloit pour désoler la France , &

non pour en rendre maître le Roi de Navarre. Ce fut aussi la politique du Roi d'Espagne Philippe II à l'égard du Duc de Mayenne ; c'est celle de tout étranger qui entre dans les guerres civiles de ses voisins , il ne cherche qu'à se ménager une conquête plus facile par l'affoiblissement de tous les partis.

Il n'étoit pas donné à la France de respirer , chaque jour voyoit augmenter ses maux. La guerre civile , qui est aux guerres étrangères ce que les guerres étrangères font à la paix , acheva de porter les derniers coups à ce malheureux Royaume. C'est peindre assez foiblement ces extrémités de la misère , que d'observer pour dernier trait , comme le Continuateur de Nangis , qu'on voyoit des Prélats & de riches Bénéficiers aller à pied dans les rues , suivis seulement d'un Moine ou d'un Valet ; mais , qu'on se représente ce qui

devoit résulter des ravages continuel des Gens de guerre , & d'une cessation presque absolue de culture : sans parler des troupes réglées que mettoient sur pied le Dauphin , le Roi d'Angleterre , le Roi de Navarre , & les Parisiens du parti de Marcel ; sans parler de celles qui continuoient de faire la guerre en Bretagne pour les partis de Blois & de Montfort ; sans parler de toutes les guerres particulières qui naissoient de la guerre générale par l'union des querelles & des intérêts , combien d'autres guerres en naissoient encore par le desir & la facilité du pillage ! Qu'on se rappelle ces bandes d'Aventuriers , multipliées à l'infini , qui courent partout où il reste quelque chose à prendre ; cet Arnaud de Cervole , dit l'Archi-Prêtre , qui traverse sans obstacle tout le midi de la France avec une armée à lui , qu'il appelloit *la Società dell'aquisto* , la *Société des ac-*

quéreurs, & qui va faire contribuer le Pape dans Avignon, en demandant pour lui & pour ses soldats, la rémission de tous leurs péchés ; ce Guillaume Caillet, qui, sorti du bourg de Mello en Beauvoisis, à la tête des payfans de *la Jacquerie*, pour exterminer la Noblesse & les guerriers, combat tour-à-tour le Dauphin, & le Roi de Navarre, brûle les Gentilshommes dans leurs Châteaux, en fait empaler plusieurs, en fait rôtir d'autres à petit feu, & fait manger leur chair à leurs femmes & à leurs filles, après les avoir déshonorées & avant de les égorger : il alloit surprendre dans la Ville de Meaux, la Dauphine & plus de trois cens femmes de qualité auxquelles il destinoit le même traitement, si le Captal de Buch, quoiqu'ennemi du Dauphin, ne les eût délivrées par pur esprit de Chevalerie. Enfin, après avoir vu assommer ses compagnons comme un vil

bétail, il périt sur un échaffaut. C'étoit le défefpoir qui avoit armé ces payfans, & c'est le défefpoir feul qui peut armer leurs femblables; leurs crimes font toujours le crime de leurs opprefleurs. Mézerai dit que » ces mal-
» heureux, battus, pillés, courus com-
» me des bêtes fauvages, n'ayant la
» plupart pour retraite que les bois,
» les cavernes & les marais, firent
» enfin comme ces lièvres qui, étant
» aux abois, fe jettent au col des le-
» vriers. » Tel étoit alors le fort de l'humanité en France.

A travers ce chaos de fureurs & de crimes, l'Hiftoire a recueilli quelques exploits. Ceux d'entre les payfans qui ne s'étoient pas joints avec les *Jâques*, prenoient contre eux & contre cette multitude d'ennemis dont le Royaume étoit rempli, des précautions, qui faisoient des moindres villages autant de Places d'armes; ils entouroient leurs Eglifes de foſſés, ils garnif-

Soicil. Cont.
Nang.

soient leurs tours de planches, sur lesquelles ils plaçoient des pierres avec des machines pour les lancer ; ils construisoient sur les clochers , *des échauguettes* , où des sentinelles veilloient jour & nuit , & donnoient le signal avec la cloche ou avec un cornet, dès que l'ennemi approchoit ; aussi-tôt on accouroit des champs & des maisons pour se renfermer dans l'Eglise. La nécessité de se défendre avoit appris à ces malheureux l'art de la guerre. Environ deux cens payfans s'étoient renfermés dans le bourg de Longueil , vis-à-vis S. Corneille de Compiègne ; une Compagnie Angloise vient les attaquer : dès le commencement du combat , le payfan François, que ses compagnons avoient élu pour leur chef , est tué ; son valet , homme d'une taille énorme & d'une force prodigieuse , le voit tomber , le pleure , & le venge. Il prend sa place , saisit une hache , anime ses

compagnons , fond sur les Anglois , massacre les uns , repousse les autres , tue celui qui portoit le drapeau des ennemis , arrache ce drapeau , & dit à un des siens d'aller le jeter dans le fossé. Celui-ci revient dire qu'un gros d'Anglois lui avoit fermé le passage. Le valet (que l'Histoire appelle le *Grand-Ferré* , nom qui paroît ne lui avoir été donné qu'après ses exploits) se fait conduire vers ce corps d'Anglois ; seul avec son guide , il les attaque , passe au milieu d'eux , jette le drapeau dans le fossé , retourne au combat , taille en pièces tout ce qu'il rencontre , & tue de sa main jusqu'à quarante ennemis dans cette première expédition. Quelques jours après , les Anglois veulent avoir leur revanche ; ils sont repoussés par le *Grand-Ferré* avec autant de courage que la première fois ; mais la fatigue , la chaleur & de l'eau froide qu'il but au milieu de cette

agitation , lui donnèrent une maladie d'angereuse , qui l'obligea de retourner à son village , nommé Rochecour , à quelque distance de Longueil. Les Anglois croyant avoir trouvé l'occasion de se défaire d'un si redoutable ennemi , envoyèrent douze des leurs pour le surprendre dans son lit. Le *Grand-Ferré* averti par sa femme , saute du lit presque mourant , s'arme de sa hache , trouve des forces dans son courage : *Vo-leurs* , s'écrie-t-il , *vous venez m'attaquer en traîtres , mais on ne me surprend pas ainsi* : il s'appuie contre la muraille , en tue cinq , met les autres en fuite , se remet au lit , demande les Sacremens , & meurt en Chrétien , après avoir combattu en héros.

Paul Hay
du Châtelet.

C'étoit alors le temps où Du Guesclin se signaloit ; on lui avoit confié la garde du Château de Pontorson en basse Normandie : de-là , il avoit

battu plusieurs fois les Anglois , il avoit fait prisonnier le Chevalier Felleton , leur chef. La Dame Du Guesclin habitoit aussi ce Château de Pontorson avec une Religieuse , sa belle-sœur : cette Religieuse étoit sœur de Du Guesclin , & le fit bien voir. Felleton , pendant sa prison , avoit mis dans ses intérêts deux femmes attachées à la Dame Du Guesclin. Il continua d'entretenir avec elles une correspondance secrète , depuis qu'il eût été mis en liberté. Averti par elles , il vint escalader le Château , une nuit où Du Guesclin étoit absent ; mais Julienne Du Guesclin y étoit : cette intrépide Religieuse , s'éveillant aux cris que faisoit sa belle-sœur , se jette hors du lit , saisit une espèce de casaque militaire , qu'on nommoit un *Jâque* , s'arme , monte au haut de la tour , voit quinze échelles toutes dressées , & chargées d'Anglois , qui parvenoient déjà aux derniers éche-

lons ; elle les renverse , donne l'alarme , appelle la Garnison. Felleton s'enfuit , mais il rencontre Du Guesclin , qui revenoit au Château , & qui le fait prisonnier une seconde fois. On apprit par Felleton même la trahison des deux femmes qui avoient voulu l'introduire dans la Place , & elles furent noyées dans la rivière qui passe au pied du Château.

L'Histoire a célébré aussi le courage plus qu'humain d'un Ecclésiastique , désigné sous le titre de *Chanoine de Robesart* , qui , dans le Laonnois , s'étoit rendu la terreur des Anglois & des Navarrois , dont il avoit exterminé plusieurs partis.

Si le Dauphin avoit eu beaucoup de sujets pareils ; si les payfans de la *Jacquerie* , au lieu d'armer leur rage aveugle contre ce Prince & contre l'Etat , avoient été lui offrir les ressources de leur désespoir , il eût pu chasser l'ennemi étranger , & conte-

nir l'ennemi domestique. Du moins son activité est un utile contrepoids à l'activité funeste du Roi de Navarre ; il parcourt ses Provinces , il y rassemble les cœurs François , il les console , il les encourage , il leur promet des secours , il leur en procure , il traite , il agit , il combat , il pardonne.

On lui propose d'assiéger Paris : *Hélas ! dit-il, faut-il punir ce peuple des fureurs de ses Chefs !* Il le faut cependant ; c'est-là qu'est le foyer de la rébellion ; c'est-là que le Roi de Navarre regne sous le titre de *Capitaine-Général du Royaume de France* ; c'est de-là que Marcel soulève le peuple par ses intrigues ; quelques partisans du Dauphin tentent de l'introduire dans la Ville , ils sont punis du supplice des traîtres. Au moment de les frapper , le bourreau tombe dans des convulsions , qu'une partie du peuple prend pour un signe

de la colère du Ciel contre cette injuste exécution. Un Avocat , nommé Jean Godard , paroît aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville , & se charge de rassurer la multitude : « *Bonnes gens , leur crie-t-il , ne veuillez vous émouvoir si Raoulet (c'étoit le nom du bourreau) est ainsi chû de mauvaise maladie ; car il en est entaché , & en chet souvent.*

Le blocus de Paris est formé. Un pont de bateaux construit sur la Seine au-dessous de Corbeil , ôtoit à la Capitale la communication de cette Place , importante pour les vivres. Les Parisiens vont briser ce pont : c'étoit le jour du marché au pain. Paris , qui avoit craint pour sa provision , vit le pain arriver aussi abondamment qu'à l'ordinaire ; cet exploit , le seul digne de remarque qu'on ait vu pendant la durée du blocus , étoit l'ouvrage de Marcel , & soutint encore pendant quelque temps son

crédit , qui commençoit à chanceler.

Le Roi de Navarre annonce auffi qu'il veut faire une sortie ; il marche vers le camp du Dauphin , confère avec quelques-uns des Chefs ennemis , qu'il effaie de séduire , & rentre dans Paris fans avoir rien fait. Ce jour le perdit dans l'esprit des Parisiens : *Il lui manquoit d'être un lâche* , disoit-on hautement. On voyoit avec horreur les Anglois auxiliaires que ce Prince traînoit à sa suite , s'ériger en défenseurs de Paris. Cette protection d'un ennemi , offense & humilie les François , les vues du Navarrois deviennent enfin suspectes , ses crimes fatiguent & révoltent , il est chassé ; les Anglois , quoique protégés par Marcel , sont insultés par le peuple.

Paris alors fut bloqué par deux armées ennemies l'une de l'autre ; celle du Dauphin , du côté du Levant & du Midi ; celle du Roi de Navarre & des

Mém. de
Littér.
Froissard.

Anglois, du côté du Couchant & du Nord. Les Parisiens entreprennent de résister seuls & au Dauphin, & au Roi de Navarre, & aux Anglois, & à Marcel lui-même, qui traite à la fois avec tous ces ennemis. Ce rebelle sent le pouvoir s'échapper de sa main, il perd son insolence avec son ascendant, son génie l'abandonne, il ne se fie plus au peuple, qui ne se fie plus à lui, & il se fie au Roi de Navarre, qu'il conjure bassement de le dérober au supplice. Le Roi de Navarre profita de cette crainte pour tromper son complice : » Si le Dauphin » prend Paris, lui dit-il, tous vos » trésors seront pillés, mettez - les » à l'abri de l'orage, je vous les garderai à S. Denys, & ce fera pour » vous une ressource assurée dans le » malheur. » Le piège n'étoit pas adroit, Marcel cependant y tomba, Marcel n'étoit plus lui-même ; la vertu du Dauphin l'épouvantoit, il dé-

se fesoit d'une clémence dont il se sentoit indigne ; c'est à force de forfaits qu'il prétend assurer sa grace : il va faire plus qu'on ne lui demande , il va livrer Paris au Roi de Navarre. Les mesures sont prises , l'heure est fixée , le Roi de Navarre s'avance avec ses Anglois , Marcel court aux portes ; voilà le terme de ses crimes ; c'est là que l'attendoit un citoyen courageux & fidèle , Maillard , Capitaine d'un des quartiers de la Ville. Marcel devoit livrer la porte de S. Antoine & celle de S. Honoré. Ce fut près de la porte de S. Antoine que Maillard le rencontra. *Où allez-vous ?* lui dit Maillard , du ton d'un Juge qui interroge un coupable ; *Què vous importe ?* répond Marcel , qui depuis si long-temps avoit perdu l'habitude de s'entendre parler en maître. » Mes amis , dit Maillard à sa troupe , » voyez-vous dans les mains » de ce perfide , les clefs des portes

Froissard ,
l. i. c. 137.
Spicileg,
Contin. de
Nang.
Mém. de
Littér.

» qu'il va livrer aux Anglois ? » Marcel consterné , balbutia un démenti ; Maillard s'élança sur lui la hache à la main , & lui fend la tête , les satellites de Marcel sont massacrés , on traîne leurs cadavres & celui de Marcel à Sainte Catherine-du-Val , sur la tombe des deux Maréchaux qu'ils avoient égorgés. L'Evêque de Laon , voyant le sort qui l'attendoit , s'enfuit à la faveur du tumulte ; Jean de Péquigny s'étoit fait Capitaine Anglois.

Arrêtons-nous ici à considérer la chaîne & l'horrible filiation des principales violences de ce regne ; nous y verrons comment les crimes naissent des crimes , comment le mal produit le mal , & comment la guerre produit tous les maux. Nous ne parlons plus des ravages ordinaires de la guerre , nous nous bornons aux crimes qui sortent de l'ordre commun. La guerre , en fournissant aux

mauvais citoyens , des moyens & des motifs de trahir l'Etat , rend les sujets infidèles & les Princes ombrageux ; c'étoit évidemment l'une ou l'autre de ces deux causes qui , sous le regne de Philippe de Valois , avoit produit le supplice irrégulier de Clifson & de ses amis ; ce fut l'une ou l'autre de ces causes qui , au commencement du regne de Jean , produisit le supplice irrégulier du Connétable d'Eu , qui produisit à son tour l'assassinat du Connétable de La Cerda , non que le Roi de Navarre se proposât directement de venger le Comte d'Eu , mais il vouloit abattre un favori que la disgrâce du Comte d'Eu avoit trop élevé , il étoit d'ailleurs enhardi par la haine que la mort du Comte d'Eu excitoit contre le favori , auquel on l'imputoit généralement. La mort de La Cerda fut vengée par le supplice irrégulier du Comte d'Harcourt & de ses compa-

gnons , & par la prison du Roi de Navarre. Le Roi de Navarre se vengea , ou Marcel le vengea par l'assassinat des Maréchaux de Champagne & de Normandie , & leur mort fut expiée par la mort violente de Marcel. Le châtimement de ce coupable ne fut point un crime , mais un acte d'hostilité juste & nécessaire : aussi cette dernière mort ne fut-elle point vengée.

Maillard harangua le peuple : » J'ai » tué, dit-il, mon *compère* & mon » ami pour le salut de l'Etat ; » il dévoila les perfidies de Marcel, & fut applaudi. Concluons de ces événemens, que l'injustice , & l'injustice seule, laisse au fond des cœurs un levain de haine qui fermente sourdement, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion d'éclater ; reconnoissons que l'injustice est aussi à craindre pour ceux qui la commettent que pour ceux qui l'éprouvent , & dérestons

la guerre , source de toute injustice.

Le complot de Marcel ne se bor-
noit point à faire rentrer le Roi de
Navarre dans Paris , ce qui n'auroit
été que remettre les choses au même
point où elles étoient peu de temps
auparavant ; il vouloit que le Roi de
Navarre rentrât en vainqueur , & ac-
quît sur la France le droit de conquê-
te ; il vouloit en un mot que le Roi de
Navarre fût couronné Roi de Fran-
ce ; & l'Evêque de Laon se chargeoit
de faire la cérémonie. On devoit
transfiger sur les droits du Roi d'An-
gleterre , lui céder , pour obtenir son
consentement , les Provinces qui
étoient à sa bienféance , & le Roi de
Navarre devoit lui rendre hommage
du reste. Ainsi Charles le Mauvais
rendoit la Couronne de France dé-
pendante & vassale de l'Angleterre ,
comme Jean - sans - terre , dont il
avoit les vices , avoit rendu l'Angle-
terre vassale du Saint Siége ; du moins

ce n'étoit pas à une Puissance rivale que Jean-sans-terre avoit soumis sa Couronne.

Villani est le seul Historien qui raconte une circonstance bien incroyable du complot de Marcel , c'est qu'Edouard devoit de son côté faire trancher la tête au Roi de France son prisonnier. On peut assurer hardiment que jamais cette monstrueuse extravagance ne s'est présentée à l'esprit du généreux Edouard, elle est démentie par toute sa conduite. Il ne paroît pas même que le projet de Marcel ait été concerté avec ce Monarque.

Enfin, après tant d'erreurs & d'excès, le peuple ouvroit les yeux, tous les cœurs se tournoient vers le Dauphin, on rougissoit de lui avoir préféré Charles le Mauvais & Marcel. Sa patience avoit lassé le sort, elle avoit épuisé le malheur ; ses partisans que peu auparavant on envoyoit au supplice ,

plice , y envoyoient à leur tour leurs ennemis , c'étoit encore un reste de faction. Parmi ces nouvelles victimes, on plaignit sur-tout un Bourgeois généralement estimé , que la foiblesse avoit seule entraîné dans le parti du Roi de Navarre ; il s'écrioit en allant au supplice : » Malheureux que je suis ! » ô Roi de Navarre ! plutôt au Ciel que » je ne t'eusse jamais ni vu ni entendu ! » Charles le Sage lui eût fait grace.

On envoya prier solennellement ce Prince de rentrer dans la Capitale, alors soumise & changée ; il y fut reçu en triomphe. Un seul Bourgeois du parti de Navarre , osa l'outrager dans sa marche. Il lui crioit : *Si j'en fusse cru , vous n'y seriez jà entré. On ne vous en croira pas , beau Sire ,* lui répondit le Dauphin en souriant ; il contint les Seigneurs de sa suite , qui demandoient la permission de mettre en pièces ce rebelle insolent.

Spicil g.
Consin. de
Naug.

Maillard éprouva la reconnoissance du Dauphin , qui le traita en libérateur de la patrie.

Des proscriptions auroient signalé le retour d'un Prince moins humain & moins éclairé ; il auroit prodigué les supplices par principe plus encore que par ressentiment. C'est une des grandes erreurs de la politique vulgaire, de substituer par-tout la crainte à l'amour. La politique de Charles le Sage fut de pardonner. La paix de l'Etat , l'amour des peuples en furent le fruit , & les fautes de Jean furent réparées en partie.

Edouard étoit au comble de la puissance & de la gloire ; il avoit gagné de grandes batailles , il avoit humilié ses rivaux ; le Roi de France, le Roi d'Ecosse , le Duc de Bretagne , tous ses ennemis étoient tombés dans ses fers ; l'Angleterre lui obéissoit , ses voisins le redoutoient , l'Europe l'admiroit. Le Dauphin à

vingt ans désarmant les cœurs par la patience & les enchaînant par la clémence , me paroît beaucoup plus grand.

Ce qui prouve qu'Edouard n'avoit point été instruit du projet de Marcel, c'est que le même jour où ce projet devoit s'exécuter , Edouard signoit , à Londres , un traité , par lequel, bien-loin de céder le Royaume de France au Roi de Navarre , & de se contenter de quelques Provinces , c'étoit lui qui faisoit la part à Charles le Mauvais , & qui prenoit pour lui le Royaume de France ; il ne cédoit même que la Champagne & la Brie , le Comté de Chartres , le Bailliage d'Amiens ; il se réservoit d'examiner les prétentions que Charles le Mauvais formoit sur la Normandie. Ces partages d'un Royaume à conquérir , qui rappellent si sensiblement la fable de l'Ours & des deux compagnons , font un

Rymer, t. 3.
part. 1. fol.
70.

ridicule assez fréquent dans l'Histoire ; un Prince tel qu'Edouard eût dû se l'épargner.

Le Roi de Navarre , déchu de ses espérances & privé de Marcel , s'attacha de plus en plus à Edouard. La guerre continua. Si Paris n'étoit plus dans les convulsions , la France entière étoit dans un état d'épuisement déplorable ; du sein de cet épuisement , son zèle & son amour pour le Dauphin tirèrent encore quelques subsides ; on tenta de nouveaux efforts ; mais le parti Anglois , joint à celui de Montfort & à celui de Navarre , avoit pour lui le destin d'Edouard III , le génie du Prince de Galles , l'impétuosité de Knolles , la renommée de Chandos , l'expérience de Mauny , l'instinct sublime de Jeanne de Flandre , le courage éclairé du Captal de Buch (1). La

(1) Le Captal de Buch étoit l'ami particu-

France , traînant à sa fuite les malheurs du parti de Blois , n'avoit que des soldats ; Du Guesclin seulement se formoit pour le regne heureux de Charles V.

Il étoit aisé de voir que le Roi de Navarre étoit l'ame de cette guerre ; toutes les opérations se sentoient de son esprit , tout se faisoit par surprise & par conspiration ; les hostilités étoient des perfidies , les négociations des pièges , les traités des parjures. L'Evêque de Laon voulut livrer sa Ville au Roi de Navarre ;

lier du Prince de Galles , qui le donna pour Lieutenant au Roi de Navarre. Il se nommoit Jean de Grailly. Le titre de Captal , *Capitalis* , c'est-à-dire Chef , distinguoit originairement les Seigneurs de l'Aquitaine de ceux des autres Provinces ; mais dans la suite ces Seigneurs ayant pris des titres plus usités en France , il n'est plus resté dans l'Aquitaine d'autres Captalats que celui de Buch & celui de Trène. Du Cange , Gloss. au mot *Capitalis*.

la conjuration fut découverte , mais l'Evêque de Laon échappa ; il se retira auprès du Roi de Navarre. Péquigny surprit un corps des troupes du Dauphin qui assiégeoit Mauconseil , & qu'il battit ; il surprit ensuite un fauxbourg d'Amiens , mais il en fut chassé par de Fiennes, nouveau Connétable , qui avoit succédé au Duc d'Athènes , Brienne. Péquigny dans sa retraite, brûla , dit-on , trois mille maisons de ce fauxbourg, ce qui suppose qu'Amiens avoit alors une étendue bien supérieure à celle qu'on lui connoît aujourd'hui. Cet ennemi de son pays fut peu de temps après étranglé dans son lit par son valet-de-chambre. Les Anglois & les Navarrois surprirent Auxerre , ils n'avoient que mille hommes , & la Ville en avoit deux mille de garnison ; ce succès supposoit des intelligences. Le Roi de Navarre s'étoit éloigné de Paris , mais il étoit maître

des rivières d'où dépendoit l'approvisionnement de cette Capitale. Sur l'Oise , il possédoit Creil ; sur la Marne , Lagny ; sur la Seine , au-dessus de Paris , Melun ; au-dessous , Meulan & Mante , & il resserroit encore Paris par les forteresses d'Argenteuil , de Franconville & de Croissy. Le Dauphin assiégea d'abord Melun , comme la Place la plus importante ; il étoit prêt d'y prendre le Roi de Navarre , qui la défendoit en personne , & trois Reines , qui s'y étoient renfermées avec lui ; savoir , la veuve de Charles le Bel , celle de Philippe de Valois , & la Reine de Navarre. Charles le Mauvais prévient sa perte par un traité , dont le premier article est qu'il rendra Melun. L'orage conjuré , il garde Melun , viole le traité sur tous les points , & continue la guerre. Les Anglois & les Navarrois surprennent Châlons-sur-Marne ; les habitans s'éveillent au bruit des

armes , on crie : *aux larrons Anglois & Navarrois* ; ils sont repouffés. Telle étoit la guerre que le Dauphin avoit à soutenir , tel étoit l'ennemi qu'il avoit à combattre.

Pour lui, jamais il ne formoit d'entreprise fans la concerter avec ses sujets ; la raison , la bonté , l'amour de la paix régloient toute sa conduite.

Le Roi d'Angleterre , irréprochable dans la sienne à l'égard du Roi prisonnier , n'étendoit point jusqu'aux affaires la générosité de ses procédés ; il parut se prêter à la paix, mais ce fut à des conditions si dures, que le Dauphin crut devoir s'y refuser. Cependant il s'agissoit de la liberté du Roi son père & du salut de la France ; il ne voulut rien prendre sur lui , il fit examiner le projet de traité par les Etats-Généraux , alors aussi paisibles & aussi bien intentionnés qu'ils avoient été turbulens &

factieux : les Etats le rejettèrent avec indignation , & opinèrent à continuer la guerre. Le Dauphin ne s'en tint pas là ; il voulut consulter le peuple même , après en avoir consulté les représentans. Il parut sur l'escalier du Palais , & fit lire tout haut le projet de traité : » Mes enfans , dit-il au peuple , vous avez tous comme moi un père à déli- vrer ; vous avez tous besoin de la paix , prononcez. » Le peuple cria : *La guerre , ou d'autres conditions.* Le Dauphin envoya cette réponse à Londres , elle étonna également les deux Rois ; Edouard croyoit avoir été modéré en demandant la Picardie maritime avec le Ponthieu , la Normandie avec l'hommage de la Bretagne , le Poitou , l'Aunis , la Saintonge , la Guyenne avec ses dépendances , en un mot la côte entière de l'Océan ; & dans l'intérieur des terres , le Maine , l'Anjou , la

Touraine , le Limosin , le Périgord , le Quercy , le tout en toute souveraineté. Jean étoit impatient de se voir libre , il avoit approuvé les conditions du traité : né soupçonneux , il crut que son fils lui préféreroit le plaisir de regner ; il crut que son peuple lui préféreroit son fils ; il crut que ce refus étoit l'effet des intrigues du Roi de Navarre. *Ah ! ah !* dit-il , *Charles , beau fils , vous vous conseillez au Roi de Navarre , qui vous déçoit , & en décevrait quarante tels que vous êtes.* Charles étoit bien éloigné de se fier au Roi de Navarre , il ne prenoit conseil que de son peuple ; mais Jean étoit prisonnier , il ne prenoit conseil que de son impatience.

La guerre se ranime plus que jamais ; les Anglois , qui , pendant la trêve , n'avoient été qu'auxiliaires , déploient toutes leurs forces ; le Duc de Lancastre ravage l'Artois &

le Cambrésis ; le Roi d'Angleterre descend à Calais , où il se trouva bientôt à la tête de cent mille hommes. On avoit prévu que la France , dans l'état d'épuisement où elle étoit réduite , ne pourroit fournir à la subsistance de cette armée ; on avoit transporté d'Angleterre les grains nécessaires , avec des fours & des moulins portatifs. Edouard assiége Reims , dans l'intention , à ce qu'on a cru , de s'y faire sacrer ; il eut l'affront d'être obligé d'en lever le siège au bout de sept semaines , avec une armée de cent mille hommes. L'honneur de cette belle & heureuse défense fut principalement dû à Jean de Craon , Archevêque de Reims.

Dans le même temps , le Roi de Navarre , qui , sur la foi d'un traité , étoit revenu à Paris pour épier le moment de faire parvenir jusqu'au Dauphin le poignard ou le poison , voyant tous ses efforts déconcertés

Mém. de
littér.
Hist. de ch
le Mauv.

par la vigilance de ce Prince, entreprit de l'enlever à main armée dans le Louvre ; un Bourgeois , nommé Martin Pisdœ , ami de Marcel & brûlant de le venger , étoit le principal agent de ce complot. Deux autres Bourgeois que Pisdœ voulut séduire & dont les noms méritent plus que le sien d'être conservés, Jean le Chavenatier & Denys le Paulmier , avertirent le Dauphin ; Pisdœ fut arrêté ; le Roi de Navarre affecta quelque temps une contenance assurée , mais voyant que Pisdœ alloit être appliqué à la question , il s'enfuit de Paris , défia le Dauphin , & recommença les hostilités. Il ne faut pas croire sans doute qu'Edouard fût complice de ces horreurs , mais il profitoit des troubles qu'elles faisoient naître , il étoit l'allié de ce monstre.

Les Anglois s'emparèrent de Com-
mercy ; la manière dont ils se rendi-

rent maîtres de cette Place , mérite d'être rapportée. On ne favoit point encore appliquer l'usage de la poudre au jeu terrible des mines ; on creusoit sous l'édifice qu'on vouloit renverser ; on soutenoit le terrain d'espace en espace par des étançons de bois , & quand l'ouvrage étoit achevé , on mettoit le feu aux étançons. Le Capitaine Anglois qui assiégeoit Commercy, (c'étoit Barthélemy de Bonnes ; son nom mérite aussi d'être conservé) invite sur sa parole d'honneur le Commandant de la Place à passer dans son camp , il le mène dans les souterrains , lui fait voir que la Place ne tient plus qu'aux étançons ; » C'est à vous , lui dit-il , » à juger s'il vous reste d'autre parti » que de vous rendre. » Non sans » doute , répondit le Commandant , » & je me rends sans peine à un Che- » valier si généreux ; nos confrères » *de la Jaquerie* n'en auroient pas usé

» avec cette courtoisie , s'ils avoient
» eu un pareil avantage. » La Garni-
son resta prisonnière. C'est ainsi que
la guerre , s'il est nécessaire de la
faire, auroit dû être toujours faite.

Pendant cette expédition des An-
glois en France, les François de leur
côté passaient en Angleterre pour
tenter de reprendre le Roi Jean. Cet-
te descente , qui aboutit à piller &
à brûler Winchelsey, donna pour-
tant assez d'inquiétude à Edouard
pour qu'il fit transférer le Roi Jean
de prison en prison , afin d'ôter aux
François la connoissance du lieu où
il étoit.

Les progrès d'Edouard en France
n'avoient rien de solide , mais ils
étoient effrayans. Il s'approcha en-
core plus de Paris qu'il n'avoit fait en
1346 ; il vint au Bourg-la-Reine ,
d'où il envoya défier le Régent , qui
n'avoit point de troupes pour le com-
battre. Il courut à Châillon , à Mont-

rouge , à Vanvres , à Vaugirard , à Cachand , à Gentilly , insultant chaque jour les Parisiens sous leurs murailles. Enfin , n'ayant point eu de nouvelles du Dauphin , qui ne pouvoit que laisser rouler ce torrent , il s'éloigna ; les embrasemens marquèrent sa route ; Montlhéry , Longjumeau , Thoury furent brûlés ; une multitude de peuple , hommes , femmes & enfans , furent misérablement consumés jusques dans les Eglises , où ils s'étoient retirés ; on entendoit leurs cris à une distance énorme : le Dauphin voyoit ces flammes des remparts de Paris.

Après avoir parcouru sans obstacle & sans fruit presque toute la France , après avoir ravagé des campagnes , sans avoir pu prendre une seule Place importante , Edouard se croit arrêté dans les plaines de Chartres par un bras invisible. Le tonnerre , dit-on , fait trembler ce

héros, si calme dans les batailles ; il croit entendre Dieu même lui crier de faire la paix. On feroit trop heureux que l'humanité parlât toujours aux Rois, fût-ce par la voix de la superstition. Edouard ne se trompoit pas ; Dieu hait les tyrans & les usurpateurs , il invite tous les hommes à la paix ; tant de pleurs versés , tant de sang prodigué , tant de feux allumés depuis plus de vingt ans , accusoient Edouard devant le Trône de l'Eternel. C'étoit-là le cri qui devoit ébranler son ame , & le spectacle qui devoit effrayer ses regards.

Le Duc de Lancastre , guerrier illustre , mais ami de la paix , voyant son maître disposé à l'entendre , lui représenta qu'il pouvoit désoler la France , mais non la subjuguier ; que les cœurs se refusoient à lui ; que les loix qu'il attaquoit , étoient plus fortes que ses armes ; qu'il avoit fait un désert de ce malheureux Royaume ,

mais que les générations Angloises venoient s'y ensevelir sans aucun fruit ; que lui-même il consumoit tristement sa vie dans ces travaux stériles & cruels ; qu'il étoit temps qu'il jouît de sa gloire & qu'il ne la compromît plus. Edouard parut goûter ces raisons ; elles furent appuyées par les Légats, qui, au milieu de la guerre, n'avoient pas cessé d'exercer leur ministère de paix.

Froissard ;
l. 1. ch. 211.
212.
Rymer,
vol. 6. p. 178.

Enfin Edouard nomma pour travailler à la paix, les Chefs qui avoient fait la guerre avec le plus d'ardeur & de succès ; le Duc de Lancastre, le Comte de Warwick, Chandos, Mauny, &c. Parmi les plénipotentiaires nommés par le Dauphin, on voit avec plaisir ce Jean Maillard, qui avoit puni Marcel. Le libérateur de Paris devoit avoir place parmi les pacificateurs de l'Europe, & c'étoit une politique bien noble de récompenser ses services en lui fournissant l'occa-

sion glorieuse d'en rendre de plus grands.

L'Europe vit conclure ce fameux traité de Brétigny, assez malheureux pour que la France ne pût s'en applaudir, assez nécessaire pour qu'elle ne pût s'y refuser. On cédoit aux Anglois, du côté du Nord, Calais avec son territoire, la terre d'Oye, le Comté de Guines, Montreuil, le Comté de Ponthieu; du côté du Midi, le Poitou, la Saintonge, l'Angoumois, le Limosin, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, la Guyenne, l'Agenois, la Gascogne, le Bigorre avec toutes leurs dépendances. Entre ce traité & celui qui avoit été rejeté, il n'y avoit de différence qu'à l'égard de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, de la Normandie, & de la suzeraineté de la Bretagne, qui restoient à la France. Toutes les Provinces cédées, le furent en toute souveraineté. Ainsi le Roi d'Angle-

terre , en acquérant la moitié de la France , en recouvrant toute la succession d'Eléonore d'Aquitaine , en rentrant dans presque toutes les Provinces justement confisquées sur Jean-sans-terre , perdoit encore ce titre de Vassal , qui avoit été toujours désagréable , mais quelquefois utile à ses prédécesseurs. Les deux Rois rivaux partageoient entr'eux le Royaume de France , à peu près comme deux frères l'eussent partagé sous la première Race.

On payoit de plus , en divers termes , trois millions d'écus pour la rançon du Roi Jean , comme si tant de Provinces n'eussent pas été une assez riche rançon. Le Roi donnoit une foule d'otages tant Nobles que Bourgeois , & à la tête de ces otages , deux de ses fils , son frère , & deux Princes du Sang (1). Pour tant d'a-

(1) Les fils du Roi étoient Louis , Comte

vantages, Edouard renonçoit au vain titre de Roi de France, comme le Roi de France renonçoit à la suzeraineté des Provinces cédées. Ces renonciations étoient réciproques, dépendantes l'une de l'autre ; on devoit prendre jour pour les faire de part & d'autre avec solennité. C'est la disposition de l'article 12 du traité ; on aura occasion de la rappeler dans la suite.

Les deux Rois renoncent aussi aux alliances respectives ; Jean à celle des Ecoissois, Edouard à celle des Flamands ; ils promettent d'employer leurs bons offices pour terminer la querelle de la Bretagne.

Quand le Dauphin eut reçu le trai-

d'Anjou, & Jean, depuis Duc de Berry ; c'étoient le second & le troisième de ses fils. Le frère étoit le Duc d'Orléans ; les Princes du Sang, le Duc de Bourbon & un autre Prince de la même branche.

té de Brétigny, avant de le confirmer , il en fit lire tous les articles en présence du Prévot des Marchands & des principaux Bourgeois ; on ouvrit ensuite les fenêtres de son appartement , & on annonça au peuple, qui attendoit dans la cour , que la paix étoit faite. Nous remarquons avec plaisir ces circonstances , qui montrent l'attention paternelle de ce Prince pour ses peuples. Les Historiens en ont relevé de moins importantes ; par exemple , que les deux Rois entendirent ensemble la Messe à Calais ; qu'ils y jurèrent sur l'Evangile l'observation du traité ; qu'à l'Offrande, aucun des deux Monarques ne voulut précéder l'autre ; que quand on apporta la paix à baiser au Roi de France , il la présenta au Roi d'Angleterre , qui refusa aussi de la baiser le premier ; qu'alors ils s'embrassèrent en présence de tout le monde. Toutes ces apparences de

cordialité n'adouciſſant point la rigueur du traité de Brétigny , n'étoient qu'un ſpectacle pour le peuple.

Le Roi de France , à la conſidération du Roi d'Angleterre , voulut bien rendre ſes bonnes grâces au Roi de Navarre , & pardonner aux partiſans de ce Prince. L'amniſtie fut complète ; ils furent tous rétablis dans leurs biens. La liſte de ces coupables étoit de trois cens , & le fameux Evêque de Laon , Robert Le Coq , étoit à la tête ; Jean exigea ſeulement qu'il quittât le Royaume ; il paſſa dans la Navarre , où il mourut Evêque de Calahorra. Tous les traités du monde ne pouvant changer le naturel de Charles le Mauvais , ne pouvoient être de ce côté-là le fondement d'une paix ſolide.

Mais puifque la guerre la plus injuſte procuroit à Edouard la moitié de la France , la guerre remplit donc quelquefois l'objet politique ?

Non. L'objet politique n'est pas une possession d'un moment , c'est une possession paisible , durable & assurée ; or une telle possession ne peut être l'ouvrage de la violence. Le traité de Brétigny étoit la suite forcée du succès momentané de Poitiers. Attendons encore un peu , & nous verrons détruire l'ouvrage de Poitiers & de Brétigny. Remontons à un seul moment avant la bataille de Poitiers , nous verrons le Prince de Galles , avec huit mille hommes , enveloppé par quatre-vingt mille , offrir de réparer tout le mal qu'il avoit fait. Quel fruit alors avoient produit aux Anglois près de vingt ans de guerre ?

Si un traité , tel que celui de Brétigny , pouvoit être exécuté , il l'eût été par deux Princes aussi religieux observateurs de leur parole que Jean & Charles V. Cependant le traité d'Abbeville , en 1259 , avoit procuré

trente-six ans de paix sous des Rois belliqueux , dont quelques-uns même étoient conquérans ; le traité de Brétigny n'en procura neuf ou dix qu'à la faveur de l'épuisement général , & après la mort du Roi Jean , il ne put être exécuté que cinq ou six ans par le plus patient & le plus pacifique des Rois. C'est que dans le traité d'Abbeville , S. Louis avoit fait à la paix les plus généreux sacrifices , & que dans le traité de Brétigny , Edouard abusa de la victoire & du bonheur.

Lorsque le Roi Jean fut revenu en France , on ne manqua pas de lui dire , comme on le dit depuis à François I, que les traités faits en prison , n'obligeoient à rien. Jean répondit , « *que quand la bonne-foi*
» *& la vérité auroient disparu de la*
» *terre , elles devroient se retrouver*
» *dans la bouche & dans le cœur des*
» *Rois.* » Mot devenu sublime , &
qui

qui n'a jamais dû être que vrai ; en effet , tout ce que les Rois doivent à leurs ennemis , à leurs alliés , à leurs sujets , est compris dans ce qu'ils se doivent à eux-mêmes ; mais respectons à jamais la mémoire d'un Roi qui se régla sur ces principes , & avouons qu'il fut alors bien supérieur à François I.

S'il étoit reconnu que les traités faits en prison n'obligent point , à cause du défaut de liberté , cette règle , qui s'appliqueroit aux particuliers comme aux Rois , ne feroit qu'accroître les malheurs de l'humanité , la guerre seroit plus sanglante , la captivité seroit éternelle , la politique deviendrait plus funeste & plus malfaisante. Le défaut de liberté seroit allégué contre toutes les conventions onéreuses.

Puisque les Rois veulent faire la guerre , & y aller , la gloire militaire leur paroît donc assez belle pour

qu'ils veuillent bien en courir tous les risques ; ces risques sont la mort, la captivité , les traités onéreux que le malheur entraîne. Cette raison étoit plus forte encore contre François I, qui portoit assez gratuitement la guerre en Italie , que contre le Roi Jean, qui ne faisoit que défendre ses Etats ; mais peut - être les Rois doivent-ils, bornant leur gloire à bien gouverner , laisser à leurs sujets le soin de les défendre & de se défendre.

L'intérêt des Provinces cédées à l'Anglois par le traité de Brétigny , offre une question plus difficile. Le Roi avoit-il le droit d'exiger qu'elles devinssent Angloises ? Leur consentement au moins n'étoit-il pas nécessaire pour cette grande aliénation ? Si le Roi pouvoit ainsi disposer de la moitié de la France , pourquoi pas d'une portion encore plus considérable ? pourquoi pas de la France

entière ? & alors que devenoit la Loi Salique ? Le Roi Jean , par le traité , devoit s'unir avec Edouard pour contraindre les Provinces cédées à passer sous la domination Angloise (1) ; c'eût été un spectacle bien singulier & un acte de tyrannie bien bizarre , qu'un Roi armé contre ses sujets pour les empêcher d'être ses sujets. Par le traité de Madrid , François I devoit reprendre ses fers , s'il ne vouloit ou ne pouvoit pas engager la Bourgogne à devenir Espagnole & Autrichienne. C'étoit-là tout ce qu'il pouvoit promettre & tout ce qu'on pouvoit exiger qu'il promît.

Il y a dans notre droit public & dans celui de plusieurs Nations , une loi dont on n'a peut-être pas assez développé l'esprit , c'est celle de l'ina-

(1) *Nous obéirons aux Ang'ois , des lèvres ;*
disoient les peuples de ces Provinces , *mais nos*
cœurs ne s'en mouveront.

liénabilité du Domaine. Il nous semble que le bonheur du genre humain en auroit pu naître, & c'est peut-être ce qui a fait attacher à cette loi une importance dont on ne voit plus tant aujourd'hui la raison. L'inaliénabilité du Domaine peut être considérée ou de Couronne à Couronne, ou du Souverain aux sujets. Considérée de Couronne à Couronne, elle pourroit être le fondement de la paix perpétuelle; car si dans aucun cas le Domaine ne pouvoit être aliéné de Couronne à Couronne, quel pourroit être l'objet d'une guerre?

On a prétendu que sous le regne de Philippe le Hardi, il y avoit eu à Montpellier une assemblée de Souverains qui étoient convenus entr'eux de l'inaliénabilité de leurs Domaines. Si cette assemblée eut lieu, ce qui n'est guères vraisemblable; si seulement la convention se fit, même sans assemblée, elle ne put avoir pour objet

que l'inaliénabilité du Domaine , de Couronne à Couronne ; car pourquoi ces Princes se feroient-ils assemblés ou auroient-ils traité ensemble pour établir l'inaliénabilité du Domaine, chacun dans leurs Etats? Or l'inaliénabilité du Domaine de Couronne à Couronne eût rendu le traité de Brétigny impossible , mais aussi elle eût prévenu la guerre. 1°. Parce qu'Edouard, rejeté en France par la Cour des Pairs & par les Etats du Royaume , n'auroit jamais entrepris de le conquérir , s'il n'avoit espéré de le démembrer. 2°. Parce que si la loi de l'inaliénabilité de Couronne à Couronne eût été établie dans la vue de prévenir les guerres ; pour achever l'ouvrage , on n'auroit pas manqué de régler chez chaque Nation , le droit successif, soit par notre Loi Salique, qu'on auroit étendue à tous les Etats Monarchiques, soit par quelque autre Loi invariable.

Quant à l'inaliénabilité du Domaine, du Prince aux sujets, quoiqu'elle n'eût aucun rapport aux guerres étrangères, elle n'en étoit pas moins importante dans l'origine, parce qu'elle prévenoit cette guerre intestine que les impôts entretiennent toujours plus ou moins entre le Gouvernement & les sujets. En effet, dans l'origine, le Domaine des Rois servoit & suffisoit à leur entretien. Voilà pourquoi il falloit que le Domaine fût inaliénable du Prince aux sujets, comme de Couronne à Couronne, » On appelloit anciennement, dit Pasquier, » le Domaine de la Couronne, *trésor*, comme étant le » vrai trésor sur lequel nos Rois de- » voient établir le fonds de leurs dé- » penfes. » Les impôts n'avoient lieu qu'en temps de guerre, c'étoient des efforts que la Patrie faisoit pour sa propre défense. Or l'inaliénabilité du Domaine, de Couronne à Couronne,

coupant la racine des guerres étrangères , les impôts ne devoient point avoir lieu. Ainsi l'inaliénabilité du Domaine , de Couronne à Couronne , pouvoit établir une paix perpétuelle entre les Nations ; du Prince aux sujets , elle pouvoit entretenir dans chaque Etat la paix intérieure , & conserver dans toute sa force l'amour des sujets pour le Souverain , sentiment souvent affoibli par les impôts. Telle est sans doute la source de l'attachement & du zèle que la Magistrature a toujours conservés pour la maxime de l'inaliénabilité & de l'imprescriptibilité du Domaine.

Les autres raisons qui ont fait consacrer cette maxime ; par exemple , l'intérêt d'empêcher que les Courtisans & les Favoris n'abusent de la facilité du Prince pour en extorquer des concessions exorbitantes & non méritées ; ces raisons , ou rentrent dans celles que nous venons d'ex-

poser , ou sont moins de notre sujet.

Il étoit aisé de prévoir que le traité de Brétigny , trop manifeste ouvrage de la force , ne pourroit subsister long-temps ; il étoit trop contraire à l'esprit de la Loi Salique , à la Loi de l'inaliénabilité du Domaine , à la nature des choses , qui veut que les Provinces d'un même Empire , séparées les unes des autres par force , & privées d'une communication nécessaire , tendent toujours à se rapprocher , & que , comme nous l'avons déjà observé , les Etats , dont les bornes naturelles ont été resserrées par des bornes factices , ne cessent de s'agiter jusqu'à ce qu'ils aient renversé cette barrière , jusqu'à ce qu'ils aient repris leur première étendue. Mais plus ce traité fournissoit de prétextes & de moyens de le violer , plus le Roi Jean est estimable de l'avoir exécuté autant qu'il étoit en lui , puisqu'enfin il l'avoit promis. Sa

conduite fut à l'abri de tout reproche : il n'en fut pas de même de celle d'Edouard. Nous avons dit que, suivant l'article 12 du traité de Brétigny, il devoit y avoir des renonciations solennelles du Roi de France à la suzeraineté des Provinces cédées, & du Roi d'Angleterre au titre de Roi de France ; que ces deux renonciations étoient dépendantes l'une de l'autre & respectivement conditionnelles. Le Roi de France envoya sa renonciation, le Roi d'Angleterre n'envoya point la sienne ; les François murmurèrent, les Provinces cédées offrirent de résister, mais Jean avoit donné sa parole ; il se contenta de faire à Edouard des sommations, qui restèrent sans réponse & sans effet. Les François reprochent encore à Edouard quelques autres infidélités dans les détails de l'exécution du traité de Brétigny.

Le Roi d'Ecosse, David de Brus,

avoit été mis en liberté long-temps avant le Roi de France ; les efforts constans & heureux des Ecoffois en sa faveur , avoient forcé le Monarque Anglois de le reconnoître pour Roi d'Ecoffe & pour Roi indépendant , c'est-à-dire d'abandonner son prétendu droit de suzeraineté sur l'Ecoffe.

Le Comte de Blois avoit aussi recouvré sa liberté vers le même temps.

Le Roi d'Angleterre donne au compagnon de ses victoires & de ses travaux , au Prince de Galles , les Provinces Françoises à gouverner sous le titre de Principauté d'Aquitaine.

Le Roi de France rend témoignage à la conduite prudente & mesurée du Dauphin , il reconnoît que sa Régence a sauvé l'Etat. Il partage avec lui l'autorité qu'il lui doit. Aidé par un tel fils , & corrigé par le mal-

heur, Jean donne à sa politique plus de règle & de suite ; ce Prince si fidèle à ses engagements , reconnoît que les Loix sont les premiers engagements des Princes , il rétablit l'ordre dans ses finances , révoque les donations excessives extorquées par les Courtisans , soulage son peuple , & mérite enfin que la voix publique lui donne le titre de *Bon*.

Il devoit une récompense au jeune Philippe son fils , le compagnon de ses exploits & de sa captivité ; il ne le récompensa que trop bien , pour le malheur de la France. La fortune, qui avoit consolé Philippe de Valois par l'acquisition du Dauphiné , procura au Roi Jean le Duché de Bourgogne , comme pour le dédommager de tant de Provinces qu'il perdoit. Le dédommagement eût été complet , si le Roi eût réuni toute la succession de Bourgogne.

Dupuy,
Droits du
Roi.

Philippe de Rouvre, dernier Prince

de la première Maison de Bourgogne , issue du Roi Robert , mourut à quinze ans ; il étoit un des otages du traité de Brétigny ; son père avoit été tué , en 1346 , au siège d'Aiguillon , sous les yeux du Roi Jean , alors Duc de Normandie. Il faut favoir gré à ces Princes d'avoir si bien servi l'Etat avec tous les moyens qu'ils avoient de le troubler : leur puissance égaloit presque celle des plus grands Rois. Philippe , outre le Duché de Bourgogne , qu'il tenoit de ses pères , possédoit le Comté de Bourgogne ou la Franche-Comté , & le Comté d'Artois , du chef de Jeanne son ayeule , fille de Philippe le Long , petite-fille d'Othon ou Othelin , Comte de Bourgogne , & de la célèbre Mahaud , Comtesse d'Artois ; il possédoit les Comtés de Boulogne & d'Auvergne , du chef de Jeanne de Boulogne sa mère , & il alloit posséder les Comtés de Flandre , de

Nevers & de Réthel , du chef de Marguerite sa femme, fille & unique héritière du Comte de Flandre. Philippe , par son testament , renvoya tous ces biens aux différentes Maisons dont ils venoient. Le Roi Jean eut le Duché de Bourgogne : il avoit trois différens titres pour y prétendre.

1°. Le droit de réversion ; mais ce droit pouvoit souffrir des difficultés ; il n'étoit pas bien sûr qu'il eût été connu dans le temps de la concession qu'on avoit faite de la Bourgogne à Robert I, chef de la Maison , éteinte dans la personne de Philippe de Rouvre. D'ailleurs , à la mort de ce dernier , il existoit d'autres branches masculines de cette Maison , telles que les branches de Montagu-Sombernon & de Conches , qui descendoient du premier apanagé. Ainsi , quand les principes de la réversion des apanages , tels

qu'ils avoient été fixés par Philippe le Bel , auroient été plus anciennement connus , & réglés par une Loi certaine , il paroît qu'il n'y auroit pas eu lieu à la réversion.

2°. Le second titre du Roi étoit le droit de proximité , c'est celui qu'il fait valoir dans les Lettres de réunion. Le Roi Jean étoit fils de Jeanne de Bourgogne , grand'tante du dernier Duc ; le Roi de Navarre étoit petit-fils de Marguerite , sœur de Jeanne , & par conséquent il étoit plus éloigné d'un degré : mais Marguerite étoit l'ainée , & c'étoit peut-être encore une question de savoir si cette proximité de degré donnoit des droits au fils de la cadette , au préjudice des descendans de l'ainée.

3°. Mais le testament de Philippe de Rouvre , troisième titre du Roi Jean , sembloit fait pour suppléer à ce que les autres titres pouvoient avoir d'incertain.

Le Duc de Bar étoit petit-fils d'une troisième sœur ; il céda sans peine. Sa cause avoit les deux inconvéniens, il descendoit d'une cadette, & il étoit plus éloigné d'un degré.

Mais le Roi de Navarre, qui n'avoit besoin que d'un prétexte pour ramener le trouble & la guerre ; le Roi de Navarre, qui n'avoit pas renoncé dans son cœur au projet d'usurper la Couronne de France, ou au moins de démembrer ce Royaume, se mit à traiter sur ses prétendus droits ; en même temps il faisoit des préparatifs de guerre le plus secrètement qu'il pouvoit, comptant d'ailleurs sur le secours des Anglois. Toutes ses perfidies n'aboutirent alors qu'à lui faire perdre Mante & Meulan, dont Du Guesclin s'empara.

Jean donna le Duché de Bourgogne à Philippe son fils, & lui fit épouser l'héritière de Flandre, veuve du dernier Duc de Bourgogne ; ce ma-

riage fut , au milieu de la paix , un grand objet de rivalité entre la France & l'Angleterre. La succession de Flandre étoit l'objet le plus important pour les deux Nations rivales. Il étoit même si important , que ce n'étoit point pour un cadet , mais pour l'héritier du Trône que cette alliance auroit dû être recherchée , si le Dauphin & le Prince de Galles n'eussent pas été mariés avant la naissance de Marguerite de Flandre. Les deux Rois ne propofoient donc que des cadets , Jean propofoit Philippe , le quatrième & dernier de ses fils , Edouard propofoit le Duc de Lancastre (1) , le troisième , ou Edmond,

(1) Ce nouveau Duc de Lancastre , fils d'Edouard III , se nommoit Jean de Gand ou de Gaunt, du lieu de sa naissance ; il avoit succédé au titre du célèbre Duc de Lancastre , dont il avoit épousé la fille en premières nœces. Ainsi la première Maison de Lancastre , issue de

Comte de Cambridge , le quatrième des siens. On se rappelle les divisions du Comte de Flandre & de ses peuples; les peuples étoient pour Edouard, le Comte pour les François; Edouard avoit prévenu Jean , il avoit gagné même le Comte , & les engagements étoient pris. Jean gagna le Pape Urbain V , qui venoit de succéder à Innocent VI. Urbain refusa les dispenses dont on avoit besoin alors pour les mariages de tous les Souverains , attendu qu'ils se trouvoient toujours parens dans un degré prohibé. Edouard , obligé de renoncer à cette alliance , fit épouser au Duc de Lancastre son fils , Constance , fille de Pierre le Cruel , Roi de Castille , mariage par lequel le Duc de

Henri III , enrichit la seconde, issue d'Edouard III, comme la première Maison de Bourgogne, descendue du Roi Robert, enrichit la seconde, descendue du Roi Jean.

Lancaſtre acquit des droits à cette Couronne.

Philippe le Hardi épouſa dans la ſuite (1) l'héritière de Flandre , & forma cette ſeconde Maïſon de Bourgogne , nouvelle puïſſance dans l'Etat , plus formidable & plus funeſte que ne l'avoit été autrefois celle des Normands. Née de la prédilection & de la reconnoiſſance exceſſive du Roi Jean pour celui de ſes fils qui l'avoit le plus vaillamment défendu contre les Anglois , elle ſ'accroîtra par ſes liaiſons avec ces mêmes Anglois , qu'elle oſera faire aſſeoir ſur le Trône de la France ; enfin la politique de Louis XI , plus mauvaiſe encore que celle du Roi Jean , forcera Marie de Bourgogne à porter toute cette puïſſance dans la Maïſon d'Autriche , d'où naîtra la fameuſe

[1] Ce mariage ne ſe fit que ſous le regne ſuivant.

rivalité des Maisons de France & d'Autriche, qui , sous ce point de vue , tire sa source de la rivalité de la France & de l'Angleterre. La rivalité des Maisons de France & d'Arragon , rentrée depuis dans celle de la France & de l'Autriche , étoit née de celle des François & des Normands , qui est la même que celle de la France & de l'Angleterre (1).

Edouard s'étant allié avec la Castille & avec Pierre le Cruel , le Roi Jean , qui régloit toutes ses démarches sur celles des Anglois , prit sous sa protection Henri de Transtamare , frère naturel & mortel ennemi de Pierre le Cruel. On verra bientôt la Castille servir de théâtre à la rivalité de la France & de l'Angleterre ; c'est encore un nouveau point de vue &

[1] Voir l'Introduction à l'Histoire de la Rivalité de la Fr. & de l'Anglet. t. 1. p. 158 jusqu'à 162.

dans cette rivalité & dans la politique générale de l'Europe.

Cette expédition de Castille , qui fera un des principaux événemens du regne de Charles V , étoit devenue nécessaire pour délivrer enfin la France de ces bandes d'aventuriers , soldats pendant la guerre , voleurs pendant la paix , désignés en différens temps & en différens lieux sous les noms de *Brabançons* , *Routiers* , *Cottereaux* , *Malandrins* , *Tard-venus* , compris en général sous le titre de *Grandes-Compagnies*. Un de leurs Chefs se faisoit appeller *l'ami de Dieu & l'ennemi de tout le monde*. Le Continuateur de Nangis les appelle *Filii Belial* , *guerratores de variis Nationibus* , *non habentes titulum*.

On ne pouvoit en faire des citoyens , parce que si une des deux Puissances rivales vouloit les forcer d'être utiles , ils se donnoient à l'au-

tre, pour conserver le droit de nuire; ils étoient d'ailleurs si nombreux, si aguerris, ils marchaient sous des chefs si renommés & si indépendans, qu'ils formoient dans l'Etat une troisième Puissance, redoutable aux deux au-<sup>Froissard ,
1.^e 1. ch. 214
215.</sup> tres; les forces de la France rassemblées contre elle, furent taillées en pièces à Brignais dans le Lyonnais, en 1361. Deux Princes du Sang, Jacques de Bourbon, autrefois Connétable de France, & Pierre de Bourbon, son fils, moururent des blessures qu'ils avoient reçues dans cette bataille, qui auroit pu être aussi funeste à l'Etat, que celles de Crécy & de Poitiers, si de petits Souverains d'Italie, qui se faisoient la guerre & qui ne savoient pas la faire, n'eussent pris à leur solde une partie de ces brigands, plus habiles qu'eux.

Le Roi de Navarre, qui affectoit alors de rester tranquille, traitoit secrètement avec un de leurs chefs;

nommé Seguin de Badefol , pour qu'il se jettât sur quelque Province de France. Badefol fit ses conditions , le Roi de Navarre promettoit tout ; mais Badefol vouloit des sûretés : *Le Gascon est trop cher* , dit alors le Roi de Navarre à ses Confidens. On lui fit observer que *le Gascon* favoit son secret : *Eh bien !* dit le Roi de Navarre , *puisque'il veut tant se faire valoir , il n'y a qu'à s'en défaire*. Il le prie à dîner , le presse de manger de certains fruits qu'il lui vante beaucoup ; Badefol , aussi-tôt qu'il en a goûté , tombe dans des convulsions suivies de défaillances. Le Roi de Navarre , sans changer de visage , le fait emporter ; Badefol meurt au bout de quelques jours.

Qui croiroit qu'entouré de pareils ennemis , chargé de tant de soins , ayant tout à craindre & tout à réparer , étant à peine libre , n'ayant encore recueilli aucun des avantages

de la paix , & voyant la peste , ranimée de nouveau par tant de guerres , enlever dans Paris , en un an , plus de trente mille personnes , le Roi Jean ne respirât que la Croisade ? Son père en avoit fait le vœu , Jean se croyoit obligé de l'accomplir , puisque la guerre avec les Anglois , seul obstacle qui eût arrêté son père , étoit terminée. Cette ardeur de Chevalerie ne put céder qu'à une ardeur semblable. Le jeune Duc d'Anjou (1), ennuyé de son séjour en Angleterre , revient à Paris , alléguant pour toute excuse que , quand on sauroit la raison de son retour , on l'approuveroit. Le public ne l'a jamais sue , & le Roi ne l'approuva point , puisque , pour effacer cette tache d'infidélité , imprimée au nom François & au Sang Royal , il crut devoir retourner

[1] L'Anjou avoit été érigé en Duché l'an 1360.

à Londres, jusqu'à ce que l'entière exécution du traité de Brétigny eût rendu la liberté aux otages. L'exemple étoit trop beau peut-être, la calomnie ne pouvoit l'épargner, elle a imputé cette grande action à de petits motifs; elle a supposé dans le Roi Jean le desir de revoir en Angleterre une femme qu'il aimoit; c'étoit, disoit-on, cette même Comtesse de Salisbury pour laquelle Edouard III avoit institué l'Ordre de la Jarretière: ainsi Edouard & Jean auroient été rivaux en amour comme en guerre & en politique; « mais, dit le P. d'Orléans, » cette femme étoit alors » d'un âge à ne point donner d'amour, » & elle avoit toujours été d'une fa- » gesse à ne point donner d'espé- » rance.

D'Orl.
Rév. d'Angl.

Difons tout. La raison n'a point approuvé cette générosité romanesque du Roi Jean. Le Dauphin montra d'autres moyens de satisfaire la justice

justice & l'honneur : rien ne put arrêter ce Roi Chevalier. S'il donna trop d'étendue en cette occasion à ses principes sur l'honneur, songeons qu'il est toujours & plus commun & plus dangereux de les restreindre ; & si nous blâmons son retour à Londres, que ce ne soit pas sans l'admirer.

Il y mourut respecté de ses ennemis, regretté de son peuple, & dans le temps où il alloit devenir un grand Roi. Extrême en tout, il avoit poussé à l'excès les défauts & les vertus de son père ; les défauts prévaloiént avant sa prison ; depuis son retour en France, les vertus l'emportèrent. La leçon du malheur lui fut plus utile qu'elle ne l'avoit été à Philippe de Valois, elle éclaira & adoucit son ame. Sa précipitation ne fut plus que de l'activité, son inflexibilité que du courage, sa sévérité que de la justice. Son peuple avoit passé par une épreuve semblable & en avoit tiré le même fruit ;

accablé de tous les fléaux, coupable de tous les excès, il oublia ses maux dès qu'il fut rentré dans le devoir. Cette confiance mutuelle d'un bon Roi & d'un bon peuple, source de toute prospérité, s'établissoit de jour en jour ; elle fut plus grande encore entre le même peuple & Charles le Sage.

Mém. de
Littér. t. 17.

Jean aimoit les Lettres, & la protection qu'il leur accordoit, ne fut point stérile. On doit à ses exhortations & à ses encouragemens les premières traductions des bons Auteurs de l'Antiquité, de Tite-Live, de Saluste, des Commentaires de César, de Lucain ; mais son fils l'effaça sur cet objet comme sur tout le reste. Le malheur n'avoit que corrigé le Roi Jean, il avoit formé Charles V, ou plutôt il l'avoit trouvé tout formé. Charles, né supérieur aux disgraces comme aux passions, parut un Juste & un Sage, envoyé par le Ciel pour

calmer les tempêtes de l'Etat. Observer que Jean ne fut point jaloux d'un tel fils, c'est peut-être commencer son éloge ; dire qu'il le consultoit avec une sorte de respect, c'est peut-être achever ce même éloge : mais il ne le connut bien qu'après son retour en France.

La valeur que Jean fit paroître à Poitiers , étonna même ses vainqueurs ; il eut sans doute moins de conduite & de bonheur qu'Edouard III, moins de vertus & de talens que le Prince de Galles ; cependant ces deux rivaux & son fils même, si supérieurs à lui, ne l'ont point fait oublier : il lui reste un trait distinctif ; c'est toujours le nom du Roi Jean qui vient s'offrir à l'esprit, quand on veut citer un Prince esclave de sa parole , & tout le monde a retenu de lui cette maxime immortelle qui avoit flétri d'avance le Machiavelisme.

Le Roi Jean , outre ses quatre fils ,
laissa plusieurs filles , entr'autres Jean-
ne , qui eut le malheur d'être femme
de Charles le Mauvais , & Isabelle ,
que la nécessité de payer sa rançon
le força de vendre , moyennant six
cent mille florins , à Galéas Visconti,
tyran de Milan , pour la faire épou-
ser à son fils , mésalliance dont l'Eú-
rope fut étonnée , & que Villani qua-
lifie bien durement , en disant que le
Roi *mit, pour ainsi dire, sa propre*
chair à l'encan. Mézerai dit que
» cette bassesse parut plus préjudicia-
» ble à l'honneur de la noble Maison
» de France , que le traité même de
» Brétigny.



C H A P I T R E I V.

Charles V en France ;

Et encore Edouard III en Angleterre.

Depuis 1364 jusqu'en 1377.

LA plupart des Princes , ou se traînent servilement sur les traces de leurs prédécesseurs , ou , par un excès opposé , affectent de contrarier sur tous les points le gouvernement précédent. Charles ne fut ni l'admirateur aveugle , ni le censeur téméraire d'un père dont il pleuroit sincèrement la perte , d'un ayeul dont il respectoit la mémoire ; & sans vouloir ni les imiter , ni les condamner , il considéra seulement dans quel état il recevoit la France , & dans quel état il desiroit la laisser. Ces deux points fixes réglèrent sa conduite. Il fonda les plaies du corps politique ,

il en chercha le remède , ce fut l'emploi de tout son regne. Son gouvernement est un plan régulier , tracé par l'amour de l'ordre & de la paix , combiné par la raison , exécuté par la vertu.

Lorsqu'à dix-neuf ans il avoit faisi les rênes de l'Etat , échappées à son père par le désastre de Poitiers , le peuple , livré aux furies , plus ennemi de ses Maîtres & de lui-même , que des Anglois , se déchiroit de ses propres mains ; le premier bienfait de Charles fut de le réconcilier avec lui-même , ensuite de le réconcilier avec ses Maîtres. Cette paix intérieure fut son ouvrage. Si le peuple , contre lequel tous les fléaux étoient alors réunis , ne cessa point d'être malheureux , il cessa d'être divisé , d'être rebelle ; c'étoit déjà beaucoup.

Les négociations de Charles & de son père , en cédant aux Anglois la moitié de la France , dérobèrent du

moins l'autre moitié à l'ascendant de ces vainqueurs , & l'on entrevit le moment de respirer ; les travaux unis de Jean & de Charles hâtèrent ce moment par une bonne administration.

De toutes les querelles particulières qui étoient venues se joindre à la grande querelle de la France & de l'Angleterre , il ne restoit plus que les hostilités toujours renaissantes du Roi de Navarre & celles de Bretagne , que rien n'avoit pu suspendre,

Charles , qui , en considérant tous les maux causés par l'ardeur belliqueuse de ses pères , a juré à l'humanité non-seulement de ne jamais entreprendre de guerre injuste , mais encore de ne jamais honorer de sa présence , dans la guerre la plus juste , ces scènes de destruction , ces grands outrages à l'humanité , qu'on nomme batailles & victoires ; Charles fait à quels héros il doit confier la défense

de l'Etat , il fait choisir , il fait diriger. Il veille sur son peuple du fond de son cabinet solitaire , il assure les succès de ses guerriers & la gloire de ses Généraux. Il oppose au Roi de Navarre un homme né pour combattre & pour vaincre , mais qui aime sur-tout à exercer ses talens contre les ennemis de l'humanité ; cet homme , c'est Du Guesclin.

Arrêtons-nous un moment à considérer cet homme extraordinaire , en écartant tout le merveilleux rapporté par des Chroniqueurs , qui , selon la remarque de Bayle, n'étoient pas encore guéris de la maladie qui a produit les histoires de Roland & d'Oger le Danois.

Bayle , art.
Du Guescl.

Bertrand Du Guesclin n'eut aucune des graces de l'enfance. Désagréable à ses parens mêmes par sa difformité , par une humeur dure & sauvage , son éducation fut abandonnée aux soins ou plutôt aux mépris

& aux insultes des domestiques. Son ame , qui sentoit sa grandeur , s'indignoit d'un tel avilissement ; il en devint plus indocile & plus farouche. Il ne savoit ni lire ni écrire , on ne pouvoit lui rien apprendre , il vouloit battre tous ses maîtres ; il ne respiroit dès-lors que la guerre & les combats , il s'enflammoit au récit que lui faisoit son père , des exploits des héros ; il rassembloit tous les enfans du voisinage , il en formoit des espèces de compagnies militaires qu'il dresseoit à toute sorte d'exercices ; souvent il les menoit à des combats réels & à des périls certains ; son père fut obligé de lui défendre ces amusemens dangereux , & comme les défenses étoient inutiles , il prit le parti de l'enfermer dans sa chambre. Du Guesclin se sauve , & va chercher un asyle à Rennes chez un de ses oncles. Il apprend qu'il doit y avoir dans la grande Place de Rennes un combat à la

lutte , il y court , malgré sa tante qui s'efforce de le retenir ; il revient vainqueur , mais estropié. Sa mère disoit de lui : *il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde , il est toujours blessé , le visage rompu , toujours battant ou battu ; son père & moi nous le voudrions voir sous terre.* Ils changèrent bien de sentiment après ce fameux tournoi , où un Chevalier inconnu , ayant désarçonné ou désarmé jusqu'à quinze des plus braves champions , & ayant eu enfin la visière de son casque enlevée , fut reconnu pour Bertrand Du Guesclin , à la vue de son père , qui ne lui avoit point permis d'entrer dans la lice , à cause de sa jeunesse & de son inexpérience. Bertrand Du Guesclin , resté d'abord parmi les spectateurs , n'avoit pu voir ces combats sans en prendre sa part ; le besoin de la gloire se faisoit sentir trop impérieusement à son ame ; il avoit vu un Chevalier qui se retiroit

après avoir fourni ses courses , il l'avoit suivi , s'étoit jetté à ses pieds pour obtenir ses armes & son cheval , & les ayant obtenus , en avoit fait ce digne usage. Respecté dans sa famille , illustre dans sa Province après un tel triomphe , il s'empressa de chercher au Service militaire des occasions de gloire plus utiles. Il fit ses premières armes sous le Comte de Blois , au siège de Rennes en 1342. Avec vingt soldats , il repoussa , devant Vannes , un corps considérable d'Anglois. On trouve ensuite un vuide de huit années dans son histoire ; il ne reparoit qu'en 1351 , mais déjà redoutable aux Anglois , pour qui son cri de guerre , *Notre - Dame Guesclin* , sembloit être un coup de foudre. Cette terreur que Du Guesclin leur inspiroit dès-lors , semble prouver qu'il n'étoit pas resté dans l'inaction pendant ces huit années , où la Bretagne , sa patrie , avoit

toujours été le théâtre de la guerre.

En 1351, Du Guesclin fut du nombre des Ambassadeurs Bretons chargés de mener à Londres les deux fils du Comte de Blois , qui venoient y servir d'otages à leur père , pris au combat de la Roche-de-Rien le 20 Juin 1347. Du Guesclin se distingua dans cette Ambassade par la fermeté avec laquelle il osa parler à Edouard , qui demandoit d'un ton menaçant aux Ambassadeurs , si les François n'observeroient pas la trêve : *Sire , dit Du Guesclin , nous l'observerons comme vous l'observerez : si vous la rompez , nous la romprons.*

De retour en Bretagne , il battit & fit prisonnier un Capitaine du parti Anglois , nommé La Toigne , qui , peu de temps après , le fit prisonnier à son tour. La même chose lui arriva encore avec un Anglois nommé Adas ; nous le verrons avoir le même sort aux batailles de Navar-

rete & d'Aurai , & peut-être le silence des Historiens sur les huit années précédentes , vient-il de la même cause. Du Guesclin fut donc pris au moins quatre fois. Le Connétable Anne de Montmorency , célèbre par ses malheurs à la guerre , n'a pas été pris si souvent ; mais les succès presque continuels de Du Guesclin furent toujours dus à sa bonne conduite , & ses malheurs furent produits par des fautes auxquelles il n'eut aucune part , qu'il prévint & qu'il voulut empêcher.

Pendant que le Duc de Lancastre assiégeoit Rennes ; Du Guesclin , qui n'avoit pu s'enfermer dans la Place , fatiguoit l'armée Angloise par des courses & des escarmouches continues ; il fit prisonnier le Baron de la Poole , & lui offrit sa liberté sans rançon , à condition d'obtenir pour lui du Duc de Lancastre , la permission d'entrer dans Rennes. Lancastre

la refusa, en disant : *J'aimerois mieux qu'il y entrât cinq cens Gendarmes, que le seul Du Guesclin.* Celui-ci justifia le mot du Duc de Lancastre, en trouvant le moyen de pénétrer dans la Place & d'en faire lever le siège, après avoir battu plusieurs fois les Anglois.

On est étonné de ne pas trouver le nom de Du Guesclin parmi les champions du fameux combat des Trente. Ce guerrier, non moins redoutable dans les combats singuliers, que dans les sièges & les batailles, remporta constamment la victoire contre Troussel, contre Kantorbie, contre Brembro, parent de celui qui, au combat des Trente, étoit le chef du parti Anglois.

Jusques-là Du Guesclin n'avoit combattu les Anglois qu'en servant le Comte de Blois, qu'il regardoit comme le vrai Duc de Bretagne ; s'étant engagé dans la suite au Ser-

vice du Roi Jean , qui lui donna une Compagnie de cent hommes d'armes , il sembla redoubler de valeur & de zèle contre les Anglois : on raconte même de cette valeur , des traits incroyables. A la prise du Château d'Essé en Poitou , une poutre manque sous lui , il tombe de dix-huit ou vingt pieds de haut dans la cour du Château , & se casse une jambe ; il combat , en s'appuyant sur l'autre , contre cinq Anglois , qui viennent pour l'achever ; il en tue un , il en met deux autres hors de combat. Il se défend assez long-temps contre les deux derniers , & tombe enfin sans connoissance entre les bras d'un Chevalier Breton , qui vient à son secours. Quinte-Curce raconte un combat à peu près pareil , d'Alexandre , dans une Ville de l'Inde ; mais & le trait d'Alexandre & quelques détails de ces exploits de Du Guesclin , pourroient bien être , de

la part des Historiens , un reste de cette *maladie* dont Bayle a parlé.

Au siège de Melun , que faisoit en personne Charles V , alors Dauphin , tandis qu'on sappoit la muraille pour faire une brèche , on voit un Chevalier y appliquer une échelle , & monter avec une audace qui étonna tout le monde. *Ah !* s'écria le Dauphin , *ce ne peut être que Du Guesclin* : c'étoit lui en effet. Son intrépidité fut malheureuse : le Gouverneur , qui l'apperçut , roula sur lui une grosse pierre , qui fracassa l'échelle & le fit tomber presque écrasé dans le fossé ; il perdit connoissance , on le mit dans du fumier chaud ; il revint de son évanouissement au bout d'une heure , & demanda aussi-tôt si la Place étoit prise ; on lui dit que non : il s'habille malgré tout le monde , & court à l'assaut ; mais comme on vit que l'escalade ne pourroit réussir ce jour-là , Du Guesclin avec vingt Bretons , va

pour forcer une des portes ; il renverse quelques-uns des gardes , & il alloit entrer dans la Place , si l'on n'eût levé le pont avec la plus grande précipitation. Le Dauphin , témoin de sa valeur , de son activité , de sa bonne conduite , lui donna le commandement de l'armée destinée à faire la guerre en Normandie contre Charles le Mauvais. Jusqu'ici nous n'avons vu dans Du Guesclin que le soldat , nous allons voir le Général. Il commença par conquérir une partie de la Normandie. Une trêve arrêta pour lors ses exploits.

Après la mort du Roi Jean , le Roi de Navarre reprit les armes , sans autre prétexte que ses nouvelles prétentions sur la Bourgogne & ses anciennes prétentions sur la Champagne & la Brie ; il espéroit trouver quelque facilité à troubler les commencemens d'un nouveau regne ; (il devoit se souvenir cependant que

Charles favoit regner) il comptoit sur les secours des Anglois, qui ne lui en fournirent point ou qui en fournirent secrètement & fort peu. Charles V avoit pour Juges, entre le Roi de Navarre & lui, son peuple, Edouard lui-même & l'Univers. L'homme juste, le grand Prince ne craint point les regards du public, il ne peut avoir trop de Juges, ce sont autant de partisans. La vraie politique est de se ménager sur ses ennemis cette supériorité que donnent la raison & la justice ; Charles V eut aussi celle des armes. L'acharnement du Roi de Navarre fut forcé de céder au génie de Du Guesclin. Le regne du pacifique Charles V s'ouvrit par une victoire éclatante, Du Guesclin détruisit à Cocherel, entre Evreux & Vernon, les restes du parti Navarrois, & fit prisonnier le Captal de Buch, Général des armées de Charles le Mauvais; il avoit annoncé au com-

mencement du combat *qu'il espéroit donner le Captal au Roi pour étrenne de sa noble Royauté*; il l'avoit même fait dire au Captal avant le combat, & en exhortant ses soldats, il leur avoit dit : *Pour Dieu, amis, souvenez-vous que nous avons un nouveau Roi de France : que sa Couronne soit aujourd'hui étrennée par vous.*

Cette bataille de Cocherel, comparée à celles de Courtray, de Crécy & de Poitiers, fait voir ce que peut un seul homme, & combien le destin des Etats dépend du Général. Les Navarrois avoient à Cocherel les mêmes avantages dont les François s'étoient privés dans ces autres batailles, avantage du nombre, avantage du poste, abondance de vivres, dont ils se plaisoient à faire parade pour insulter à la disette des François : ceux-ci n'avoient d'autre ressource que de tirer les Navarrois de leur poste pour les amener à une

bataille dans la plaine ; les Navarrois brûloient de combattre , la prudence du Captal contenoit leur ardeur. Du Guesclin , pour enflammer cette même ardeur & la leur rendre funeste , feint de décamper & de livrer à l'ennemi une victoire aisée ; on en avertit le Captal , on lui demande à grands cris la bataille. « Jamais , répondit le sage Captal , » Du Guesclin » n'a décampé à la vue de l'ennemi ; » c'est une ruse. » On ne l'écouta point , on l'entraîna , on fut battu , & il fut pris.

Du Guesclin acheva de soumettre la Normandie. Le Château de Valogne lui coûta quelque peine à réduire ; il essuya de la part des assiégés, des railleries insultantes. Toutes les fois que les pierriers des François alloient tirer , un soldat Navarrois sonnoit une cloche , comme pour en avertir les assiégés , & après le coup, un autre soldat paroissoit aux cré-

neaux, & avec une serviette, essuyoit l'endroit qui avoit été frappé, en disant aux assiégeans : *Vous avez grand tort de noircir ainsi nos belles pierres.* Après de telles bravades , il faut ne se point rendre. Valogne se rendit : lorsque la Garnison sortoit ; elle fut insultée à son tour par les François ; ce qui parut si insupportable à huit Gentilshommes de cette Garnison , qu'ils rentrèrent dans la Place , fermèrent les portes , levèrent les ponts , & jurèrent que jamais les François n'entreroient dans Valogne , que ses huit défenseurs ne fussent morts : ils tinrent parole. Il fallut recommencer le siège contre ces huit hommes ; on y perdit beaucoup de monde ; on pensa y échouer ; enfin on brisa une porte : les François se jettèrent en foule dans la Place , & les huit Gentilshommes se défendirent toujours ; il fallut les précipiter du donjon dans le fossé.

Le Roi de Navarre , comprenant enfin à quel Roi & à quel Général il avoit affaire , fut forcé non-seulement de redemander la paix , qu'il avoit si souvent rompue , mais encore de la respecter à l'avenir. Faire la paix avec Charles le Mauvais , c'étoit seulement le réduire à des perfidies , en lui retranchant les violences ; c'étoit lui ôter le fer & lui laisser le poison. Mais c'est beaucoup que d'enlever à la méchanceté l'instrument le plus actif , le plus cruel , celui qui frappe sur les peuples , & qui , lorsqu'il est en mouvement , donne encore du ressort à l'autre.

Paul Hay
du Châtelet ,
hist. du Con-
nètable Du
Guesclin.

Quant aux affaires de la Bretagne , dans l'intervalle de la délivrance du Comte de Blois au traité de Brétigny, il y avoit eu quelques hostilités, dont la plus importante fut ce siège de Rennes que Du Guesclin fit lever au Duc de Lancastre. Par le traité de Brétigny , les deux Rois s'étoient

comme engagés à terminer cette querelle par leur médiation ; on fut étonné de trouver le Roi d'Angleterre d'une froideur extrême sur cette affaire , malgré les intérêts du Comte de Montfort , son gendre : on conjectura qu'il n'étoit pas fâché de laisser subsister en France une querelle capable d'occuper *les Grandes-Compagnies* , qui n'infestoient pas moins les Provinces cédées aux Anglois , que les autres Provinces du Royaume.

L'inflexibilité des deux Concurrrens lui servoit de prétexte ; on avoit proposé de partager entr'eux la Bretagne ; le Comte de Blois , à l'instigation de sa femme , avoit répondu qu'il vouloit tout ou rien ; Montfort n'avoit point paru plus accommodant : enfin , les instances de la Noblesse , les bons offices de Charles V & du Prince de Galles , les avoient fait consentir au partage proposé. Tous deux conservoient le titre de

Duc avec les mêmes prérogatives. Rennes & Nantes étoient les Capitales des deux Duchés ; la paix étoit conclue , les otages donnés de part & d'autre. Le Comte de Blois envoie à sa femme le traité pour lui demander son aveu, elle répond avec aigreur *que son mari fait bon marché de ce qui n'est pas à lui* , elle lui écrit sur le même ton : *Tant de braves gens , lui dit-elle , ont péri pour cette cause , qu'elle me paroît mériter d'être soutenue jusqu'au bout.* C'est précisément parce que cette cause avoit coûté tant de sang , qu'il falloit cesser d'en répandre. Le Comte de Blois fut touché jusqu'au fond du cœur , des larmes d'orgueil ou de fureur que sa femme avoit versées en écrivant , & dont on lui rendit un compte trop fidèle ; il adoroit cette femme altière , il vint la consoler , la rassurer , prendre ses ordres , & jurer de mourir ou de vaincre pour elle.

elle. La Comtesse, en l'embrassant à son départ, lui recommanda encore de ne consentir à aucun partage : ce fut leur dernier adieu. Au lieu de la ratification du traité, on reçut la rétractation du Comte de Blois ; il fallut que le sort des armes terminât la querelle.

La rivalité de la France & de l'Angleterre cherchoit par-tout à se signaler, malgré la paix. Chandos & Knolles étoient dans l'armée de Montfort, Du Guesclin dans celle de Blois ; le combat d'Aurai se prépare. Chandos admira l'ordre de bataille de Du Guesclin, & s'y conforma dans ses dispositions ; Montfort laissa gouverner son impétuosité par la prudence de Chandos ; Du Guesclin ne put obtenir le même empire sur le Comte de Blois, qui ne favoit obéir qu'à sa femme.

Froissard.
Spicileg.
Contin. de
Nang.
D'Argentré,
Hist. de Bre-
tagne.

On a prétendu, après coup, avoir remarqué, comme un présage de la

défaite du Comte de Blois, qu'un levrier, qui lui avoit toujours été fort attaché, le quitta pour la première fois un moment avant la bataille, & par une infidélité plus commune chez les hommes que chez les animaux, alla se donner au Comte de Montfort, son rival.

On étoit convenu de part & d'autre que, pour éteindre enfin cette longue querelle, le vaincu perdrait la vie : étrange résolution, que l'inflexibilité des deux rivaux avoit paru rendre nécessaire !

Les deux Concurrans étoient distingués par leurs armures ; le Comte de Blois rencontre son ennemi, le renverse mort, & s'écrie que la victoire est à lui ; mais Hector n'avoit tué que Patrocle, revêtu des armes d'Achille. Montfort, pour diminuer son danger en le divisant, avoit fait prendre à un de ses Gentilshommes une armure entièrement semblable

à la fienne , & c'étoit de ce Gentilhomme que le Comte de Blois avoit triomphé. Le Comte périt à son tour, victime de l'orgueil d'une femme. Un Anglois le saisit par son calque , & lui plongea son épée dans la gorge ; Jean de Blois , son fils naturel, fut tué à ses côtés. Le dernier mot du Comte fut : *j'ai guerroyé long-temps contre mon escient*, (c'est-à-dire contre ma conscience) aveu terrible dans ce moment, & qui devoit suffire pour empêcher la Canonisation qu'on vouloit faire de ce Prince, d'ailleurs vertueux. Montfort vit le cadavre de son rival, & donna des larmes à son sort. *Ah ! mon cousin* , s'écria-t-il , *par votre opiniâtreté vous avez été cause de beaucoup de maux en Bretagne* , Dieu vous le pardonne ; je regrette bien que vous êtes venu à cette male fin. Monseigneur , lui dit Chandos , en l'éloignant de ce triste spectacle, *vous ne pouviez avoir votre*

cousin en vie & le Duché tout ensemble : remerciez Dieu & vos amis. Tel est le récit de Froissard , du Continuateur de Nangis , & de presque tous les Historiens contemporains ; mais une tradition mal fondée sans doute , & trop injurieuse à la mémoire de Montfort , suppose que le Comte de Blois ne fut que pris dans le combat, & que le Comte de Montfort lui fit trancher la tête en sa présence. Du Guesclin fut pris par Chandos dans ce même combat, & la querelle fut absolument décidée en faveur de Montfort.

Le sage profite du malheur même. Charles V veut que cet arrêt du sort soit respecté ; il ordonne à l'inflexible Penthievre de pleurer en paix son mari , ses fautes , ses disgrâces , & de se contenter du vain titre de Duchesse de Bretagne, dont la réalité passoit à la Maison rivale. Lui-même, il sacrifie au bien public les intérêts

de sa propre Maison , le Duc d'Anjou , frère de Charles V , gendre de la Comtesse de Blois , renonce à toutes prétentions sur le Duché de Bretagne.

Cette modération & cette fermeté étoient nécessaires pour contenir Edouard , qui attendoit à Douvres les événemens , tout prêt à en profiter & à passer en France , où l'appelloit le Roi de Navarre , dont la paix n'étoit pas encore entièrement conclue , & ne le fut qu'en conséquence de celle de Bretagne.

Dans le traité de Guerrande , qui , après la bataille d'Aurai , assura le Duché de Bretagne à Montfort , on se contenta d'accorder quelques foibles dédommagemens à la Comtesse de Penthievre. Ce fut l'objet de négociations dont la longueur & l'incertitude jettèrent l'alarme parmi les peuples de Bretagne , à qui la paix étoit devenue absolument né-

cessaire ; ils environnèrent la salle du Conseil, ils se rouloient par terre, ils fondoient en larmes ; *Donnez-nous la paix en l'honneur de Dieu!* s'écrioient-ils tous ensemble , en joignant les mains & levant les yeux au Ciel. » Il

D'Argent.
Hist. de Bret.
l. 6. c. 246.

» n'y avoit cœur si ferré , dit d'Argentré , » qui ne pleurât avec eux. Montfort à qui on peignit cette scène , voulut en être témoin, il en fut si pénétré , qu'il jura les larmes aux yeux, de conclure le traité à quelques conditions que ce pût être.

Charles V, qui n'ambitionnoit que la gloire de tout pacifier , interposa son autorité de Suzerain & pour la conclusion & pour la garantie de ce traité. A son exemple , Edouard III & le Prince de Galles voulurent en être garants.

La paix enfin, prémices du règne d'un Sage , la paix est rendue à la France & à l'Europe. Edouard vieillit paisiblement à Londres ; le Prince

de Galles regne avec éclat à Bordeaux ; Charles le Mauvais , relegué dans la Navarre , n'opprime plus que ses sujets , & ne trahit que les Rois de l'Espagne ; la Bretagne est soumise à Montfort , Montfort est soumis au Roi.

Charles V acquitte la parole que ses pères ont donnée à l'Etat , la parole qu'il a donnée à son cœur , il soulage son peuple , il se satisfait.

Voilà le moment de changer la face de la France. *Que vous êtes heureux !* disoit Damoclès à Denys. Denys suspend un glaive sur la tête de Damoclès : *Voilà* , lui dit-il , *mon bonheur.* *Que vous êtes heureux !* disoit à Charles V , La Rivière son Chambellan. *Oui , je le suis*, s'écrie le Prince avec transport , *j'ai le pouvoir de faire des heureux.*

On reconnoit l'ame du tyran & celle du Roi.

Charles veut que tous ceux qui

l'approchent , partagent son bonheur. Ses frères, les Princes de son sang, nourris dans le trouble, sont remuans, audacieux; ils peuvent devenir dangereux, un politique vulgaire voudroit les abaisser, & telle avoit été la maxime foible & malheureuse de Philippe de Valois. Charles ne fait pas craindre ceux qu'il doit aimer; il les comble des bienfaits les moins onéreux au peuple; il les intéresse à la splendeur du Trône, à la prospérité de l'Etat; il les enchaîne, pour ainsi dire, à la paix. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on vit éclater leurs vices, qu'il connoissoit bien, & que lui seul savoit contenir; l'avidité despotique & insatiable du Duc d'Anjou; la mollesse fastueuse & prodigue du Duc de Berry; l'orgueil effréné, la bouillante audace du Duc de Bourgogne; il ôta le Gouvernement du Languedoc au Duc d'Anjou, qui exerçoit dans cette Province des violences, dont tout autre

Roi que Charles V n'eût pas même été instruit. Le Duc d'Anjou rappelé auprès de lui pour l'aider de ses conseils & de ses services, prit sa disgrâce pour une faveur.

Les habitans de la Capitale semblent être, parmi le peuple, ce que les Princes & les Grands sont parmi la Noblesse, il est juste qu'ils se sentent de la présence du Monarque. Charles voulut montrer à ses sujets que son cœur indulgent & juste oublioit les fureurs de Marcel, & se souvenoit du zèle de Maillard ; il vit Maillard dans chaque Citoyen de Paris, & les honora tous des faveurs que ce Citoyen avoit méritées ; il leur accorda ce privilège de la Noblesse, depuis confirmé, supprimé, rétabli tant de fois, aujourd'hui si restreint.

On voit dans les Histoires particulières, des détails touchans de la bienfaisance de Charles ; le Lecteur

répand avec joie des larmes vertueuses au récit de tant de douleurs foulagées , de tant d'injustices ou prévenues ou réparées , de tant de secours versés avec respect dans le sein du pauvre & du malheureux. Nous sommes forcés de nous borner aux grands objets ; le bien particulier que la bonté de Charles a pu faire , se perd dans le bien général que sa sagesse a fait.

Son ame , exercée par les événemens , avoit beaucoup pensé. La raison & l'expérience lui avoient montré jusqu'à quel point le système politique avoit besoin d'être changé , ce qu'il falloit conserver des principes antiques , & ce qu'il en falloit abjurer. Il voyoit qu'une Nation toute militaire n'est pas faite pour le bonheur , & il vouloit que son peuple fût heureux. L'abus des armes , l'habitude du carnage donne à l'ame une rudesse altière , aux mœurs une férocité turbulente , qui troublent

l'Etat. Il faut donc , sans altérer la Constitution , sans ôter à la Nation sa vigueur & son ressort , affoiblir par des moyens doux , l'excès de cette fureur guerrière. Deux moyens se présentent à l'esprit éclairé de Charles ; l'éducation , qui dispose l'ame par les principes qu'elle y répand , par les lumières dont elle la pénètre ; & la justice , qui , détruisant le droit odieux du plus fort , fonde sur ses ruines l'empire de la raison. Charles appelle des Sages auprès de lui , l'Université est réformée , en 1366 , par les Cardinaux de Montaigu & de Blandiac , l'ordre & l'objet des Etudes sont réglés. Charles rétablit & perfectionne l'administration de la Justice , altérée par tant de troubles , il ranime le zèle des Magistrats , il fixe leurs droits , leurs devoirs , leurs honneurs , il encourage leurs travaux , il les dirige , il les partage. Les Ecoles sont chargées de préparer le

bonheur public, les Tribunaux de l'assurer, les Arts de l'embellir, les Lettres de l'illustrer, le Commerce de l'étendre ; ce regne vit briller l'aurore de tous les biens politiques.

Christ. de
Pisan, Vie de
Charl. V. du
nom, Roi
France.

Christine de Pisan a rapporté un mot de Charles V au sujet des Gens de Lettres, ce mot est devenu célèbre :

Les Clercs où a sapience, l'on ne peut trop honorer ; & tant que sapience sera honorée en ce Royaume, il continuera à prospérité ; mais quand déboutée y sera, il décherra. Voilà ce que lui découvroit une raison supérieure, voilà peut-être ce que lui seul alors étoit capable de voir, quoique tous les Princes protégeassent les Lettres par goût, par mode, par vanité, ou par une espèce d'instinct.

Ce fut Charles V qui éclaira son siècle ; il voulut même éclairer les siècles suivans. Il commença le premier à former cette Bibliothèque, ce grand dépôt des connoissances

& des erreurs humaines , l'utile ornement de Paris , l'admiration & l'envie de l'étranger. Sous son regne, les Savans encouragés font enfin quelques efforts heureux ; les Anciens sont traduits , les Modernes peuvent être lus , tous les genres de Littérature sont cultivés , l'Histoire trouve un Froissard , & l'Auteur du *Songe du Vergier* apperçoit les bornes des deux puissances.

Des Temples , des Palais dignes de ce nom , sont élevés & décorés , au Louvre , à Vincennes , à Beauté , à Saint-Ouen , à Creil , à Melun , à Montargis. Les jardins s'embellissent : leurs productions , leur utile parure , ont conservé leurs noms dans les antiquités de la Capitale ; la rue de la Cerisaye , la rue Beautreillis , nous montrent la place qu'occupaient les jardins de l'hôtel de S. Pol. Des Manufactures s'établissent ou se perfectionnent ; des Artistes étran-

gers sont appelés en France ; l'Horlogerie est connue. Le spectacle de machines que donna Charles V à l'Empereur Charles IV , son oncle , lorsque ce Prince vint à Paris en 1378 , suppose des progrès dans la Mécanique.

Hist. de
Charl. V. par
l'Abbé de
Choisy, l. 4.

La Navigation s'étend ; on établit des Colonies dans la Guinée , nouvellement découverte par des Commerçans de Dieppe. Un fantôme de Marine avoit été détruit sous le Roi Jean , qui perdit tout ; la Marine renaît sous Charles V , qui répara tout.

La discipline militaire est enfin connue en France ; le paiement des gens de guerre est assuré , leurs brigandages réprimés , & c'est alors que les peuples respirent.

Sous les regnes précédens , tout dans la politique se faisoit par force , tout arrivoit par secousses , tout éclatoit avec violence ; par-tout des hor-

reurs soudaines, des révolutions brusques , des mouvemens convulsifs. Maintenant tout est doux & facile , Charles semble avoir imprimé à tout son Empire la modération de son ame. La machine du Gouvernement se monte , & ses mouvemens sont libres. Les événemens préparés , enchaînés , n'entraînent plus , ils arrivent au moment prévu & de la manière annoncée : le génie les a soumis à l'art des combinaisons & à la science du calcul.

Charles a réfléchi profondément sur cette rage épidémique dont l'Univers est travaillé , sur ce besoin de détruire & de ravager , sans qu'il en résulte autre chose que des malheurs & des crimes. Mais s'il ne peut guérir cette maladie éternelle du genre humain , s'il ne peut forcer les peuples à devenir heureux & les Rois à devenir justes , il faut donc qu'en cultivant la paix , il soit prêt à la guerre ; qu'en

polissant sa Nation, il l'exerce ; qu'en réprimant les guerriers, il les honore. Tout est ramené à cet objet. Il veut que les jeux mêmes nourrissent dans la Nation l'esprit militaire, & soient une Gymnastique utile qui la forme aux combats ; il n'y admet rien d'indifférent, il n'abandonne rien au caprice. Tout est important aux yeux de l'homme d'Etat, parce que tout peut corrompre ou perfectionner l'espèce humaine.

Il faut sur-tout à la France des Généraux. Charles attire par ses caresses & retient par ses bienfaits ceux que la gloire a distingués dans les dernières guerres. Il ouvre la route des grandeurs au fils de cet Olivier Clifson, que Philippe de Valois a fait périr sur un échafaut ; il comble d'honneurs Du Guesclin, il rend la Maison d'Harcourt à la France, il auroit séduit jusqu'au Captal de Buch, sans l'inviolable amitié qui attachoit ce Capitaine au Prince de Galles.

Charles n'entreprend point de guerre injuste , mais il n'en évite point de nécessaire ; il suit les loix de la justice , sans négliger les conseils de la politique.

On a soupçonné Charles V d'avoir toujours nourri dans son cœur le desir & l'espérance d'attaquer le traité de Brétigny ; on pouvoit croire au moins qu'il voyoit avec douleur la moitié de la France entre les mains des ennemis , & que si par respect pour le traité , il ne cherchoit point l'occasion de secouer ce joug , certainement il l'attendoit ; il falloit donc ne la lui pas fournir , il falloit qu'Edouard lui-même exécutât ce traité de Brétigny , & renonçât , selon les conventions , au titre de Roi de France. C'est au vainqueur qui a démembré l'Empire de son ennemi par un traité violent , à ne lui donner aucun prétexte d'infraction. Le Prince de Galles en donnoit souvent. Trop ami

de la guerre, trop sûr de la victoire ; il contenoit mal ses guerriers. Des brigands couroient par-tout impunément sous les bannières Angloises. Quand le Roi s'en plaignoit, un froid désaveu tenoit lieu de réparation, quelquefois même le héros rebutoit le négociateur, & repoussoit la plainte par la menace. Il falloit souffrir, attendre & réparer ; mais quand la vengeance éclatera, elle sera juste & elle sera sûre.

Le besoin le plus pressant est de purger la France de ces Grandes-Compagnies, qui, parcourant sans cesse toutes ses Provinces, écartoient encore de la charrue le Laboureur épouvanté. On avoit inutilement essayé tous les moyens de s'en défaire ; on avoit voulu les envoyer à Louis, Roi de Hongrie, pour les employer contre les Transylvains, les Valaques, les Croates & les Tartares. Tantôt on vouloit en former

une Croisade contre les Infidèles ; tantôt les Papes, qu'ils alloient tour-à-tour rançonner dans Avignon, sans jamais oublier de se faire absoudre, vouloient publier des Croisades contr'eux. Une partie de ces Aventuriers, qui avoient passé en Italie après la bataille de Brignais, étoit revenue en France ; c'étoit toujours sur la France qu'ils s'acharnoient, à cause de la longue habitude qu'ils avoient d'y faire la guerre ; ils l'appelloient *leur chambre*, parce qu'ils la regardoient comme leur véritable demeure.

Du Guesclin, sorti des fers de Chandos, va les trouver, il leur propose une entreprise digne des héros de la Fable, dont il a la force & la valeur. Un monstre regne en Castille, il faut le détrôner. Ce monstre, c'est Pierre le Cruel (1), digne ami, digne émule

de Charles le Mauvais , qui le servit & le trahit tour-à-tour , selon l'intérêt ou le caprice du moment. On trouvoit dans le Roi de Castille la même fureur , avec moins de perfidie peut-être , mais avec plus d'énergie , plus d'éclat , plus de valeur , & une soif du sang encore plus ardente. Pierre le Cruel avoit égorgé , sur la cendre de son père , une femme (1) que ce père avoit aimée , & qui avoit donné des frères au tyran. De ces frères , les uns avoient été ses victimes , les autres l'alloient être ; Henri de Transtamare sur-tout étoit continuellement menacé.

Le sang des plus grands Seigneurs du Royaume étoit sacrifié aux caprices de Pierre. Au moindre mécontentement , il les faisoit massacrer à ses yeux. Ses Courtisans n'osoient lui parler. Paroître devant lui , c'étoit

(1) Eléonore de Guzman.

hazarder sa fortune & sa vie. Cette cruauté se manifesta en lui au sortir de l'enfance , dans l'âge de la douceur , de la joie & des plaisirs , dit l'Abbé de Choisy. Si ce Néron ne fit point périr sa mère (1) & son gouverneur (2) , il accabla l'une de mépris , il dépouilla l'autre de ses biens , & l'obligea de s'enfuir en Portugal. Plus coupable que Néron , il fit périr une belle & vertueuse épouse , & ce ne fut point , comme Néron , dans un transport d'amour & de rage , mais de sang-froid & avec réflexion. C'étoit Blanche de Bourbon , sœur de la Reine de France ; il sembla ne l'avoir épousée que pour l'enfermer , l'empoisonner , & la diffamer après sa mort.

Froissard :
Du Tillet :
Mariana ,
Ferrerias, hist.
d'Espag.

L'avarice ajoutoit encore à sa cruauté. Un Roi de Grenade , ayant

(1) Marie de Portugal.

(2) Alphonse d'Albuquerque.

été défait dans une guerre civile qui s'étoit élevée entre les Maures , se réfugia en Castille avec ses trésors. Pierre , qui lui devoit un asyle , le fit d'abord mettre en prison , & , quelque temps après , le tua de sa propre main pour envahir ses trésors.

Henri de Transtamare vint en France implorer , contre un tel frère , l'appui de Charles V & du Pape ; il demande le renouvellement de l'alliance que le Roi Jean avoit faite avec lui , contre Pierre le Cruel ; il offre de prendre à son service les *Grandes-Compagnies*. Du Guéscelin, chargé de les engager à cette expédition , la leur représente comme une digne expiation de tous leurs crimes : » *Mes amis*, leur dit-il , *nous*
» *avons assez fait, vous & moi, pour*
» *damner nos ames, & vous pouvez*
» *même vous vanter d'avoir fait pis*
» *que moi ; faisons honneur à Dieu,*
» *& le Diable laissons.* On leur donne

quelque argent , on leur en promet davantage ; ils partent. Plusieurs Chevaliers de toutes Nations , quelques Anglois même , se joignent à eux , les uns par le desir de venger la sœur de la Reine de France , les autres par la seule horreur qu'inspire Pierre le Cruel , d'autres enfin par l'amour de la gloire. Du Guesclin ne put empêcher ses indociles soldats d'aller encore une fois rançonner Avignon , qui malheureusement n'étoit pas assez loin de leur route. Il paroît que Du Guesclin se prêta trop à leur avidité ; il envoya demander l'absolution & deux cent mille francs. Un Cardinal vint négocier : *Soyez le bien-venu* , lui dit brusquement un Anglois des Grandes - Compagnies , *apportez-vous de l'argent ?* Le Cardinal apportoit l'absolution. » *Vous ne connaissez pas ces gens-ci* , lui dit Du Guesclin , » *ce sont tous des garnemens ; nous les faisons prud'hom-*

» mes malgré eux ; ce n'est que par
» respect qu'ils vous demandent l'ab-
» solution , c'est par besoin qu'ils vous
» demandent de l'argent. » Le Pape ,
tardant un peu à les satisfaire , vit
bientôt les environs d'Avignon tout
en feu ; il se hâta de lever cent mille
francs sur ses sujets , & de les offrir
à Du Guesclin : » Ce n'est pas-là ce
» que nous voulons , dit Du Gues-
clin , » rendez au peuple & aux pau-
» vres ce que vous venez de leur
» extorquer ; je reviendrois de l'au-
» tre côté des Pyrénées pour vous
» forcer à cette restitution ; c'est du
» coffre de l'Eglise , c'est de la bourse
» du Pape & des Cardinaux que nous
» voulons être payés. » Il fallut en
passer par là. Beaucoup d'Historiens
racontent en riant ces violences , par-
ce qu'elles tombent sur des Ecclé-
siastiques ; détestons toute violence ,
quel qu'en soit l'Auteur , quel qu'en
soit l'objet. D'ailleurs Du Guesclin
ne

ne devoit-il pas craindre que ces extorsions ne finissent par retomber tôt ou tard sur le peuple ?

On ne pouvoit pénétrer en Castille que par la Navarre ou par l'Arragon. Aucun traité ne donnant le droit de compter sur le Roi de Navarre, on entra par l'Arragon, dont le Roi, (Pierre IV) alors ennemi de Pierre le Cruel, changea ensuite au gré des événemens. Henri de Transtamare vient se joindre à Du Guesclin ; le tyran fuit devant les soldats, & massacre les gens sans défense ; après avoir couru de Burgos à Séville, après avoir tenté de se retirer en Portugal, sans avoir pu y obtenir un asyle ; enfin, en traversant la Galice dans le dessein de s'embarquer pour la Guyenne, il égorge l'Archevêque de Compostelle à la porte de son Eglise, & le Doyen de cette Métropole aux pieds des Autels ; il se console de la perte de ses

Etats par le plaisir de verser du sang ; tout l'abandonne. Du Guesclin a vengé la nature , le tyran est détruit , son frère regne.

Cependant Pierre ne s'abandonne pas , il va redemander à un héros le sceptre qu'un héros lui a ravi. Le Prince de Galles , jaloux peut-être de la gloire de Du Guesclin , s'arme contre lui plus que pour le tyran. Il marche entre Pierre le Cruel & Charles le Mauvais. Quels alliés pour le plus vertueux des Anglois ! Le Duc de Lancastre , gendre de Pierre , se joint au Prince de Galles son frère pour servir son beau-père. Chandos est avec lui ; une partie des mêmes aventuriers qui avoient porté Transtamare sur le Trône , vient au seul nom du Prince de Galles se ranger sous ses drapeaux ; il entre par la Navarre , & dans ce moment , Charles le Mauvais , obligé de se déclarer , se vend tour-à-tour à Pierre & à

Transtamare , aux Anglois & aux François. Il passe jusqu'à trois fois d'un des partis à l'autre. Il veut ensuite les ménager tous les deux à la fois , & pour servir les François sans déso- bliger les Anglois , il signe un traité avec ceux-ci , & convient de se faire enlever par les premiers dans une partie de chasse. Quand il fut entre les mains des François , le jeu devint une affaire sérieuse. Pour le punir de tant de variations, on l'envoya au Roi d'Arragon , qui étoit encore alors son ennemi , & des mains duquel il ne put se tirer qu'en donnant son fils pour otage.

Le Prince de Galles étant à Ronce-
vaux , reçoit de la part de Transtama-
re, un défi, où l'on voyoit le courage
d'un héros joint à la politesse d'un
Chevalier : » *Vous avez* , disoit-il au
Prince de Galles , » *la grace & la for-*
» *tune d'armes plus que nul Prince*
» *aujourd'hui; pourquoi nous croyons*

Froissard ,
l. 1. c. 241.
2-3.

Walsing.
p. 182.

Historiens
d'Esp. Ma-
riana , Ferre-
ras , Ayala ,
&c.

» que vous vous glorifiez en votre
» puissance , & pour ce que nous
» savons de vérité que nous querez
» (cherchez) pour avoir bataille ,
» veuillez nous laisser savoir par quel
» lez (côté) vous entrerez en Castille,
» & nous vous irons au devant pour
» garder & défendre notre Seigneurie.

Le Prince de Galles, sur qui rien de noble & de grand ne manquoit son effet , admira la franchise hardie de ce procédé. » *Ce Bâtard*, s'écria-t-il, » *est un Chevalier de grande prouesse.*

On prétend que Transtamare eût mieux fait de montrer moins d'ardeur, d'éviter la bataille, & d'attendre que la disette réduisît le Prince de Galles à la retraite, ce qui, dit-on, seroit infailliblement arrivé. Quoiqu'il en soit, la bataille se livra entre Najare & Navarrette , le Samedi 3 Avril 1367, veille du Dimanche des Rameaux. Le Prince de Galles combat, Du Guesclin est dans les fers ;

Transtamare , après des exploits dignes du Roi Jean , est forcé de prendre la fuite ; Pierre , qui s'est montré digne par sa valeur de combattre sous les yeux du Prince de Galles son protecteur , est rétabli sur le Trône , & le Duc de Lancastre son gendre a l'honneur d'y contribuer. Cette victoire , beaucoup plus disputée que celles de Crécy & de Poitiers , l'eût été encore davantage, sans la lâcheté du Comte de Tello, frère de Henri de Transtamare , qui s'enfuit dès le commencement de la bataille avec le corps qu'il commandoit ; c'étoit lui qui avoit montré le plus d'ardeur pour combattre ; il avoit même insulté Du Guesclin , parce que ce Général n'étoit pas d'avis de livrer bataille. Chandos se montra tel à Navarrette qu'on l'avoit vu à Aurai. Le Prince de Galles s'y montra supérieur à lui-même ; l'admiration de ses rivaux lui assura pour jamais le

premier rang parmi les Généraux de son siècle. Plus admirable encore d'avoir voulu se priver de cette gloire, en mettant tout en œuvre pour réconcilier les deux frères avant la bataille, & de s'être montré après la bataille le plus modeste des vainqueurs & le plus humain des guerriers. Du Guesclin, prisonnier du Prince de Galles à Navarrette, après l'avoir été de Chandos à Aurai, n'en eut pas moins sa place marquée par la voix publique entre ces deux héros. L'heureux Dom Pedre, si différent de ces trois hommes, tigre que le Prince de Galles s'étoit flatté d'adoucir, & qu'il avoit fait jurer d'être humain, s'enivre presque à ses yeux du sang & de ses ennemis & de ses sujets ; il vouloit égorger jusqu'aux prisonniers François que les Anglois avoient pu faire ; le Prince de Galles ne voulut jamais les lui remettre.

Les vices s'enchaînent, le cruel est

ingrat & parjure. Pierre laisse mourir de maladie & de faim ses libérateurs ; il leur refuse les sommes promises , il répond aux reproches par des menaces. Le Prince de Galles recueille pour tout fruit de cette brillante expédition , la ruine de son armée , de ses Provinces , de sa santé , avec la gloire honteuse d'avoir servi un monstre. Il met en liberté ce Du Guesclin qu'on l'accusoit de craindre.

» On dit que je n'ose vous délivrer,
dit-il lui-même à Du Guesclin ; » on
» me l'a dit , répond Du Guesclin,
» & cette idée me console de rester
» prisonnier = Eh bien, Du Guesclin,
» vous êtes libre , réglez-vous-même
» votre rançon. = Je la taxe à cent
» mille florins. = Eh ! où prendrez-
» vous cet argent ? depuis quand Du
» Guesclin thésorise - t - il ? depuis
» quand les malheureux lui laissent-
» ils quelque chose ? = Ce seront ces
» malheureux mêmes qui m'aideront

» à leur tour ; il n'y a point dans
» mon pays de bonne femme qui ne
» se cottisât pour ma rançon. D'ail-
» leurs de grands Rois ne m'aban-
» donneront pas , ou tel qui ne s'y
» attend point , paiera pour moi. Oh
» moi , dit la Princesse de Galles ,
» je veux être de ces bonnes femmes
» qui se cottisent pour la rançon de
» Du Guesclin , & je me taxe à vingt
» mille francs. » Cette Princesse étoit
fille du Comte de Kent (1) , de cet
oncle d'Edouard III , à qui l'insolent
Mortemer avoit fait trancher la tête.
La vertu de la Princesse de Galles
s'étoit nourrie des malheurs de son
père. C'étoit un personnage bien in-
téressant que la fille du Comte de
Kent & la femme du Prince Noir se
faisant reconnoître à de pareils traits.
» Je me croyois , s'écria gaiement
Du Guesclin , » le plus laid de tous

(1) On l'appelloit *la belle vierge de Kent*,

» les Chevaliers ; mais après une telle
» faveur d'une telle Princeſſe , je ne
» me donnerois pas pour le plus beau
» & le plus vaillant. » Chandos &
d'autres Capitaines Anglois offrirent
leur bourse à Du Gueſclin , qui ac-
cepta leurs offres pour en faire son
usage ordinaire. Il part pour chercher
sa rançon , & sur sa route , il distri-
bue tout ce qu'il avoit d'argent aux
malheureux que la guerre avoit rui-
nés ; il comptoit sur cent mille francs
qu'il avoit laissés à sa femme en par-
tant pour l'Espagne ; mais cette fem-
me , digne de lui , n'eut à lui remet-
tre que la liste des prisonniers qu'elle
avoit délivrés , & des gens de guerre
démontés ou ruinés qu'elle avoit
remis en état de servir. Du Gueſ-
clin approuve cet emploi , dût-il
rester prisonnier : le Pape lui donne
vingt mille francs , le Duc d'Anjou
autant ; Du Gueſclin croit porter
cette somme à Bordeaux : avant d'y

arriver , il avoit tout donné ; les besoins d'autrui lui paroissoient toujours plus pressans que les siens. » Eh » bien , lui dit le Prince de Galles , » apportez-vous votre rançon ? Du Guesclin avoua qu'il n'avoit pas un sou. » Ah ! vous voilà , dit le Prince de Galles , » vous faites le magnifique , vous rachetez tout le monde , » & vous ne pouvez pas vous racheter vous-même. » Dans l'instant , un Gentilhomme envoyé par Charles V , apporte la rançon de Du Guesclin : nous voudrions pouvoir dire que le Prince de Galles la refusa (1).

(1) Il faut être réservé à condamner des actions , dont le principe peut tenir à des usages du temps , trop imparfaitement connus. En voyant le Prince de Galles , le plus généreux de tous les hommes , ne rien remettre à Du Guesclin de la somme à laquelle celui-ci avoit peut-être lui-même un peu trop généreusement taxé

Du Guesclin en prenant congé du Prince , lui dit : *A présent que vous nous laisserez faire , soyez sûr que Henri est Roi de Castille.* En effet , Du Guesclin , joint avec Transtamare , gagne la bataille de Montiel , où tout ce que la valeur & la fureur peuvent faire , fut inutilement tenté par Dom Pedre contre le génie & la conduite ; investi après sa défaite dans le château de Montiel , il essaie de se sauver à la faveur des ténèbres , il est

sa rançon ; en voyant d'un autre côté la Princesse de Galles fournir vingt mille francs pour cette rançon , & les Chevaliers Anglois s'empreser d'ouvrir leur bourse à Du Guesclin ; en voyant sur-tout que le contraste de leur conduite avec celle du Prince Noir , n'a paru frapper aucun Historien du temps , on est tenté de croire que l'usage ne permettoit pas plus alors au vainqueur de faire aucune remise sur la rançon du prisonnier , qu'au prisonnier de ne pas payer sa rançon. Cependant Edouard III avoit renvoyé Ribault sans rançon.

pris. Les deux frères se rencontrèrent ; ils ne peuvent soutenir la vue l'un de l'autre , la haine les emporte , & dans un combat dont frémit la nature , dont peut-être l'honneur rougit , c'est du moins le tyran qui succombe.

Mézer. Abr.
Chronolog.
Choisy, Hif.
de Charl. V.

On n'est pas bien d'accord si l'action fut nette , dit Mézerai ; selon l'Abbé de Choisy , le Vicomte de Roquebertin , Gentilhomme Aragonnois , arrêta le bras de Pierre le Cruel , qui alors avoit l'avantage sur Henri.

Les crimes de Dom Pedre avoient prévalu sur ses droits. La destinée de ce Prince est d'une grande moralité dans l'Histoire , & doit apprendre aux Rois que , si leurs droits sont sacrés , ceux de la nature & de l'humanité ne le sont pas moins ; on ne vit dans Dom Pedre qu'un tyran puni ; l'usurpateur parut un Prince légitime ; il s'affermir sur le Trône malgré les efforts réunis de presque tous les Rois de l'Espagne ,

il le transmet à sa postérité ; on ne fit pas même attention aux droits incontestables que le Duc de Lancastre avoit acquis par Constance sa femme, fille aînée de Dom Pedre. Le Duc de Lancastre prit seulement en Angleterre le titre de Roi de Castille, comme Edouard prenoit le titre de Roi de France. Quelle différence cependant , & combien les caprices de la politique se jouent des droits & des événemens ! Edouard embrase l'Europe pour une prétention chimérique , il ne fait pas le moindre effort pour procurer à son fils une Couronne que la loi lui défère. Le Prince de Galles a tout fait & tout perdu pour les intérêts étrangers d'un Pierre le Cruel , il ne tente rien pour les intérêts de son propre frère. Le Comte de Cambridge , frère puîné du Duc de Lancastre , avoit aussi épousé une fille de Pierre le Cruel.

Le soulèvement des Seigneurs de

Guyenne, qui arriva vers ce temps, avoit sa source dans la grande révolution opérée par le traité de Brétigny; les Provinces cédées à l'Anglois, étoient restées Françoises dans le cœur ; plusieurs grands Vassaux avoient voulu se refuser à l'exécution de ce traité ; ils ne s'étoient soumis qu'avec répugnance. Si telles étoient leurs dispositions du temps du Roi Jean, on peut croire qu'elles n'avoient pas changé sous Charles V; elles n'échappoient point aux regards du Prince de Galles, il observoit ces Seigneurs d'un œil inquiet, leur puissance l'alarmoit, & leur soumission forcée ne le rassuroit pas. Dans le temps où il se préparoit à la guerre de Castille, il demanda au Seigneur d'Albret combien il croyoit pouvoir mener avec lui d'arrière-Vassaux à cette expédition; d'Albret répondit que, sa Terre gardée, il pourroit fournir jusqu'à mille lances.

Le Prince n'en espéroit pas tant.
» On doit bien aimer , dit-il , une
» Terre où l'on a des Barons en état
» de donner de pareils secours. Sire
» d'Albret, ajouta-t-il, je vous prends
» au mot , & je les retiens tous.
Mais si son premier mouvement avoit
été de joie , le second fut de jalousie.
Ayant fait ses réflexions, il fit dire
au Seigneur d'Albret de ne garder
que deux cens hommes d'armes , &
de congédier le reste. D'Albret, qui
pénétra le motif de ce contr'ordre ,
en fut très-offensé ; les autres Sei-
gneurs partagèrent son mécontente-
ment. Plusieurs d'entr'eux , attachés
à l'Angleterre , même avant le traité
de Brétigny, mais assez puissans pour
lui nuire , s'ils eussent pris le parti
de la France , recevoient d'Edouard
des pensions qu'il supprima, quand il
crut n'avoir plus besoin d'eux ; le dé-
pit de se voir dédaignés, les indisposa
contre le Gouvernement Anglois.

Le Prince de Galles d'ailleurs traitoit ses Vassaux avec une hauteur à laquelle les Rois de France ne les avoient pas accoutumés, il affectoit un peu trop de regner par droit de conquête ; bientôt une cause plus importante rendit le mécontentement plus général.

Le Prince de Galles se piquoit de tenir une Cour magnifique , petit honneur assez frivole , auquel trop de Souverains ont sacrifié le bonheur réel de leurs peuples ; d'ailleurs les dépenses de la guerre de Castille étoient retombées sur lui par l'infidélité de Dom Pedre , il avoit besoin d'argent ; il assembla ses Vassaux, & leur demanda, pour cinq ans, un subside de vingt sols par feu. Les Vassaux s'élèvent contre cette proposition , crient que leurs privilèges sont violés ; *que leurs Terres & Seigneuries étoient franches de toutes dettes, & que du temps passé qu'ils avoient*

obéi au Roi de France , ils n'avoient été grevés ni pressés de pareilles impositions. Chandos lui-même , le conseil & l'ami du Prince , n'approuva point ce projet , dont il prévint les suites , & n'ayant pu rien obtenir par ses représentations , il prit le parti de sortir de la Guyenne. Les Seigneurs Gascons , qui étoient les plus échauffés sur l'affaire du subside , voyant que le Prince persistoit dans sa résolution & par besoin & par hauteur , vinrent à Paris porter leurs plaintes à Charles V comme au Suzerain de l'Aquitaine. La réponse du Roi fut : Certes , Seigneurs , la Jurisdiction de la Couronne de France voulons - nous garder , mais nous avons juré plusieurs articles que nous visiterons. Les articles visités , il finit par prendre les Seigneurs Gascons sous sa protection , & par recevoir leur appel. On a demandé s'il en avoit le droit , & si la renonciation

qu'il avoit faite à la Suzeraineté de la Guyenne & des Provinces cédées par le traité de Brétigny , lui permettoit d'exercer cet acte de suzeraineté. C'est ici qu'il faut se rappeler que , suivant l'article 12 du traité de Brétigny , cette renonciation étoit conditionnelle ; que le Roi d'Angleterre de son côté devoit renoncer à la Couronne de France ; qu'il n'en avoit rien fait ; que le Roi Jean , lorsqu'il avoit fait sa renonciation pour obéir au traité , avoit eu soin de la faire dépendre de celle d'Edouard , conformément à ce même traité ; qu'Edouard ayant toujours gardé le plus profond silence sur cet objet , & par conséquent les renonciations respectives n'ayant point eu lieu , Edouard conserva ses prétendus droits à la Couronne de France , & les Rois de France ne furent point dépouillés de la souveraineté des Provinces cédées à l'Anglois par le traité de Brétigny.

Le Roi ajourna donc le Prince de Galles à la Cour des Pairs , pour répondre sur les plaintes des Seigneurs de l'Aquitaine , il envoya un Juge & un Chevalier lui signifier cet acte d'ajournement à Bordeaux , au milieu de sa Cour. Edouard & le Prince de Galles étoient bien éloignés d'attendre du pacifique Charles V un pareil trait de vigueur ; ils pensoient avoir porté à la France un coup dont elle ne se releveroit jamais , sur-tout sous un Prince si peu entreprenant. Le Prince de Galles ayant vu les Lettres de créance des deux Députés, les reçut d'abord avec cette affabilité généreuse qui lui étoit propre ; quand ils lui demandèrent la permission de lui lire l'acte dont ils étoient chargés , ils le virent changer de couleur , il parut entendre cette lecture avec beaucoup d'émotion ; après l'avoir entendue , il resta quelque temps rêveur , branlant la tête avec une colère

Froissard.
Du Tillet.

qu'il cherchoit à étouffer , ou regardant fixement les deux Députés. Enfin il leur répondit avec un sourire amer : » Puisque le Roi , mon Suzerain , me mande à Paris , il faut » bien que je m'y rende : dites-lui » qu'il verra son Vassal , le casque en » tête , arriver dans sa Cour avec une » suite de soixante mille hommes. Les Députés se jettèrent à ses genoux , s'excusant de la hardiesse de leur message , & alléguant la nécessité d'obéir au Roi. » Vous avez fait » votre devoir , leur dit le Prince , » & je ne m'en prends point à vous. Les Députés prirent congé. Le Duc d'Anjou étoit encore alors Gouverneur du Languedoc , il avoit conçu la plus violente haine pour les Anglois , chez lesquels il avoit été en otage à Londres , & de chez lesquels il s'étoit enfui , comme nous l'avons dit plus haut ; en les revoyant de près dans son Gouvernement de Langue-

doc , il les haïssoit encore davantage. Le Prince de Galles imagina que les Députés , en quittant Bordeaux , alloient dans le Languedoc se vanter au Duc d'Anjou de l'affront qu'ils venoient de faire au Prince de Galles ; aigri par la maladie & par les contradictions , il ne put supporter cette idée : *Je ne veux pas* , dit-il , *leur laisser cette joie* ; il fit courir après eux , & les fit arrêter. Petite vengeance trop indigne d'un si grand Prince ! La vérité oblige d'avouer que le Prince de Galles qu'on va voir désormais , n'est plus celui qu'on a vu ; la maladie avoit altéré son humeur comme son tempérament. Sa sensibilité s'étoit tournée en colère , & son activité en impatience ; des agitations de l'emportement , il retomboit dans l'accablement de la langueur ; le triste sentiment de sa décadence le détachoit de tout ; la gloire seule sembloit conserver quel-

que attrait pour cette ame défaillante ; on le voyoit se ranimer au souvenir de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il avoit été ; il formoit des projets vastes ; on croyoit retrouver le héros , mais la foiblesse de l'homme mourant démentoit ces restes de grandeur , & ne lui laissoit plus que le regret & le chagrin. Charles V étoit instruit des progrès de la maladie du Prince de Galles , il savoit qu'elle étoit incurable , & il avoit réglé sa politique sur cet événement. Il envoya aussi *un simple Valet de son Hôtel* déclarer la guerre au Roi d'Angleterre. Cet homme étoit chargé d'une Lettre , qui contenoit la déclaration & le défi ; il la remit à genoux , en disant qu'il en ignoroit le contenu , & qu'il ne lui appartenoit point de le savoir. La surprise d'Edouard III & de ses Ministres à la lecture de cette Lettre fut telle , qu'ils en examinèrent les sceaux à

plusieurs fois pour s'assurer qu'elle n'étoit point supposée. Le Roi d'Angleterre se montra plus modéré que ne l'avoit été son fils : » *Allez* , dit-il tranquillement au porteur de la Lettre , » *vous avez bien rempli votre* » *commission.* » Cette homme partit, & son retour ne fut point troublé.

Charles V envoyoit , chaque année , au Roi d'Angleterre une provision pour sa table des meilleurs vins de France ; il crut que la guerre ne devoit rien changer à ces procédés de politesse , il envoya la provision accoutumée ; Edouard la refusa , en disant : *Nous en irons boire sur les lieux.*

Peu de temps avant de recevoir la déclaration de guerre , il avoit prescrit les conditions auxquelles il vouloit bien entretenir la paix. » Que le » Roi de France , disoit-il dans cet écrit , » répare l'attentat des Seigneurs » de Guyenne ; qu'il les force lui-

» même à l'obéissance ; qu'il confirme
» sa renonciation à la Suzeraineté des
» Provinces cédées par le traité de
» Brétigny , & je verrai si je dois re-
» noncer de mon côté au titre de Roi
» de France.

Ce titre étoit resté comme suspendu pendant la paix ; le Roi d'Angleterre, quoiqu'il n'y eût pas formellement renoncé , ne le prenoit point , & prétendoit satisfaire par ce silence à l'article 12. du traité de Brétigny. Aussi-tôt que la guerre fut déclarée, il se hâta de reprendre ce titre ; en annonçant qu'il n'y avoit jamais *renoncé tacitement ne expressément*. Ce mot seul le condamnoit ; il n'avoit donc pas exécuté le traité de Brétigny, & ne pouvoit donc pas le réclamer. Les Anglois disent que ce n'est là qu'un prétexte frivole ; qu'Edouard, s'il n'avoit pas exécuté formellement tout ce que prescrivait l'article 12, n'avoit rien fait de contraire à
cet

cet article ; au lieu que Charles , en recevant l'appel des Seigneurs Gascons , violoit formellement cet article. Telles sont les raisons alléguées de part & d'autre.

Lorsque la guerre recommença entre la France & l'Angleterre , tous les François qui avoient été donnés en otage pour le traité de Brétigny , étoient revenus en France ; les uns ayant payé leur rançon , ou fait quelque autre arrangement avec le Roi d'Angleterre ; les autres , comme le Duc de Berry & le Comte d'Alençon , ayant seulement obtenu la permission de revenir en France pour un temps , & ayant jugé que le renouvellement de la guerre les dispensoit de retourner en Angleterre.

L'Etat politique de l'Europe étoit alors favorable à la France. Les querelles particulières qui , dans la guerre précédente , étoient venues s'unir à la grande querelle de la France & de

l'Angleterre , avoient été ou éteintes par la sagesse de Charles V, ou emportées par le cours naturel des événemens ; tout étoit calme au dedans de la France ; au dehors , la Castille sous Henri de Trastamare , étoit disposée à la servir ; la Flandre n'étoit plus son ennemie , l'Ecosse étoit toujours son alliée ; Edouard de Bailleul , payé autrefois par le Roi d'Angleterre à quarante sols sterlings par jour pour être Roi d'Ecosse , s'étoit débarrassé de ce rôle périlleux , il avoit cédé ses droits au Roi d'Angleterre lui-même ; David de Brus , véritable Roi d'Ecosse , laissa en mourant cette Couronne à Robert Stuart , fils de sa sœur aînée , chef de cette illustre & déplorable Race , dont le temps n'a point vu finir les malheurs. En général , les Puissances étrangères prirent peu de part à la nouvelle guerre , elles attendirent dans une inaction attentive ce que le sort alloit pronon-

cer entre la sagesse de Charles V & la fortune d'Edouard III. L'Ecosse désarmée par une trêve dont Stuart pouvoit avoir besoin pour établir son Empire naissant , ne fit rien pour les François ; la Flandre , partagée entre les intérêts de son commerce , qui l'attachoient à l'Angleterre & les nouveaux nœuds qui l'unissoient à la France , prit le parti de rester neutre. Le Roi de Navarre ourdit quelques trames inutiles , qui ne prouvèrent que son inquiétude & ne lui procurèrent que de la honte , il fut réduit à ne plus faire que des vœux pour le mal. Henri de Transtamare , inspiré par Du Guesclin & par la reconnoissance , servit utilement les François ; mais une pareille reconnoissance rendit le Duc de Bretagne allié secret des Anglois. Ce qui restoit des *Grandes-Compagnies* se vendit indifféremment aux deux Puissances rivales , qui n'acquéroient sur ces brigands qu'une au-

torité très-bornée , & qui ne pouvoient les corriger de l'habitude du pillage.

Charles V , toujours attaché aux loix & aux formalités , fit rendre dans la Cour des Pairs un Arrêt qui , pour cause de félonie , confisquoit les terres que les Anglois possédoient en France. Quand on rend de tels Arrêts , il faut être en état de les faire exécuter. Charles V le savoit bien , & ses mesures étoient prises. *Que nous veut ce Praticien avec ses procédures ?* dit le Duc de Lancastre au sujet de cet Arrêt. *Vous faire payer les dépens* , répondit le Roi.

En effet , à peine la guerre étoit-elle déclarée à l'Anglois , que le Ponthieu lui étoit déjà enlevé. En même temps une escadre Françoisse jettoit sur les côtes d'Angleterre des troupes qui pillèrent & brûlèrent Portsmouth. Edouard , dans les premiers mouvemens de la surprise , de la colère &

de la crainte , fait armer jusqu'au Clergé & aux Moines pour la défense de la patrie , précaution excessive qui redoubla les alarmes des Anglois ; il envoya ses fils défendre ses Provinces du continent , & Charles V leur opposa ses frères, ce qui excita la plus vive émulation entre tous ces Princes ennemis & rivaux. Du côté du Nord, le Duc de Bourgogne fut chargé d'arrêter les progrès du Duc de Lancastre , qui venoit de descendre à Calais ; le Duc de Bourgogne , tout plein de la gloire précoce & funeste qu'il avoit acquise à Poitiers , ne cherchoit qu'à combattre , & peut-être eût-il ramené Crécy & Poitiers en voulant les réparer ; mais le sage Charles V , persuadé que les François & en particulier le Duc de Bourgogne , n'avoient point d'ennemis plus à craindre que leur propre impétuosité, ordonna expressément à son frère de se borner à une guerre défensive , &

Froissard.

chargea des Capitaines expérimentés de veiller sur sa conduite & d'en répondre. Le Duc de Bourgogne trouva les Anglois bien retranchés dans la vallée de Tournehem , près de S. Omer , il se posta sur les hauteurs voisines , pour les observer , il n'osa se permettre que quelques escarmouches , & passa la campagne entière à solliciter vainement auprès du Roi la permission de livrer bataille ; s'il l'eût obtenue , les Anglois , dès cette première campagne , seroient peut-être venus aux portes de Paris , au lieu qu'ils furent arrêtés à Tournehem. Lorsque la saison fut assez avancée pour que les ennemis ne pussent plus rien entreprendre , le Duc de Bourgogne , qui , dans sa bouillante impatience , demandoit , au défaut de la bataille , la permission de se retirer , n'obtint que ce dernier point ; les plaifans l'appellèrent Philippe de *Tourne-t'en* , mais les sages jugèrent qu'il avoit sauvé malgré lui

l'Artois & la Picardie. Toute cette guerre se fent de l'esprit de Charles V, qui présidoit à tout , qui dirigeoit tout, qui traçoit le plan général de toutes les campagnes , & qui descendoit jusqu'aux moindres détails de l'approvisionnement de ses Places & de ses armées. Point de grandes batailles, point de grands corps d'armée ; guerre sans éclat , mais systématique & savante ; démarches moins éclatantes qu'utiles. L'Anglois au contraire inondoit la France d'armées innombrables ; on le laissoit courir ; mais presque aucune Place ne le recevoit ; les vivres lui étoient coupés par-tout ; souvent on lui enlevoit des quartiers ; enfin chaque campagne voyoit périr quelqu'une de ces armées immenses , sans qu'elle eût pu combattre.

Du côté du Midy , le Duc d'Anjou attaquoit l'Aquitaine par le Languedoc , & le Duc de Berry par le Poitou ; ils avoient en tête le Comte

de Cambridge & le Comte de Pembrock, l'un fils, l'autre gendre d'Edouard, qui avoient avec eux Chandos; il faut compter pour rien dans cette guerre ce fameux Prince de Galles, qui, vaincu par la maladie & ne pouvant plus monter à cheval, ne guidoit que de loin les opérations. Les Anglois perdirent une multitude de Places dans le Limosin, le Quercy & le Rouergue; ils perdirent bien plus encore en perdant Chandos, un des plus grands Capitaines de son temps, un des hommes les plus vertueux, & pour tout dire en un mot, le Du Guesclin de l'Angleterre. Presqu'invincible à la guerre, il n'en aimoit pas moins la paix; les François mêmes le pleurèrent, & la rupture des deux Nations rivales ne parut sans remède que quand on eût perdu cet homme juste & modéré. Il fut tué dans un combat sur le Pont de Leufac, près de Poitiers.

Les succès de la France ne furent interrompus que par la perte du château de Belleperche en Bourbonnois; la Duchesse Douairière de Bourbon , mère du Duc de Bourbon , de la Reine de France & de la feue Reine de Castille , demeuroit dans cette Place qu'on croyoit hors d'insulte. Les Compagnies Angloises s'en emparèrent par surprise, & firent prisonnière la Duchesse de Bourbon. Le Duc de Bourbon accourut pour délivrer sa mère & reprendre le château : dans le moment où la Place alloit être réduite , les Comtes de Cambridge & de Pembrock arrivent , entrent dans la Place , en font sortir la garnison à la vue des François , qui ne purent s'y opposer. Le Duc de Bourbon eut la douleur de voir sa mère & les Dames de sa suite obligées de suivre à cheval leurs ravisseurs , qui les entouroient de manière qu'elles ne pouvoient échapper ; ils les conduisirent dans

une autre forteresse, d'où elles ne purent sortir qu'en payant rançon. La Place resta au Duc de Bourbon, ce qui ne fit qu'augmenter ses regrets. Le Prince de Galles jugea lui-même qu'il étoit contre les loix de la guerre de retenir ces femmes prisonnières, mais elles étoient entre les mains des *Compagnies*, il n'eut pas assez d'autorité pour les en tirer.

Quelque temps après, le Duc de Bretagne Montfort, fils de la courageuse Jeanne de Flandre, s'étant livré comme elle aux Anglois, la Duchesse sa femme tomba entre les mains du Duc de Bourbon, comme la mère de ce dernier étoit tombée auparavant entre les mains des Anglois. *Ah! beau cousin*, s'écria la Duchesse de Bretagne, *suis-je prisonnière? Non, Madame : nous ne faisons point la guerre aux Dames ; & il renvoya la Duchesse à son mari (1).*

(1) Voyez à la fin du Chapitre suivant,

Du Guesclin étoit en Castille, où Henri de Transtamare l'avoit fait son Connétable ; Charles V le rappelle pour le faire Connétable de France à la place de Robert Moreau, Sire de Fiennes , qui, succombant sous le poids des années, remit au Roi avec honneur l'épée qu'il avoit portée sans éclat , mais avec zèle & fidélité. Du Guesclin voulut la refuser parce qu'il en étoit digne ; il ne se rendit que sur un ordre absolu.

Du Guesclin va joindre les Princes François dans les Provinces du Middy ; tout plie sous ses coups ; il soumet une partie de la Guyenne & le Limosin , il prend Limoges, qui lui fut remis par l'Evêque même ; le Prince de Galles ne put soutenir la prise de cette dernière Place, & sa fureur n'eut plus de bornes , quand il fut qu'elle

l'éloge de ce Duc de Bourbon , (Louis II)
mêlé avec celui de Charles V , son beau-frère.

avoit été rendue par l'Evêque , qu'il honoroit d'une confiance & d'une amitié particulières ; *Si en tint moins de compte* , dit Froissard , & *de tous autres gens d'Eglise où il adjoutoit au devant grand foi*. Tout mourant qu'il étoit , il voulut aller en personne reprendre Limoges , il y rentra par la brèche , & fouilla sa victoire par une cruauté qu'on remarqueroit même dans un tyran. Il traversa la Ville , porté sur un char , contemplant d'un front sévère & d'un œil sec les gémissemens & les pleurs du peuple prosterné qui imploroit sa miséricorde. Rien ne put le toucher , il livra la Ville aux flammes , après l'avoir inondée de sang ; il eût gagné beaucoup pour sa gloire , s'il fût mort avant ce triste & dernier exploit. Malheureux , de n'avoir pas sù mieux finir une si belle vie ! Ajouterons-nous que quand l'Evêque parut devant lui , le Prince , sans examiner si l'on avoit pu ou

non se dispenser de rendre la Place , le fit traîner en prison , jurant qu'il lui feroit trancher la tête ? ajoutons du moins qu'il n'accomplit pas cette menace , & qu'il se repentit de son emportement.

Robert Knolles , digne compagnon de Chandos , fit en France une irruption pareille aux deux qu'Edouard avoit faites en 1346 & en 1359. Descendu à Calais , il traverse l'Artois & la Picardie , brûle les fauxbourgs d'Arras , & la Ville de Roye , pénètre en Champagne ; mais des camps volans , disposés avec intelligence sur sa route , le côtoyoient , le harceloient sans cesse , empêchoient ses soldats de s'écarter , prévenoient les incendies & réprimoient les brigandages. Knolles passe l'Aube , l'Yonne , la Seine , & se présente en bataille entre Villejuif & Paris. C'étoit par de semblables bravades que l'Anglois avoit attiré dans le piège

Froissard ;
l. 1. ch. 291.
Walsing.
p. 185.

les Rois Philippe de Valois & Jean

Charles V se souvient de Crécy & de Poitiers, il voit l'ennemi sous ses murs, & reste tranquille ; il fait que ses soins ont pourvu à tout, que tout est en sûreté, qu'aucune Place n'ouvrira ses portes, que les torrens s'écoulent, que l'industrie & l'activité en réparent les ravages.

Quand il en est temps, quand des escarmouches fréquentes & heureuses ont affoibli l'armée Angloise, Charles V envoie Du Guesclin à sa poursuite ; le Connétable part, n'ayant d'abord que cinq cent hommes d'armes ; il vend ses meubles, sa vaisselle, les bagues de sa femme, pour lever jusqu'à quatre mille hommes d'armes ; la Noblesse se joint à lui ; avec cette troupe si peu nombreuse, mais choisie, il va chercher les ennemis dans le Maine & dans l'Anjou ; il les surprend, il enlève leurs quartiers dispersés, & la for-

midable armée de Knolles disparoît entièrement.

Du Guesclin continue de soumettre les Provinces méridionales, rien ne lui résiste. Le détail de ses succès seroit aussi fastidieux aujourd'hui qu'il fut utile alors. Nous ne remarquerons que les principaux exploits & les principaux guerriers.

Tandis que dans l'intérieur de l'Aquitaine, tout plioit sous les armes Françoises, la Rochelle parut vouloir tenir la balance entre les deux Nations rivales, & devenir libre au milieu de ces deux grandes Puissances. Les Anglois, qui, depuis le traité de Brétigny, étoient en possession de cette Place, furent avec raison ceux que ce projet irrita le plus. Edouard envoya le Comte de Pembrock avec une flotte nombreuse pour soumettre la Rochelle; il prétendoit en chasser tous les habitans, & la peupler d'Anglois, comme il

avoit fait à Calais. La flotte du Comte de Pembrock portoit , dit-on , plusieurs tonneaux chargés de chaînes (1) qu'il destinoit aux Rochellois. La France avoit presque toujours été inférieure à l'Angleterre pour la marine , mais l'Angleterre elle-même le cédoit peut-être à l'Espagne dans cette partie , & Transtamare , Roi reconnoissant , (ce titre suffit pour le distinguer) fournit à la France ce qui lui manquoit de ce côté-là. Une flotte Castillane , commandée par l'Amiral Génois Boccanègre , parut

Froissard.

(1) Ce fait des chaînes préparées avant la bataille , fait qui rappelle toujours la fable de l'Ours & des deux Compagnons , se retrouve à la bataille de Cerisoles en 1544 , & paroît n'être qu'une répétition de l'histoire de Darius & d'Alexandre à la bataille du Granique. On fait que Darius , avant cette bataille , mandoit à ses Généraux de bien fustiger l'enfant insensé de Philippe , & de le lui envoyer en Perse , lié & garotté.

à la hauteur de la Rochelle , & attaqua la flotte Angloise , qui fut complètement défaite après un combat de deux jours. La flotte victorieuse poursuivit les Anglois jusqu'à la vue de Bordeaux , où elle fit échouer plusieurs de leurs Vaisseaux , & coula les autres à fond. Le Comte de Pembrock fut pris ; la flotte Castillane revint devant la Rochelle pour en bloquer le port , & remettre cette importante Place sous la domination Françoise. Les habitans de la Rochelle , soit qu'ils eussent abandonné le projet de se mettre en liberté , soit que ce projet n'eût été qu'un prétexte employé contre les Anglois , soit enfin qu'ils espérassent jouir de leur liberté sous la protection Françoise , étoient d'intelligence avec les François , mais leur citadelle étoit au pouvoir des Anglois ; Jean Candorier , Maire de la Rochelle , entreprit de faire sortir les Anglois de la

citadelle ; il fit part de son stratagème aux principaux Bourgeois : *Nous en viendrons aisément à notre honneur*, leur dit-il, *car Philippe Mansel n'est pas trop malicieux*. Philippe Mansel étoit le Commandant de la garnison Angloise du Château ; Candorier l'invite à dîner, & lui montre un ordre supposé d'Edouard, qui lui enjoignoit de faire, hors du Château, une revue de la Garnison & de la Bourgeoisie. Mansel ne savoit pas lire, & en examinant les sceaux, il crut les reconnoître. Candorier lui lut la prétendue Lettre d'Edouard, Mansel obéit, il fit sortir la Garnison, qui, enveloppée à l'instant, se rendit à discrétion. La citadelle fut démolie ; le Roi se plut à honorer la Rochelle de privilèges encore supérieurs à ceux qu'elle demandoit, il lui assura expressément celui de n'être soumise à aucune imposition sans y avoir consenti. La réduction de la

Rochelle entraîna celle du pays d'Aunis , de la Saintonge & du reste du Poitou.

Les deux Capitaines les plus propres à consoler l'Angleterre de l'inaction d'Edouard , de la langueur du Prince de Galles & de la mort de Chandos , étoient Robert Knolles & le Captal de Buch. Nous avons vu Knolles s'enfuir & son armée se dissiper devant Du Guesclin. Le Captal de Buch , qui avoit déjà été pris par Du Guesclin à la bataille de Cocherel en servant le Roi de Navarre , fut pris encore dans un combat près de Soubise , en servant les Anglois. Cet habile & malheureux Capitaine mourut en prison , malgré toutes les offres que put faire Edouard pour sa rançon ; Charles V ayant fait inutilement tous ses efforts pour l'attirer à son service , prouva encore mieux , en n'osant le délivrer , combien il estimoit ses talens ; mais c'est une

Du Tillet.

tache à la mémoire de ce grand Roi; le Prince de Galles n'en avoit pas usé ainsi envers Du Guesclin.

Le Capital de Buch avoit été pris par un Capitaine qui mérite de trouver ici sa place ; il se nommoit Yvain de Galles ; il descendoit , dit-on , des anciens Souverains de cette Principauté. Edouard avoit fait trancher la tête à Aimoin , son père , par ce principe également cruel & dangereux , qu'on appelle *raison d'Etat*. Yvain avoit été élevé à la Cour de Philippe de Valois en qualité d'enfant d'honneur de sa Chambre ; il avoit fait ses premières armes sous le Roi Jean. C'étoit par sa naissance & par sa destinée un ennemi naturel des Anglois. Après la paix de Brétigny, le Duc de Lancastre , qui apparemment ne le connoissoit que pour un soldat de fortune , voulut se l'attacher , & lui confia la garde du château de Beaufort, entre Troyes &

Châlons. Lorsque l'Angleterre & la France rentrèrent en guerre , Yvain faisit l'occasion de venger les injures tant anciennes que nouvelles de sa Maison ; il livra aux François le château de Beaufort , il leur fit agréer ses services , & avec quelques Vaisseaux qu'il équippa , il se mit à faire des courses sur les côtes d'Angleterre & dans les Isles de la Manche. Charles V l'envoya en Espagne pour solliciter des secours maritimes ; il y rencontra le Comte de Pembrock & les autres Anglois pris dans le combat naval livré devant la Rochelle ; on les menoit en triomphe & chargés de fers dans les Villes d'Espagne ; *car*, dit Froissard, *autre courtoisie ne savoient les Espagnols faire*. Yvain dit au Comte de Pembrock : » Viens-tu rendre hommage » au véritable Prince de Galles pour » les terres que tu possèdes dans le » ressort de ma Principauté, dont

Froissard.
Du Tillet.
Ferreras.
Ayala.

» ton beau-frère usurpe le titre ?
Le Comte de Pembrock , qui ne le connoissoit pas , le prit pour un fou. Yvain lui expliqua , toujours avec la même arrogance , ses prétentions & ses vues. Cette bravade si mal placée fut encore plus mal soutenue. Un Chevalier Anglois de la suite du Comte de Pembrock , indigné qu'on insultât ainsi au malheur, dit à Yvain :
» Eh bien ! Prince de Galles ! jette
» ton gage de bataille , il sera relevé.
» Tu es prisonnier , dit Yvain , il n'y
» auroit point d'honneur à te défier.
Y en avoit-il davantage à l'outrager ?

Aussi-tôt que Transtamare fut l'arrivée des prisonniers Anglois , il s'empressa de réparer par toute sorte d'égards l'indigne traitement qu'ils avoient reçu. La rançon du Comte de Pembrock fut agréée , mais il mourut sans l'avoir payée ; il ne fut plus parlé du défi d'Yvain.

Ce dernier avoit réussi dans sa

négociation, il avoit amené en France des secours de l'Espagne ; il eut sur les Anglois quelques avantages qu'il couronna par ce combat devant Soubise, où il fit prisonnier le Captal de Buch. Yvain de Galles se faisoit appeller le *Poursuivant d'amour*, sans doute parce qu'il étoit associé à quelqu'une de ces Confréries galantes, qu'on nommoit alors *Cours d'amour*.

Du Guesclin s'étoit uni avec Olivier Clifson par une autre Confraternité, pareillement née de la Chevalerie ; il l'avoit fait son *Confrère d'armes*, société qui emportoit l'obligation d'une défense mutuelle & le partage des profits qu'on faisoit à la guerre. Clifson avoit pour être ennemi des François, un motif semblable à celui qui animoit Yvain de Galles contre les Anglois. Philippe de Valois avoit fait mourir son père, comme Edouard avoit fait mourir

le père d'Yvain ; mais Charles V réparateur constant des torts de son ayeul & de son père, s'attacha Clifson par des bienfaits, & la confraternité d'armes de Clifson & du Connétable, fut un lien de plus pour retenir le premier au service de la France ; il se distingua dans cette guerre contre les Anglois, mais souvent où Du Guesclin ne mettoit que de la valeur, Clifson mettoit de la férocité. Nous raconterons ce qui se passa au siège de Benon, parce que nous y trouvons dequoi rendre la guerre à jamais exécration. Lorsque les Rochelois se furent remis sous l'obéissance du Roi, David Olegrane, Gouverneur de Benon, voulant venger l'Angleterre, eut la barbarie de faire couper le nez & les oreilles à tous les Rochelois qui se trouvoient alors à Benon ; Clifson, pour venger la France à son tour, assiége Benon, l'emporte d'assaut, une partie de la garnison

garnison est passée au fil de l'épée ; tous ceux qui tombèrent vivans entre les mains des François , furent pendus. Comment les peuples n'apprennent-ils pas , par tant d'exemples , que l'injustice & la violence ne produisent que de l'injustice & de la violence ? Ce ne fut pas tout. Le reste de la garnison se retire dans le Château , Clifson en fait le siège , les Anglois se rendent à discrétion. Clifson se place à la porte du Château , fait sortir devant lui les Anglois un à un , & à mesure qu'ils sortent , il leur fend la tête avec sa hache d'armes ; il massacra ainsi de sa main les quinze premiers. Un Auteur moderne dit froidement que ces meurtres commis de sang-froid furent blâmés , Clifson en eut le nom de *Boucher* , qui n'étoit pas alors une assez forte injure.

Le siège de Thouars acheva la conquête du Poitou ; il fut remar-

quable par l'usage & par le grand effet de l'artillerie. Du Guesclin , à qui l'art de la guerre doit toute sorte de progrès , avoit fait construire à la Rochelle & à Poitiers de *grands engins* , & fondre des canons beaucoup plus forts que ceux qu'on avoit connus jusques-là ; les assiégés voyant leurs remparts abattus & l'assaut prêt à être livré , convinrent de se rendre , si dans un terme préfix , le Roi d'Angleterre ou l'un des Princes ses fils ne se présentoient avec une armée capable de livrer bataille. En effet Edouard III se réveillant au bruit de tant de pertes , voulut aller réparer en personne les mauvais succès de ses Généraux ; il avoit juré de ne point retourner en Angleterre , *qu'il n'eût reconquis ce qu'on lui avoit enlevé ou perdu le demourant.* Une tempête se joua de son serment , il ne put jamais aborder en France , & Thouars se rendit au jour mar-

qué. Le Prince de Galles , qui avoit passé en Angleterre , dans l'espérance que l'air de Londres lui feroit plus favorable , & qui en effet avoit paru se ranimer dans son pays natal , accompagnoit son père dans cette expédition avortée , où ils furent vaincus par les vents. Le combat de Chifay , où Du Guesclin triompha des Anglois , nous montre l'acharnement avec lequel les deux Nations rivales se combattoient alors ; il fut tel , qu'aucun Anglois n'échappa , & que tous furent tués ou faits prisonniers.

Toute la partie septentrionale de l'Aquitaine étant réduite , Du Guesclin pour accélérer les progrès du Duc d'Anjou du côté du Midi , alla se joindre à lui , & bientôt cette partie eut le sort de l'autre. Gaston , Comte de Foix , le plus impétueux des Seigneurs François , avoit toujours prétendu que son Comté de

Froissard.

Foix étoit indépendant, comme les Couronnes. Ami des Lettres, protecteur magnifique des Arts, il tenoit à Ortaiz une des Cours les plus brillantes & les plus polies de l'Europe. Un bien plus grand avantage encore, c'est qu'il savoit maintenir ses Etats en paix au milieu de la guerre qui agitoit la France. Heureux si la violence impétueuse de son caractère ne lui eût pas souvent fourni des sujets de repentir & de remords ! Ce Seigneur, en conséquence de sa prétention, avoit constamment refusé au Prince de Galles, depuis le traité de Brétigny, l'hommage que ce Prince exigeoit de tous les Seigneurs Gascons. Le Prince de Galles s'étoit toujours promis de le réduire, mais tantôt l'expédition d'Espagne, tantôt la maladie, tantôt quelque autre cause, avoit fait remettre à un autre temps l'exécution de ce projet. Lorsque la guerre se fut rallumée entre

la France & l'Angleterre , le Comte de Foix se piqua d'observer la neutralité la plus exacte. Long-temps spectateur tranquille des succès de la France , & beaucoup plus François qu'Anglois dans le cœur , il conçut pourtant quelque inquiétude , lorsqu'il vit les François poursuivre leur victoire jusqu'aux portes de ses Etats; il craignit que cette indépendance qui avoit bravé la puissance Angloise , ne fût pas respectée par le vainqueur ; il se hâta de le désarmer par un traité. Les François avoient mis le siège devant Lourde , Place forte du Comté de Bigorre , de laquelle étoit Gouverneur pour les Anglois Arnaud de Berne , parent & vassal du Comte de Foix. Un des articles secrets de l'accommodement du Comte de Foix avec le Duc d'Anjou , fut que le Comte engageroit son parent à remettre aux François la forteresse de Lourde. Gaston fit venir

Arnaud de Berne à Ortaiz , & lui déclara devant tout le monde (ce qui n'étoit déjà pas fort prudent) qu'il falloit qu'il lui livrât la Place pour qu'elle fût remise aux François, car je ne prétends pas , ajouta-t-il , me brouiller avec un Prince aussi puissant que le Duc d'Anjou. L'intention du Comte étoit d'un Prince sage , son action fut d'un barbare ; de Berne le prévint, il connoissoit son parent ; il savoit que Gaston n'avoit jamais pu souffrir aucune résistance ; il lui dit d'un ton doux & ferme : *Monseigneur , vraiment je vous dois foi & hommage , car je suis un pauvre Chevalier de votre sang & de votre terre , mais le Châtel de Lourde ne vous rendrai-je jà. Vous m'avez mandé ; si pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira ; je le tiens du Roi d'Angleterre , qui m'y a mis & étably , & à personne qui soit , je ne le rendrai , fors à lui.*

Charles V ou le Prince de Galles eût honoré un Officier qui lui auroit parlé ainsi. Le Comte de Foix tire son poignard, s'élance sur Arnaud, en criant : *Oh ! traître, as-tu dit que non ? Par cette tête ! tu ne l'as pas dit pour rien. On ne peut ou on n'ose l'arrêter, le crime est consommé. Arnaud, percé de cinq coups sans s'être mis en défense, tombe aux pieds de son bourreau, en lui disant, toujours avec la même douceur : Ah ! Monseigneur, vous ne faites pas gentillesse ; vous m'avez mandé, & me occiez. Gaston eut des remords, qu'importe qu'il en ait eu ? un homme sujet à ces accès de rage en est-il moins une bête féroce ? Ce crime fut aussi infructueux qu'abominable. Arnaud, en sortant de Lourde, avoit pressenti la proposition qu'on alloit lui faire & par conséquent le danger qu'il alloit courir, (nouveau sujet de l'admirer !) il* Froissard,

avoit tiré de Jean de Berne son frère, en lui confiant la garde de la Place, une parole d'honneur de ne la remettre que sur un ordre précis du Roi d'Angleterre ou du Prince de Galles.

Charles V, en détestant l'horrible marque d'attachement que le Comte de Foix lui avoit donnée, crut devoir en récompenser le principe. Il offrit à Gaston la jouissance, pendant sa vie, du Comté de Bigorre, à la charge de l'hommage; mais ce titre de vassal révoltoit le Comte de Foix, il ne voulut recevoir que le château de Mauvoisin, *parce que, dit Froissard, cette Place ne relevoit de personne, fors que de Dieu.*

. Un emportement pareil, mais plus excusable par les circonstances, priva le Comte de Foix de son propre fils; ce fut l'ouvrage du Roi de Navarre, son voisin & son beau-frère. Cet exécration Prince acheva de se

perdre dans l'Europe par ce crime , qui surpassoit même tous les siens. Les Comtes de Foix & d'Armagnac avoient été long-temps en guerre , car l'abus des guerres particulières duroit encore ; S. Louis n'avoit osé l'attaquer qu'avec précaution , & ce fut Charles le Sage qui eut la gloire de l'abolir. Le Comte de Foix avoit fait prisonnier le Comte d'Armagnac, il exigea cinquante mille francs pour sa rançon ; le Comte d'Armagnac demanda d'être libre sous le cautionnement du Roi de Navarre , dont le Comte de Foix avoit épousé la sœur. Le Comte de Foix refusa d'abord de recevoir son beau-frère pour caution , *le connoissant*, disoit-il , *trop cauteleux & malicieux*. Il le reçut enfin par égard pour Agnès de Navarre sa femme , & rendit la liberté au Comte d'Armagnac. Celui-ci paya fidèlement les cinquante mille francs au Roi de Navarre , pour

qu'il les remît au Comte de Foix ; & qu'il se fît donner une décharge du cautionnement. Il eût mieux fait de les payer directement au Comte de Foix ; le Roi de Navarre garda l'argent, on devoit s'y attendre. Agnès sa sœur vint à Pampelune traiter avec lui sur cet article. » Après un pareil » procédé de la part de mon frère , lui dit-elle , » je ne pourrai plus retourner à Ortaiz auprès de mon mari. » Retournez à Ortaiz , lui répondit Charles , » ou restez à Pampelune , » vous en êtes la maîtresse, mais soyez » sûre que l'argent ne sortira point de » la Navarre. » Agnès prit le parti de rester à Pampelune. Gaston son fils obtint du Comte de Foix la permission d'aller y voir Agnès ; le Roi de Navarre son oncle lui fit l'accueil le plus tendre. Le jour que le jeune Prince partit pour retourner à Ortaiz , Charles le prit en particulier , & après lui avoir témoigné une douleur bien vive de

voir son beau-frère & sa sœur séparés
l'un de l'autre , il lui remit un paquet :
» Voici, lui dit-il , une poudre dont
» l'effet infailible seroit de ranimer
» toute la tendresse de votre père
» pour votre mère ; mais le charme
» n'agit que quand le remède n'est
» point apperçu , ainsi l'affaire de-
» mande le plus profond secret ; en
» répandant cette poudre avec adresse
» sur les mets dont le Comte fait
» usage , il faut bien s'assurer de n'être
» vu de personne. » Gaston eut toute
la crédulité de la jeunesse , il en eut
aussi l'indiscrétion. Le merveilleux
de son rôle l'éblouit , il parla : de
retour à Ortaiz , il lui échappa sou-
vent de dire qu'on verroit bientôt
les différens de son père & de sa
mère terminés par un moyen auquel
on ne s'attendoit pas. Le Comte de
Foix avoit un fils naturel , nommé
Yvain , qui étoit élevé avec Gaston ;
un jour qu'ils jouoient ensemble ,

Yvain apperçut le paquet que Gaston portoit caché dans sa poitrine , il voulut savoir ce que c'étoit : Gaston en dit trop & trop peu ; il eut ensuite l'imprudence de se brouiller avec Yvain , & de lui donner un soufflet dans la chaleur d'une querelle. Yvain, pour se venger , va dire au Comte ce qu'il a vu & ce qu'il a deviné ; le Comte au moment où Gaston vient s'asseoir à table à côté de lui , saisit le paquet , l'arrache , en fait faire l'essai sur un chien, qui meurt à l'instant. A ce spectacle, le jeune Prince , muet & immobile d'horreur , ne peut rien alléguer pour sa défense ; le père furieux voit tout d'un coup un complot tramé contre ses jours par sa femme , son beau-frère & son fils , il s'élance sur Gaston pour le tuer ; toute la Cour se jette entre le père & le fils ; Gaston est entraîné hors de la présence de son père & enfermé dans une tour ;

le Comte veut lui faire faire son procès; les Juges refusent leur ministère; Gaston se punit lui-même de son erreur, il passe dix jours entiers noyé dans les larmes & sans vouloir prendre aucune nourriture; on en avertit son père , qui auroit dû en être touché; quand il n'auroit pris ces larmes de l'innocence que pour les larmes du repentir; la fureur du Comte étoit toujours la même : il entre dans la tour , un couteau à la main , il voit son fils étendu sur un lit , sans mouvement , presque sans vie , succombant à la douleur , à la faim , à la frayeur. Il lui porte son couteau à la gorge , en lui criant : *Traître , pourquoi ne manges-tu pas ?* Le fils expire, soit du coup, soit de foiblesse & du saisissement d'avoir revu son père encore irrité dans un moment si terrible. Tous les Historiens conviennent que ce déplorable enfant donnoit les plus grandes espérances,

& ce desir de réconcilier ses parens, ce silence d'effroi à la vue d'un crime dont il étoit innocent, ce désespoir, cette rigueur exercée sur lui-même, annoncent une ame sensible & vertueuse. Cette abomination (1) peut être regardée comme le chef-d'œuvre de Charles le Mauvais.

Il s'ennuyoit de ne jouer aucun rôle dans la nouvelle querelle des deux Nations rivales, & ne pouvoit rester tranquille parmi tant d'occasions d'intriguer. Pendant tout le cours de la guerre, il ne cessa de négocier avec les deux partis, voulant les tromper tous les deux & ne pouvant tromper que lui-même. Le décri où il étoit tombé, une incertitude, une fluctuation perpétuelles le rendoient la dupe de tout. Les François lui prirent Montpellier ; pour s'en venger, il

(1) Cet événement arriva au commencement du regne de Charles VI.

traite avec les Anglois , promet de rompre ouvertement avec Charles V, & n'ose s'y résoudre ; il négocie, & toujours par la médiation des Reines Jeanne & Blanche d'Evreux ; on lui rend Montpellier , il retombe dans ses perfidies ; on le lui reprend ; il promet de venir à Paris satisfaire le Roi, & il n'ose y venir ; puis il vient le trouver à Vernon, il lui demande pardon, il lui rend hommage-lige pour toutes les terres qu'il possédoit en France, il vient à Paris, & tandis qu'il y est comblé d'honneurs & de bienfaits, il envoie son Secrétaire traiter à Montreuil avec les Anglois. Le Roi le savoit bien, mais il lui suffisoit de punir quelquefois ce traître & de le contenir toujours.

Charles le Mauvais s'étoit fait le Courtier de toutes les intrigues de l'Europe ; il étoit sur-tout l'agent des Anglois. Edouard III voulut regagner les Seigneurs Gascons en leur pro-

Rymer ,
t. 3. part. 31

mettant l'abolition du subside qui les avoit irrités ; ce fut le Roi de Navarre leur voisin, qu'il chargea de cette négociation, elle ne réussit point.

Edouard voulut aussi détacher Transtamare de l'alliance des François, en lui offrant le sacrifice des droits du Duc de Lancastre au Trône de Castille. Ce fut encore le Roi de Navarre qui conduisit cette intrigue ; il ne la conduisit pas loin. Transtamare pour toute réponse, lui reprocha ses crimes & ses perfidies, mais il ne réussit pas mieux à corriger Charles le Mauvais, que Charles le Mauvais à le pervertir.

Charles le Mauvais essaya encore vainement de soulever contre Charles V les Princes du Sang de la branche d'Alençon, à propos du refus que Philippe d'Alençon, Archevêque de Rouen, avoit fait d'un Canoniat de sa Cathédrale à un Ecclésiastique protégé par le Roi, & de la

vengeance trop forte que le Roi avoit tirée de ce refus , en faisant saisir le temporel du Prélat.

Mais le Roi de Navarre fit un tort réel à la France , en irritant contr'elle le Duc de Bretagne que la reconnoissance entraînoit déjà naturellement vers les Anglois. Charles le Mauvais commença par rendre le Duc de Bretagne & Clifson ennemis irréconciliables. Ce fut pour le seul plaisir de nuire qu'il mêla cet incident particulier à la négociation générale. Il étoit allé voir Clifson dans ses terres; il y avoit été reçu comme le beau-frère d'un Roi à qui Clifson avoit consacré sa vie. Les fêtes, les plaisirs avoient été prodigués pour l'amuser & le retenir. Clifson l'accompagne ensuite à la Cour du Duc de Bretagne. Charles le Mauvais s'apperçoit que Montfort est amoureux & jaloux de la Duchesse sa femme , & que la Duchesse a pour Clifson l'estime & les égards dus

à la réputation de ce guerrier. Il ne lui en fallut pas davantage. Des calomnies bien préparées , bien présentées excitent la jalousie du Duc , il soupçonne , il croit tout , le Roi de Navarre dit qu'il a vu , le Duc croit avoir vu lui-même , la mort de Clifson est résolue , trente Anglois qui composoient la garde du Duc , sont chargés d'affassiner Clifson , il en reçoit l'avis à un bal où étoit le Duc , il sort précipitamment , échappe aux assassins , & se retire dans ses terres. Telle fut la source de l'inimitié mortelle qui regna toujours depuis entre le Duc de Bretagne & Clifson. Elle rejaillit sur la France ; le Duc en eut plus d'éloignement pour sa Nation & plus de zèle pour les Anglois , parce que Clifson servoit Charles V & étoit frère-d'armes du Connétable.

Les dispositions du Duc n'étoient pas celles de ses vassaux , & de même qu'on avoit vu en Flandre le

Comte attaché aux François par la reconnoissance , avoir à combattre ses sujets que d'autres intérêts unissoient avec l'Angleterre , on vit le Duc de Bretagne contrarié sur ses desseins politiques par les Seigneurs Bretons , qui détestoient le joug Anglois , & par le peuple , qui ne pouvoit oublier le mal que les Anglois avoient fait à la Bretagne. Ce peuple , à qui la modération de Charles V avoit procuré une paix si long-temps & si ardemment désirée , frémissait à la seule idée de la guerre prête à renaître. Les Seigneurs Bretons ne dissimulèrent point leurs sentimens au Duc : *Chier Sire* , leur dirent-ils , *sitôt que nous pourrons appercevoir que vous vous ferez partie pour le Roi d'Angleterre , nous vous relinquerons & mettrons hors de Bretagne.* L'avis étoit sans détour , c'étoit à lui d'en profiter ; il brava la menace , les Bretons lui tinrent parole.

Paul Hay
du Châtelet
hist. du Con-
nétable Du
Guesclin.

D'Argent.
Hist. de Bret.

Le Duc se déclare , il traite avec le Roi d'Angleterre son beau-père , qui , pour l'attacher de plus en plus à ses intérêts , lui donne ou lui rend le Comté de Richemont en Angleterre , possédé autrefois par ses ancêtres , & y joint quelques terres situées sur les confins de la Bretagne & du Poitou. En conséquence le Duc reçoit garnison Angloise dans quelques-unes de ses Places. Les Seigneurs Bretons se soulèvent , appellent les François, Charles V avertit le Duc de rentrer dans le devoir; peu satisfait de sa réponse, il envoie Du Guesclin en Bretagne. La Noblesse du pays se joint au Connétable ; le Duc se voit hors d'état de résister ; ses amis lui conseillent de détourner l'orage , en feignant de renoncer à l'alliance des Anglois : » Je ne puis être ingrat , répond Montfort , » je ne veux point » le paroître. » Un Anglois , nommé Milleborne , lui donna un conseil

plus mauvais encore , ce fut d'exiger de force un subside , & de faire pendre ceux qui refuſeroient de le payer. Le peuple alors ſe joignit aux Seigneurs contre le Duc , qui fut contraint de chercher un aſyle en Angleterre , tandis que les François , ſous la conduite de Du Gueſclin & de Clifton , auxquels s'étoit joint le Duc d'Anjou , *lui prenoient tout plein de Places , & lui faiſoient tout plein de vilainies* (1). Il eſt vrai que leurs exploits étoient ſouvent ſouillés par la cruauté. À la priſe d'Hennebon , la garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Le fameux Robert Knolles défendoit avec peine les reſtes de la Bretagne. Deux capitulations, concernant Breſt & Derval , ayant été mal exécutées par les Anglois , le Duc d'Anjou menaça Knolles de faire mourir les

Froiffard;

(1) Termes d'un Maniſeſte publié depuis par le Duc de Bretagne.

otages qu'il avoit entre les mains ; Knolles menaça d'ufer de représailles sur des Chevaliers François. Le Duc d'Anjou s'appaisa , & les otages alloient être mis en liberté, lorsque l'impitoyable Clifson , qui avoit juré de ne jamais faire de quartier aux Anglois , vint à son tour menacer le Duc d'Anjou de quitter le service , s'il accordoit, même la vie, aux otages. Le Duc d'Anjou , qui avoit du penchant à la cruauté , lui abandonna ces malheureuses victimes. Clifson fit venir le bourreau , & leur fit trancher la tête sous les murs de Derval ; aussi-tôt les François virent sortir d'une fenêtre de la forteresse , un échaffaut tout dressé , sur lequel on traîna trois Chevaliers & un Ecuyer François , dont les têtes tombèrent dans les fossés à la vue de ceux qui avoient donné ce barbare exemple. En même temps la garnison de Derval fit une sortie, dans laquelle Clif-

son fut dangereusement blessé. Le siège de Derval fut levé ; par-tout ailleurs les François étoient victorieux.

Edouard voulut encore tenter une descente en France , mais il céda aisément aux remontrances de ses sujets, qui trouvoient cette entreprise trop forte pour son âge. Il se contenta d'envoyer le Duc de Lancastré son troisième fils avec le Duc de Bretagne à la tête de trente mille hommes. Montfort s'étoit sacrifié pour l'Angleterre, il étoit juste de commencer par le rétablir ; mais il étoit dépouillé. La politique vulgaire est peu favorable aux malheureux. Le Roi d'Angleterre crut devoir commencer par se rétablir lui-même dans les Provinces qu'il avoit perdues en France. Ce fut à Calais , & non en Bretagne , que l'armée Angloise débarqua. Le Duc de Bretagne pour flatter ses dédaigneux protecteurs ,

Ibid.

envoya au Roi de France un défi bien menaçant , bien insultant ; il offensa Charles V , & ne se concilia point la faveur des Anglois , il en fut non-seulement négligé , mais même traité avec outrage. Le Duc de Lancastre , lâchement jaloux d'un infortuné qu'il auroit dû plaindre & d'un beau-frère qu'il auroit dû respecter , lui reprochoit que c'étoit pour lui que la guerre se faisoit ; si elle se fût faite pour lui , elle se seroit faite en Bretagne , c'étoit bien plutôt le Duc de Bretagne qui la faisoit pour les Anglois.

Ce Prince n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer ; le Duc de Lancastre , qui le savoit bien , exigeoit qu'il payât la moitié des dépenses de la guerre , & sous prétexte qu'il ne les payoit pas , Lancastre refusa de partager avec lui le commandement ; il réduisit toute l'autorité du Duc de Bretagne à commander

der une troupe d'environ soixante Bretons qui l'avoient accompagné dans sa fuite en Angleterre. Le Duc de Lancastre, aussi dépourvu de talens & de lumières que de vertus, traîne du Nord au Midi de la France une armée, qui est toujours battue dans toutes les escarmouches ; lorsqu'il arriva en Guyenne, les trente mille hommes étoient réduits à six mille. Il se hâta de repasser en Angleterre, où il fut très-mal accueilli par le Roi son père, & sur-tout par le Prince de Galles, dont il étoit en tout , l'opposé, ainsi que du dernier Duc de Lancastre son beau-père.

Le Duc de Bretagne passa aussi en Angleterre pour demander justice à Edouard ; il l'obtint en partie. Il reparut en Bretagne avec une armée fournie & payée par Edouard , & dans laquelle le quatrième fils de ce Monarque, le Comte de Cambridge, servoit comme volontaire. Montfort

reprit plusieurs Places & se vit au moment d'avoir entre ses mains son ennemi Clifson , pour qui sa haine étoit devenue fureur. Il le tenoit assiégé dans Quimperlay. Impatient de saisir sa proie, il couroit à l'assaut, il préparoit à Clifson la mort la plus cruelle, & les Anglois, que Clifson avoit juré de n'épargner jamais, secondoient l'ardeur du Duc. Clifson ne pouvoit plus ni résister, ni échapper, lorsqu'une trêve conclue entre Edouard & Charles V, & dans laquelle la Bretagne étoit expressément comprise, fit tomber les armes des mains de l'implacable Montfort. Cette trêve, renouvelée de terme en terme, dura tout le reste du règne d'Edouard.

D'Argentré,
Hist. de Bre-
tagne.

Quel étoit alors l'état des affaires ? De toutes les possessions que les Anglois avoient eues en France, il ne leur restoit plus, du côté du Nord, que Calais ; du côté du Midy, que

Bordeaux & Bayonne ; & le Duc de Bretagne , pour avoir embrassé leur querelle , étoit dépouillé de la plus grande partie de son Duché. Ainsi cette guerre , dont les principales époques , Crécy , Poitiers , Brétigny , &c. semblent si désastreuses pour la France , si glorieuses pour l'Angleterre , si brillantes pour les deux Edouards , quel en fut le fruit pour l'ambitieux qui l'avoit entreprise ? la perte de la Guyenne , qu'il avoit possédée tranquillement sous le vasselage de la France , avant qu'il commençât cette guerre. Lorsqu'Edouard ayant réclamé le Trône de la France , eut été rejeté par un Jugement solennel des Pairs & par le vœu unanime de la Nation , quel motif put lui faire prendre les armes ? ce fut ou le desir de la vengeance , ou l'espérance de la conquête. Dans le premier cas , il aura dit : » Je ravagerai le Royaume que je n'ai pu

» obtenir , je troublerai du moins la
» possession de mon rival ; je ferai cou-
» ler le sang de ses sujets & celui des
» miens. » Sentiment affreux. Dans
le second cas , il aura dit : » Je con-
» quèrerai la France , & j'y affermi-
» rai tellement mon empire , qu'elle
» ne pourra être enlevée ni à moi ni
» à ma postérité. » Chimère impos-
sible , & qui devoit lui paroître telle ,
pour peu qu'il réfléchît sur la nature
des obstacles , sur le jeu de la poli-
tique , sur le mélange & la combi-
naison des intérêts de l'Europe. Ainsi
dans le premier cas , il n'a été qu'un
méchant ; dans le second , qu'un vi-
sionnaire ; dans tous les cas , il a été
puni. Voilà le résultat de ses exploits
& de sa gloire.

Mais quelle est la supériorité d'un
Roi sage sur un Roi guerrier , même
pour la guerre ! Avant de l'entrepren-
dre , Charles V a mis de son côté , non-
seulement les apparences de la jus-

tice , mais la réalité ; il a exécuté ce traité de Brétigny dont il rougissoit , & que son rival n'exécutoit point ; ses plaintes sur cette infidélité ont eu assez d'éclat pour constater ses droits , & n'ont pas eu assez d'amertume pour irriter l'ennemi. L'Anglois n'a eu que vaincre , Charles fait attendre. Une administration douce & juste lui concilie l'amour & la confiance de ses peuples , & augmente les regrets des Provinces cédées à l'Angleterre ; il laisse le Prince de Galles s'engager & s'épuiser dans des expéditions étrangères , ternir sa gloire par d'indignes alliances ; il ne protège que des amis vertueux & malheureux ; il exerce , il rend utiles au dehors des guerriers incommodes & funestes au dedans ; tandis que le joug des impôts s'appesantit sur l'Aquitaine , il diminue tous les jours en France ; les Provinces du Midi levent les yeux , tendent les mains vers leur

vengeur & leur ami. Charles n'a point excité ces troubles, il ne les a point fomentés ; nulle fraude politique , nulle intelligence perfide n'a fait jouer ces ressorts ; Charles dédaigne ou déteste toutes ces routines de l'art de nuire ; la justice est au premier rang dans son ame : mais lorsque ses anciens sujets , ses arrière-vassaux , (qui n'ont point cessé de l'être , puisque la condition qui pouvoit seule lui enlever sa suzeraineté , n'a point été remplie) lorsque ses enfans réclament cette même justice , elle s'arme en leur faveur. Charles est toujours le défenseur de la foiblesse qu'on opprime. C'est sous ce noble personnage qu'il s'annonce à l'Europe , c'est sous de tels auspices qu'il entreprend la restauration de la France. Il commence par remplir avec scrupule toutes les formalités du droit des gens ; si c'est une minutie , elle est d'un esprit droit & d'un cœur

ami de la regle ; c'est au talent à faire le reste. Charles dirige du fond de son cabinet une guerre savante , systématique , où rien n'est abandonné au hazard ni même à la valeur , où la prudence , qui a tout prévu & tout préparé , déconcerte l'impétueuse Chevalerie & l'héroïsme indiscipliné. On voit des opérations au lieu d'exploits , des plans de campagne au lieu de batailles , des Généraux au lieu de Chevaliers , des succès au lieu de triomphes ; les Edouards ont ébloui l'Europe , Charles l'étonne & la conduit ; la révolution qu'il opère sans éclat , sera durable.

Les deux Edouards , que Charles avoit encore eu la sagesse de n'attaquer que dans leur déclin , portèrent au tombeau le sentiment douloureux de tant de pertes & de la supériorité de leur rival. Leur décadence fut longue & sensible ; ils en dévorèrent long-temps les dégoûts ; les cha-

Walsing.
p. 189.
RapinThoir.
Ferrerias.
Rymer,
t. 3. p. 13.

grins domestiques se joignirent aux chagrins politiques pour accabler Edouard III. La mort de Philippine de Haynault sa femme , qui précéda de quelques années celle du Prince de Galles , fut pour Edouard & l'événement le plus douloureux & une source d'avilissement ; des foiblesses tardives vinrent déshonorer la vieille de ce grand Roi , & fouiller ses cheveux blancs. Malgré quelques infidélités , il avoit toujours eu pour son illustre & vertueuse femme , sa sœur d'armes , sa compagne de gloire , une inclination dominante. Le vuide qu'elle laissa dans son cœur fut rempli par Alix Pierce ou Perriers , une des femmes de la feue Reine. L'absolu Edouard , qui n'avoit été gouverné ni par la courageuse Philippine , ni par la sage Salisbury , le fut par l'intrigante Alix. L'Angleterre en rougit pour son héros ; elle le jugea honteusement déchu de

sa grandeur & de sa sagesse , quand elle le vit proclamer *Alix Dame du Soleil* , & célébrer par des fêtes cette cérémonie bizarre , tandis qu'il manquoit d'argent pour défendre ses Provinces ; mais elle le jugea retombé dans toute l'imbécillité de l'enfance , lorsqu'elle le vit souffrir que cette femme présidât en personne aux Tribunaux de Justice , & osât exercer des fonctions d'administration publique. Edouard avoit cessé d'être heureux ; le peuple n'étant plus enivré de victoires , sentit qu'il étoit accablé d'impôts ; le Parlement , si soumis dans le temps des prospérités & de la gloire d'Edouard , essaya de résister , se permit des pétitions plus hardies , refusa des subsides ou fit ses conditions , poursuivit des Ministres , & alla même jusqu'à forcer Edouard de renvoyer Alix. Mais bientôt un sentiment profond d'accablement & de douleur réunit le

Monarque & les sujets ; le Prince de Galles mourut.

Ce fut alors que la Nation se jugea vaincue par sa rivale. Le Roi alloit suivre son fils au tombeau, un enfant alloit leur succéder ; on craignoit même qu'il ne leur succédât pas sans obstacle ; on craignoit pour lui l'ambition de ses oncles , sur-tout celle du Duc de Lancastre. Edouard avoit toujours eu quelque prédilection pour ce Prince, de tous ses fils le moins semblable à lui & au Prince de Galles ; le Duc de Lancastre s'étoit encore appuyé de la faveur d'Alix, qui avoit repris tout son empire ; les intrigues du Duc de Lancastre avoient répandu quelques nuages sur la légitimité du jeune Richard, fils du Prince de Galles. On publioit qu'il étoit fils d'un Chanoine de Bordeaux ; on observoit que le Palais de sa mère étoit toujours rempli de Clercs & de Chanoines, moult jeunes & beaux ;

& sur ce fondement , on diffamoit la respectable fille du malheureux Comte de Kent. On prétendoit même attaquer son mariage avec le Prince de Galles ; on disoit que le Comte de Salisbury , son premier mari , qui s'étoit séparé d'elle sans que son mariage eût été cassé , vivoit encore lorsqu'elle avoit épousé le Prince de Galles. Edouard III fit cesser à ce sujet toute équivoque & toute incertitude , en déclarant Richard son héritier , en le proclamant Prince de Galles , en lui conférant tous les honneurs , & l'investissant de toutes les terres du Prince Noir son père ; mais Lancastre fut nommé Régent. Il gouverna dès-lors sous Edouard , ou plutôt sous Alix , & surprit même la confiance de la Princesse de Galles , qu'il avoit voulu diffamer pour exclure son fils. Le gouvernement du Duc de Lancastre fut odieux comme sa personne ; il ne

respectoit ni loix ni privilèges , il violoit toutes les franchises de la grande Charte. Le peuple de Londres se souleva , prit les armes , alla piller le Palais du Régent ; on suspendit publiquement ses armoiries renversées , comme celles des traîtres ; l'émeute ne put être apaisée que par l'entremise de la Princesse de Galles , qui daigna s'intéresser pour son ennemi. Ce fut au milieu de ces mouvemens , qu'Edouard III mourut , abandonné de tout le monde , excepté d'Alix , qui ne resta que pour le voler pendant son agonie. Ses enfans , ses domestiques avoient été écartés par les soins de cette femme. Quand Alix fut sortie ; un Aumônier s'approcha du lit du mourant , & voyant qu'il respiroit encore & qu'il donnoit des marques de connoissance , l'entretint du seul Etre qui n'abandonne jamais les malheureux.

Edouard dans ses derniers momens ne montra point de remords sur tout le mal qu'il avoit si gratuitement fait à la France. Les Rois ne favoient point alors qu'une guerre injuste est un crime.

Pour juger équitablement Edouard III & le Prince de Galles , il faut retrancher de leur vie ces dernières années où l'affoiblissement de l'un & la langueur de l'autre les rendoient si différens d'eux-mêmes. En considérant Edouard III dans l'éclat de la jeunesse & dans la force de l'âge mûr , nous trouverons des qualités imposantes , des talens éblouissans ; la valeur d'un soldat , la générosité d'un Chevalier , la conduite d'un Capitaine , la majesté d'un Roi , l'affabilité d'un homme aimable ; en tout , un grand Prince , plutôt qu'un bon Roi , & un regne illustre , plutôt qu'un regne heureux.

La durée d'un regne en augmente

toujours l'éclat ; Edouard III occupa cinquante ans le Trône. C'est celui de tous leurs Rois que les Anglois citent avec le plus de complaisance , peut-être parce qu'il a vaincu les François ; c'est celui qu'ils croient opposer avec le plus de succès à nos plus grands Monarques ; qu'ils l'opposent à nos Rois guerriers , à Philippe de Valois , à Jean , il leur fut supérieur sans doute ; mais peut-on comparer le gouvernement militaire d'Edouard avec le gouvernement paternel de Charles V ?

Edouard confirma plus de vingt fois la grande Charte , ce qui prouve qu'il l'avoit souvent violée ; on a voulu citer ces confirmations fréquentes comme une preuve de son respect pour les libertés nationales ; c'est un contre-sens que M. Hume a très-bien relevé. En effet , on ne confirme guères une Loi subsistante , à moins qu'elle n'ait reçu quelque

atteinte. Ces confirmations , accordées aux instances du Parlement , étoient de la part du Prince , l'aveu d'une infraction ; de la part du Parlement , une protestation contre cette infraction , & une précaution pour l'avenir.

C'est Edouard qui a bâti le château de Vindfor ; il le bâtit , pour ainsi dire , par corvées , c'est-à-dire par contributions forcées ; il obligea les différentes Provinces de lui fournir un certain nombre d'ouvriers , comme elles fournissent des soldats quand on lève une armée. Ce n'étoit point là certainement l'esprit de la grande Charte.

Edouard fit plusieurs Réglemens populaires , parce que le besoin qu'il avoit d'argent pour ses expéditions militaires , le mettoit dans la dépendance de son peuple , avant que ses victoires eussent mis son peuple , comme ses ennemis , à ses pieds , &

*Ashmole ;
hist. de la
Jarretière ,
p. 129.*

il viola les Loix , parce que sa gloire & sa puissance le mirent en état de les violer impunément. Jamais Roi conquérant ne respectera les Loix ; deux raisons l'en dispensent. Il est puissant & il est injuste. Il se servira de l'argent de ses sujets pour augmenter ses troupes , & de ses troupes pour obtenir de l'argent ; il tendra sans cesse l'un par l'autre ces deux grands ressorts de la tyrannie ; c'est ce qui doit rendre tout Conquérant plus odieux encore à ses peuples qu'à ses ennemis , & c'est ce qui démontre de plus en plus l'extravagance des haines nationales & l'absurdité de la guerre. Les Conquérans ont intérêt d'inspirer & de nourrir ces fureurs , qui peuvent accroître leur puissance & au dehors & au dedans ; ils savent que les peuples , en haïssant leurs voisins , en desirant la guerre , vont se forger des fers de leurs propres mains. L'in-

térêt de tout peuple , qui a une liberté à conserver , est d'ôter tout prétexte à l'augmentation des troupes , par qui toute liberté périt nécessairement ; il faut donc vivre en paix avec tout le monde , & fuir la guerre comme la source de tout esclavage. Quand même la Constitution mettroit les troupes dans la dépendance du peuple , elles n'y resteroient pas. Les soldats ne connoissent que leurs chefs ; les troupes sont toujours au Conquérant qui les emploie. Les Grandes-Compagnies en étoient alors un exemple sensible ; elles n'obéissoient , soit en paix , soit en guerre , qu'à l'Aventurier heureux ou habile qui s'étoit mis à leur tête.

Une autre source d'esclavage qui vient de la guerre , c'est la condescendance naturelle de la Nation pour un Conquérant heureux ; elle obéit , & croit être libre , parce qu'elle est esclave volontaire ; elle s'épuise sans se

plaindre, parce qu'elle croit partager la gloire du Souverain; mais au premier revers, l'illusion cesse & le joug est resté. C'est précisément ce qui arriva aux Anglois sous Edouard III. La Nation, d'abord indifférente sur les prétentions ambitieuses de ce Prince, s'échauffa par ses victoires, & se chargea de subsides volontaires qu'Edouard surchargea de cent subsides forcés, sûr d'étouffer les murmures par une confirmation vague de la grande Charte, ou en tout cas par des succès; quand ces succès se démentirent, la Nation effrayée de son état, voulut réclamer ses droits, il n'étoit plus temps, il ne resta que le nom de la grande Charte; mais il resta, & quand les remontrances continuelles des Communes n'auroient servi qu'à empêcher les exemples d'infraction de tourner en règle, & les actes de pouvoir arbitraire de passer par laps de temps dans la Consti-

tution, pourroit-on les regarder comme inutiles ?

Charles V avoit faisi une importante vérité, c'est qu'un Etat ne prospère qu'autant que le Prince (1) & le peuple ont confiance l'un dans l'autre. Si l'autorité & la liberté disputent sur leurs bornes respectives, tout est perdu, & quiconque élève ces dangereuses questions, est ennemi de l'Etat. Charles V, comme S. Louis, consultoit son peuple sur toutes ses entreprises.

Pasquier,

Edouard eut aussi cette politique, mais il y fut moins fidèle: ce n'étoit que politique chez lui, c'étoit principe & sentiment à la fois dans Charles V.

Quand, par indulgence pour les

(1) *Nullum esse Imperium tutum, nisi benevolentia munitum.* » Nul Empire n'est sûr, s'il n'a l'amour pour défense. *Cornel. Nep. in Dione, cap. 5.*

préjugés du temps, nous passerions à Edouard l'injustice ordinaire des conquérans envers leurs peuples & envers leurs voisins ; quand nous pardonnerions à sa politique d'avoir été funeste, nous lui reprocherions encore d'avoir été peu éclairée. Puisqu'il vouloit conquérir, c'étoit contre l'Ecosse qu'il devoit tourner tant d'efforts vainement consumés dans ses expéditions contre la France ; la conquête de l'Ecosse étoit l'objet naturel de l'ambition des Rois d'Angleterre, elle étoit du moins possible, mais peut-être l'attrait de l'impossible & du merveilleux est-il plus propre à enflammer une imagination ambitieuse.

La conduite des Rois à l'égard du Saint-Siège & du Clergé, article toujours délicat, l'étoit encore plus alors par les conjonctures. Edouard fut toujours l'ennemi des Papes, ils vivoient dans les Etats de son en-

nemi. Le tribut auquel Jean-fans-terre avoit assujetti son Royaume envers le Saint-Siége , avoit été payé pendant la minorité d'Edouard III. Rymer, vol. 4. p. 434. Cet enfant , devenu un Roi , le fit cesser. En 1367 , le Pape Urbain V en demanda le paiement , & menaça Edouard de le citer à son Tribunal ; Edouard se contenta de renvoyer cette affaire au Parlement , sûr de le mettre dans ses intérêts par cette démarche. Le Parlement décida que Jean-fans-terre avoit pu être vil , mais qu'il n'avoit pu avilir sa Couronne. La Nation jura de défendre son Roi contre les usurpations Romaines ; on défendit de porter aucune cause à Rome , on abolit les Réservations & Expectatives.

Stafford , Archevêque de Cantorbéry , qu'Edouard vouloit faire rechercher pour quelque infidélité réelle ou prétendue dans l'administration des finances , lui opposa l'in-

dépendance du Clergé ; il parut quelque temps prêt à devenir un nouveau Becket pour ce nouvel Henri II. Edouard n'étoit pas encore alors le vainqueur de Crécy & de Poitiers, mais c'étoit Edouard, & ces légers nuages, qui, sous un Roi plus foible ou sous un Primat plus inflexible, auroient pu exciter un grand orage, se dissipèrent d'eux-mêmes.

De tous les Réglemens que la politique ou la bonté d'Edouard crut devoir accorder aux remontrances de sa Nation, le plus important pour l'humanité, fut celui qui restreignoit le crime de haute trahison à un petit nombre de cas, nettement spécifiés. Les tyrans cherchent à augmenter le nombre des coupables, les bons Rois à le diminuer. On donna le nom de *Parlement béni* à l'Assemblée où cette Loi fut portée. En général les peines, & sur-tout les peines capitales, ne sauroient être trop

restreintes, les cas n'en peuvent être trop précisément exprimés ; toute interprétation, toute extension d'un cas à un autre doit être défendue ; la Loi doit, avant tout, être parfaitement connue ; toute Loi pénale, qui a cessé d'être présente à l'esprit de tous les Citoyens, doit être censée abolie.

Ce fut Edouard qui établit en Angleterre les Manufactures d'étoffes de laine, & qui, par-là, tira l'Angleterre de la dépendance de la Flandre, où jusqu'alors les laines Angloises avoient été travaillées. Ce changement est une époque dans la rivalité de la France & de l'Angleterre. Privée de cette branche de commerce, la Flandre dut en garder du ressentiment contre l'Angleterre, & en être plus favorablement disposée pour la France. Vers le même temps, la Flandre devint en quelque sorte Françoisse par le ma-

riage de l'héritière de ce pays avec le Duc de Bourgogne ; Edouard n'avoit pu obtenir cette héritière pour un de ses fils ; il regardoit donc la Flandre comme une alliée infidèle , qui le quittoit pour son rival , & il s'applaudit de la priver d'une branche de commerce , dont en même temps il enrichissoit son pays.

Edouard crut ôter à la France un reste de supériorité sur l'Angleterre , en abolissant au Barreau & dans les actes publics l'usage de la Langue Françoisse , que Guillaume le Conquérant y avoit introduit. Guillaume, né François, avoit prétendu donner sa Langue à la Nation vaincue, & abolir la Langue Saxonne ; il n'avoit pu parvenir qu'à former une Langue mixte , où le Saxon a toujours prévalu. Edouard , en levant le dernier obstacle qui empêchoit les Anglois de cultiver leur Langue naturelle & de s'y livrer sans partage , prépara la perfection

fection de cette Langue & la naissance de la Littérature Angloise ; mais aussi , en rompant le dernier lien qui pouvoit rapprocher la France & l'Angleterre , en affoiblissant le souvenir de l'origine commune , il fortifia les haines nationales & perpétua la rivalité. Si , selon l'intention de Guillaume le Conquérant , le François étoit devenu la Langue de l'Angleterre , les modifications que le caractère national y auroit apportées de part & d'autre , l'emploi divers qu'auroient fait du même instrument deux Nations rivales , ennemies , & d'une constitution si différente , auroient pu devenir pour les Philosophes un sujet d'attention.

Quoique l'Angleterre eût de moins que la France le fléau des Grandes-Compagnies , la police des grands chemins n'y étoit pas mieux observée ; on en peut juger par l'aventure du Roi de Chypre , volé & dépouillé

Walſing.
p. 179.

sur un grand chemin avec toute sa suite en visitant l'Angleterre. Les Barons , pour ne pas perdre des Vassaux dont apparemment ils tiroient parti, le Roi pour exercer la prérogative Royale de faire grace , assuroient l'impunité aux voleurs. Les Communes se plaignirent souvent de cet abus ; mais, dit à ce sujet un Auteur Philosophe , il parut toujours plus important de satisfaire un grand Seigneur , que de protéger le peuple.

Malgré ces défauts qui restoient encore dans l'administration , jamais l'intérieur de l'Angleterre n'avoit été plus tranquille , les Grands plus soumis , le peuple plus docile ni à beaucoup d'égards plus ménagé. Edouard voyoit tout par ses yeux, il avoit des intentions droites, des lumières, peu de passions ; sans la guerre, il n'eût point foulé ses sujets , & l'ambition seule l'empêcha d'être un bon Roi.

Des trois Rois de France dont il fut

tour-à-tour le rival , il effaça les deux premiers & ne céda qu'à Charles V ; mais il paroît qu'il ne regarda comme son rival personnel que Philippe de Valois , parce que c'étoit contre lui personnellement qu'il avoit perdu son procès au jugement de la Nation Françoisè. Il fit moins d'efforts contre le Roi Jean , & sembla laisser au Prince de Galles son fils le soin de combattre ce nouveau rival ; la jalousie que Jean avoit conçue contre Edouard , flattoit celui-ci & ne l'irritoit point. Charles V força Edouard III & le Prince de Galles à l'honorer à leur tour du même sentiment.

Nous avons loué le Roi Jean de n'avoir point été jaloux de son fils ; le même éloge est dû à Edouard ; nous le voyons toujours flatté , jamais alarmé de la gloire du Prince de Galles :

» *Je veux que la journée soit sienne* ,
disoit-il à la bataille de Crécy ; la confiance avec laquelle il lui conféra

Froissard ;
l. I, c. 130.

cette espèce de Vice-Royauté de l'Aquitaine , n'est certainement pas d'un père & d'un Roi ombrageux. Ajoutons que la gloire d'Edouard III & celle du Prince de Galles étoient du même genre , au lieu que celle du Roi Jean & celle de Charles V étoient d'un genre différent , que par conséquent Edouard étoit rival de son fils , plus que le Roi Jean ne l'étoit du sien.

Edouard & Jean eurent l'un & l'autre un fils plus grand qu'eux , mais Edouard a sur Jean l'avantage d'avoir formé le sien ; aussi le Prince de Galles paroît-il n'être , pour ainsi dire , qu'Edouard perfectionné : mais Charles V est un Prince tout différent de son père , & formé sur de tout autres principes.

M. Smollett. Un Auteur Anglois moderne nous paroît avoir trop restreint l'éloge du Prince Noir. Il semble lui contester les talens d'un Général , quoiqu'il

avoue que ce Prince n'a jamais livré de bataille qu'il n'ait gagnée, ni formé d'entreprise qui n'ait réussi; que les foldats l'adoroient, & se croyoient invincibles sous sa conduite. Cet aveu s'accorde bien mal avec un jugement si sévère. S'il a voulu dire que le Prince de Galles n'apporta aucun changement considérable dans l'art de la guerre, & qu'il fit seulement avec plus d'éclat l'espèce de guerre que l'on connoissoit de son temps, au lieu que Du Guesclin, aidé des principes de Charles V, paroît avoir employé une méthode nouvelle, moins brillante, mais plus savante & plus sûre, nous sommes entièrement de son avis: mais quelques fautes que le Prince de Galles ait pu faire, comment refuser le titre de Général au vainqueur de Du Guesclin? Le refuse-t-on au grand Condé, au Maréchal de Luxembourg, distingués, comme le Prince de

Galles , par le génie des batailles ?

Quant aux vertus du Prince de Galles , M. Smollett , malgré le témoignage constant de l'Histoire , élève quelques doutes sur la clémence & l'humanité de ce Prince , il demande qu'on lui en cite des traits marqués. On pourroit lui citer les procédés de ce vainqueur à l'égard du Roi Jean après la bataille de Poitiers , & à l'égard des prisonniers François & Castillans après la bataille de Navarrette. Mais d'ailleurs pourquoi chercher à douter de la vertu , quand elle est si bien attestée ? L'exercice habituel de la bienfaisance , qui paroît avoir rempli la vie de ce Prince ; n'est-il pas bien supérieur à deux ou trois traits éclatans , qui souvent ne prouvent rien pour le fond du caractère ? Le Prince Noir étoit né , dit M. Hume , pour illustrer le siècle le plus brillant , & les vices de son siècle ne l'atteignirent point.

Le Captal de Buch , toujours prisonnier en France , y mourut de faim & de douleur , n'ayant plus voulu prendre aucune nourriture depuis qu'il eût appris la mort du Prince de Galles son ami ; triste hommage , qui ne peut être rendu qu'à la bonté , & qu'ont reçu parmi nous Charles VIII & Henri IV.

On reproche au Prince de Galles des dévastations : c'étoit la faute de la guerre & du temps. On lui reproche le sac de Limoges & le soulèvement des Seigneurs Gascons , causé par des impôts : mais alors le Prince de Galles n'étoit plus lui-même. On lui reproche le secours donné à Pierre le Cruel : mais il faut être juste ; la révolution de Castille avoit deux faces ; les François ne voyoient que les crimes de Dom Pedre , le Prince de Galles ne vit que ses droits & ses malheurs. Le Trône étoit à Dom Pedre , le Prince de Galles avoit

pour le moins autant le droit de l'y faire remonter , que Du Guesclin celui de l'en faire descendre. Les intentions du Prince de Galles étoient pures , il vengeoit la querelle des Rois , & il espéroit que Dom Pedre , corrigé par le malheur , respecteroit l'humanité.

Le Prince de Galles peut être considéré sous deux aspects : comme guerrier & comme Prince. Comme guerrier , c'est Du Guesclin qui est son rival ; il vainquit ce rival , mais Du Guesclin finit par lui enlever l'Aquitaine. Comme Prince , c'est Charles V qu'on peut opposer au Prince de Galles. Si l'Anglois eut sur Charles V l'avantage d'être un héros , ne pourroit-on pas dire que Charles eut sur lui l'avantage d'avoir dédaigné de l'être ? Les vertus du Prince de Galles furent d'un héros , comme ses talens ; & les talens & les vertus de Charles V furent d'un sage. La

sensibilité du Prince de Galles, en le rendant plus aimable , plus généreux , plus intéressant , plus compatissant , lui donnoit aussi plus de disposition à la colère , à la violence , à la prévention , à la présomption ; Charles ne perdit presque jamais ni l'équilibre dans les tempêtes , ni la patience dans les maux , ni la prudence dans la prospérité , ni le calme d'une raison supérieure dans les affaires. D'après cette différence de caractères, il dut y avoir plus d'inégalités , plus de vicissitudes dans la fortune & dans l'administration du Prince de Galles , que dans celles de Charles V.

Ce grand Roi honora la mémoire de ses illustres rivaux. Les grandes ames s'estiment & sont toutes amies, malgré la rivalité politique & l'opposition des intérêts. Edouard & Charles V firent l'un de l'autre l'éloge , qui les caractérise véritable-

ment. Edouard disoit de Charles :

*il n'y eut oncques Roi qui moins se
armât , & si n'y eut oncques Roi qui
tant me donnât à faire. L'éloge d'E-
douard pourroit être borné à ce peu
de mots que dit de lui Charles V :
que bien noblement & bien vaillam-
ment il avoit regné , & que bien de-
voit être de lui nouvelle & mémoire
au nombre des Preux.*

On ne s'étonnera pas que nous pré-
férerions l'éloge qu'avoit mérité Char-
les V. Du Tillet dit aussi de ce Prince
*que jamais il ne vêtit armure ni au-
tre habillement de guerre , & ce qui
est remarquable , il dit cela pour le
louer , digne d'éloge lui-même pour
avoir senti que c'étoit-là un éloge (1).*

J. Du Tillet,
Evêque de
Meaux, Chr.
abr. des Rois
de France.

(1) Lorsqu'Eutrope observe que Numa Pom-
pilius ne fit point la guerre , c'est un aveu
qu'il fait , non un éloge qu'il donne. Il semble
demander grace pour Numa , *qui bellum nul-
lum QUIDEM gessit* ; il croit avancer un para-

Ce fut Richard , fils unique du Prince de Galles , qui succéda au Trône d'Edouard III , son ayeul. Edouard eut d'autres fils , qu'il faut rappeler ici pour la suite , savoir : le Duc de Clarence , le Duc de Lancastre , le Comte de Cambridge , qui fut depuis Duc d'Yorck , & le Duc de Glocestre. Le Duc de Clarence étoit mort avant son père , ne laissant d'Elizabeth de Burgh sa femme , qu'une fille , mariée à Edmond Mortemer , Comte de la Marche. Le Duc de Clarence étoit de tous les fils puînés d'Edouard III , le plus

doxe , en ajoutant que ce Roi pacifique ne fut pas moins utile à Rome que le belliqueux Romulus , *sed non minùs Civitati quàm Romulus , profuit.* Nous ne connoissons pas de plus bel éloge pour un Prince qui a régné quarante-trois ans , que ces trois mots : *bellum nullum gessit.* Ce regne pacifique fut un phénomène passager. A Numa succède Tullus Hostilius : *hic bella reparavit.*

digne d'un tel père & d'un frère tel que le Prince Noir.

Edouard III laissa aussi des filles : Isabelle , mariée à Enguerrand de Coucy , Marie au Duc de Bretagne , Marguerite au Comte de Pembrock Jean Hastings. Enguerrand de Coucy, mari de l'ainée , étoit Comte de Soissons en France & de Bedford en Angleterre. Né sujet & vassal du Roi de France , devenu gendre & vassal du Roi d'Angleterre , il voulut ne manquer à aucun de ses devoirs , & n'être l'ennemi d'aucun de ces deux Princes ; il prit le parti de s'absenter & d'aller faire la guerre en Italie. Il servit long-temps le Pape contre les Viscontis ; lorsque la trêve fut conclue entre la France & l'Angleterre , il revint en France , & rendit bientôt après à Charles V le même service que Du Guesclin lui avoit rendu autrefois par l'expédition de

Froissard. Castille. Le Duc d'Autriche venoit

de mourir ; Coucy en étoit le neveu par sa mère & l'héritier ; il alla réclamer cette succession , il conduisit en Allemagne ce qui restoit des Grandes-Compagnies anciennes , & ce qui s'en étoit formé de nouvelles pendant la dernière guerre. N'ayant point réussi dans l'expédition d'Autriche , Coucy ramena en France ces Compagnies , lorsque , sous le regne suivant , la trêve avec l'Angleterre , expirée , & la guerre renouvelée , rendirent leurs services utiles. Alors il rompit hautement avec l'Angleterre , permit à sa femme d'y retourner , & renvoya au nouveau Roi l'Ordre de la Jarretière , en lui déclarant que ses derniers services seroient pour le Roi & pour le pays qui avoient eu ses premiers sermens.



C H A P I T R E V I.

*Richard II en Angleterre ,
Et encore Charles V en France.*

Depuis 1377 jusqu'en 1380.

UN enfant de dix ans étoit chargé de balancer la puissance & la sagesse , sous lesquelles la fortune d'Edouard III & le génie du Prince de Galles venoient de succomber. Des oncles ambitieux & mal-intentionnés ne pouvoient qu'égarer son inexpérience & sa foiblesse. Tel étoit alors le sort de l'Angleterre , mais aussi tel alloit être bientôt celui de la France. Charles V l'avoit prévu ; le sage aperçoit de loin sa décadence , & Charles sentoit, dit-on , les atteintes d'un poison lent que le Roi de Navarre lui avoit donné autrefois. Il voyoit son fils à peu près à l'âge de Richard ;

il connoissoit bien ses frères , il les craignoit pour ce fils & pour son peuple. De-là cette fameuse Ordonnance de 1374, qui fixe la majorité des Rois à leur quatorzième année. Charles, dans le préambule de cette loi , dit que la Providence répand des lumières prématurées dans l'ame de ceux qu'elle destine à gouverner les autres hommes ; qu'instruits avec plus de soin que leurs sujets & par des personages choisis , leur esprit doit faire des progrès plus rapides, &c. Charles V sentoit bien la foiblesse de ces raisons ; on voit qu'il auroit voulu hâter les années de son fils ; on voit qu'il eût voulu transmettre à tous ses successeurs la sagesse qui avoit distingué son enfance. Il avançoit pour eux l'âge de l'autorité ; ne pouvant forcer la nature , il l'invitoit à s'élever dans les Rois au-dessus d'elle-même. Mais combien cette prudence fut démentie par le fort ! Charles vouloit que

son fils fût le premier de nos Rois ; majeur avant quatorze ans ; le Ciel condamna ce fils à une minorité éternelle.

Malgré le desir qu'avoient Edouard III & Charles V de laisser à leurs successeurs un Royaume paisible , ils n'avoient pu convenir des conditions de la paix , & les hostilités n'étoient que suspendues. Charles sentoit ses avantages , Edouard vouloit se dissimuler ses pertes. Charles montra sa supériorité dès les premières conférences , en exigeant que le Duc de Lancastre , l'un des Plénipotentiaires , quittât le titre de Roi de Castille & de Léon , auquel il avoit certainement plus de droit que le Roi d'Angleterre n'en avoit au titre de Roi de France. Charles crut devoir cet égard à son fidèle allié , Henri de Transtamare. Henri envoya des Plénipotentiaires aux Congrès de Bruges & de S. Omer , où se tenoient

lès conférences. Sur leur route , ils furent attaqués par une escadre Angloise , qu'ils battirent , & dont ils firent le chef prisonnier. Tout cédoit aux armes réunies de la France & de la Castille , & la marine Espagnole triomphoit en toute occasion de la marine Angloise. Malgré tant d'avantages , Charles , en faveur de la paix , offroit de rendre jusqu'à quatorze cens Villes fermées & trois mille forteresses (1) dans les Provinces de l'Aquitaine , exigeant seulement que ces Provinces rentrassent sous la suzeraineté de la France , & ne se réservant en propriété de ce côté-là , que Montauban & une partie du Quercy. On attendoit la réponse à cette proposition , lorsqu'Edouard mourut. Le nouveau gouver-

Froissard.
Du Tillet.

(1) Il faut se souvenir qu'alors tout étoit forteresse ou Ville fermée , sans quoi ce nombre seroit incroyable.

nement Anglois , à la tête duquel étoit le Duc de Lancaſtre , ou ne ſentit pas ou craignit de laiſſer voir l'intérêt qu'il avoit de faire la paix. Ce fut en Angleterre que les François apprirent la mort d'Edouard ; la trêve étant expirée vers ce temps-là , Jean de Vienne , Amiral de France , neveu du défenſeur de Calais , étoit allé ravager les côtes méridionales de l'Angleterre , depuis le Comté de Kent juſqu'à Plimouth. Les ſecours de la Caſtille groſſiſſoient la flotte Françoisé dans cette expédition , qui honora le nom de Jean de Vienne , & remplit Londres de terreur. La France avoit pour elle les flottes de la Caſtille & les armes de l'Ecoſſe , qui ſortit alors de ſon inaction. L'Angleterre n'avoit que le défefpoir du Duc de Bretagne & les forfaits du Roi de Navarre. Le Duc de Bretagne livra Breſt aux Anglois , le Roi de Navarre leur li-

vra Cherbourg. Ce Prince avoit mérité que tous les crimes ou tous les malheurs lui fussent imputés. Jeanne de France sa femme , sœur de Charles V , mourut subitement dans le bain , *de foiblesse de cœur ou d'avoir été mal gardée* , ce sont les termes & le seul résultat des dépositions faites juridiquement sur ce sujet. On soupçonna Charles le Mauvais de l'avoir fait empoisonner , ainsi que Charles de Navarre, Comte de Beaumont, son fils aîné, qui n'en mourut pas. Charles le Mauvais devoit être l'empoisonneur de sa femme & de son fils. Il fut obligé de se justifier auprès du Pape Grégoire XI de la mort du Cardinal de Boulogne, qu'on l'accusoit aussi d'avoir empoisonné ; il ne put se justifier de ses nouvelles entreprises contre la vie du Roi de France. Il avoit fait venir de l'Isle de Chypre un Médecin Juif, nommé Angel , & l'avoit chargé de passer en

Mém. de
Littérat.

France pour empoisonner Charles V, dont il espéroit qu'Angel obtiendrait aisément la confiance à la faveur de sa profession & de ses talens. Angel épouvanté de cette horrible commission, & se sentant perdu, soit qu'il consentît ou qu'il refusât de s'en charger, prit le parti de la fuite. Le Roi de Navarre fit courir après lui, & on le jetta dans la mer. Charles le Mauvais fit composer sous ses yeux par une Juive, un poison, dont il chargea un de ses valets-de-chambre, parent d'un Officier de la cuisine de Charles V. A la faveur de cette parenté, l'empoisonneur devoit s'introduire dans la cuisine pour épier le moment de faire le coup. Sur quelques soupçons & quelques indices qu'on eut de ce complot, on arrêta un Chambellan du Roi de Navarre, nommé Du Rue, & un de ses Secrétaires, nommé Du Tertre, tous deux agens connus de ce Prince.

Du Rue avoua tout, & même le projet d'empoisonnement ; Du Tertre avoua toutes les infidélités & toutes les trahisons possibles , à l'exception de ce projet, dont il assura n'avoir eu aucune connoissance. Tous deux furent décapités aux Halles à Paris ; leur proces , qui étoit celui du Roi de Navarre , fut rendu public. Charles le Mauvais alla chercher un asyle en Angleterre ; on saisit les Places , la guerre s'alluma par-tout. Cette humiliante scène s'étoit passée sous les yeux du fils aîné du Roi de Navarre , qui , desirant de voir un homme & un Roi , avoit obtenu la permission de se rendre auprès de Charles V son oncle. Le Roi de Navarre , dans la main duquel tout devenoit instrument du crime , profita de cette occasion pour introduire à la Cour de France ses émissaires & ses agens ; ils furent tous arrêtés , on fut même obligé de s'assurer du

Prince de Navarre ; il fut avéré qu'il n'avoit eu aucune part aux attentats de son père , il parut les détester , il employa le peu d'autorité qu'il pouvoit avoir sur les Commandans des Places de son père , pour les engager à remettre ces Places aux François ; il est vrai qu'il étoit entre les mains de Charles V.

Les Anglois n'avoient plus qu'un petit nombre de Places importantes en France ; mais c'étoient les clefs d'autant de Provinces ; Calais de la Picardie , Cherbourg de la Normandie , Brest de la Bretagne , Bordeaux de la Guyenne , Bayonne de la Gascogne. Charles le Mauvais avoit projeté un échange, qui auroit augmenté la puissance des Anglois & la sienne ; il leur cédoit les Places qu'il possédoit en Normandie , & les Anglois lui abandonnoient ce qui leur restoit en Guyenne. Par-là , les Anglois & le Roi de Navarre rassembloient leurs

possessions, les Anglois du côté du Nord, le Roi de Navarre du côté du Midi. La découverte des complots du Roi de Navarre & la promptitude avec laquelle ses Places furent saisies, firent avorter ce projet.

Le Roi de Navarre, revenu d'Angleterre avec des troupes pour défendre ses Etats, voulut prévenir le Roi de Castille, par lequel il s'attendoit à être attaqué. Logrogno, Place importante, donnoit aux Castillans une entrée facile dans la Navarre; Charles le Mauvais, qui ne faisoit la guerre que par intrigue, voulut corrompre le Gouverneur de Logrogno, nommé Dom Pedre Manrique; celui-ci demanda du temps, & avertit le Roi de Castille, qui, par une *contre-intrigue* fort usitée alors, lui ordonna de suivre cette négociation, pour que le Roi de Navarre fût pris dans son propre piège; Charles le Mauvais devoit aller en personne prendre possession de la

Mém. de
Littér.

Place en donnant l'argent. La crainte le fit changer d'avis, il n'envoya que ses troupes avec l'étendart Royal de Navarre, comme s'il eût été présent.

Les Navarrois furent pris avec l'argent, l'étendart seul ne le fut point. Celui qui le portoit, nommé Martin Henriqués, eut le courage de se jeter dans l'Ebre & le bonheur de se sauver à la nage ; il courut à toute bride avertir le Roi de Navarre, qui fut bientôt attaqué par les Castillans & poursuivi jusques sous les murs de Pampelune.

Dans le même temps, le Connétable soumettoit presque toutes les Places Navarroises de la Normandie, à l'exception de celle de Cherbourg, que les Anglois défendirent avec plus de vigueur, parce qu'elle leur avoit été cédée. Les François perdirent sous les murs de cette Place, un petit combat, remarquable par l'acharnement qu'ils y montrèrent ; il n'en

n'en revint pas un seul François ; tous furent tués ou pris.

Le siège du château de Gauray , que faisoit Du Guesclin , fut remarquable aussi par l'embrasement & l'explosion d'un magasin d'artillerie , & par la prise du trésor du Roi de Navarre , qui , sans compter les pier-
reries & d'autres joyaux , montoit à soixante mille livres , (somme alors considérable.) Mortagne fut sauvé par la mort d'Yvain de Galles , qui en faisoit le siège. Un scélérat du pays de Galles , nommé Jacques Laube , s'étant insinué dans sa familiarité pour le perdre , l'assassina , & courut s'en vanter aux Anglois , qui profitèrent du crime en le détestant.

Froissard.

En Picardie , la prise d'Ardres par le Duc de Bourgogne , resserra les garnisons de Calais & de Guines , & délivra de leurs incursions l'Artois & la Picardie.

Le Duc d'Anjou acheva de sou-

mettre tout le cours des rivières de Garonne & de Dordogne, & gagna un petit combat pareil à celui de Cherbourg; il reprit Montpellier au Roi de Navarre, mais il y mit des impôts que le Roi de Navarre n'y mettoit pas; Montpellier se souleva, le Duc d'Anjou reparut dans un appareil terrible, on se soumit; il prétendit faire grace en ne demandant que six cens victimes, dont deux cens périroient par le fer, deux cens par le feu, deux cens par la corde, afin de varier le spectacle. Des Cardinaux, des Moines, des Magistrats haranguèrent tant, que le Duc d'Anjou consentit que le plus grand nombre de ces supplices fût racheté à prix d'argent. C'étoit le véritable objet de cette horrible comédie qui se jouoit loin des yeux de Charles V, mais que nous verrons renouveler dans Paris sous les yeux de son fils. S'il y avoit eu un moyen de faire regretter Char-

les le Mauvais , ç'auroit été celui-là.

Le second fils & la fille de ce Roi avoient été pris dans une des Places qui venoient de lui être enlevées ; ce fut pour lui une nouvelle occasion de crime ; voyant qu'on ne se pressoit pas de les lui rendre , il s'en prit aux Ducs de Berry & de Bourgogne , frères de Charles V , & voulut les faire empoisonner par un Anglois , qui s'étoit vendu à lui pour cet attentat , & qui fut écartelé. Ce Prince affreux mourut enfin brûlé dans son lit par accident (1) , & du moins la mort de Charles le Mauvais & celle de Pierre le Cruel purent être attribuées à la vengeance divine.

La guerre qui se faisoit entre les Anglois & les Ecoissois sur leurs frontières , produisoit peu d'évenemens.

Le grand objet étoit la guerre de

(1) Ces deux événemens n'arrivèrent qu'au commencement du regne de Charles VI.

Bretagne. Charles V avoit résolu de ne plus garder avec le Duc aucune espèce de ménagement ; il le fit ajourner à la Cour des Pairs ; il ajouta lui-même aux conclusions de son Procureur-Général , un discours véhément contre le Duc ; il fit prononcer solennellement en sa présence la confiscation du Duché. Tout ce Duché , à l'exception de Brest , étoit dès-lors enlevé au Duc de Bretagne , & cette dépossession réelle , ouvrage de la guerre , n'avoit blessé personne ; les Bretons eux-mêmes y avoient concouru ; ils se révoltèrent contre la dépossession légale ; leurs cœurs s'aliénèrent , ils se tournèrent vers le Prince malheureux qu'on vouloit dépouiller juridiquement ; ou plutôt ce ne fut plus Montfort , ce fut la patrie qu'ils crurent défendre & dont ils crurent soutenir la liberté. Toutes les idées de l'indépendance de la Bretagne se réveillèrent ; on ne parloit que

de franchise , que des anciens Rois de l'Armorique , & de la nécessité de secouer le joug de la France.

La Comtesse de Penthièvre elle-même parut entrer dans ces vues ; elle forma opposition pour elle & pour ses enfans à l'Arrêt de confiscation , elle y étoit autorisée , le traité de Guerrande , qui avoit exigé d'elle le sacrifice de ses droits en faveur de la Maison de Montfort , les lui avoit expressément réservés dans le cas où la Maison de Montfort viendrait à s'éteindre. Ce traité s'étoit fait sous les yeux & par l'autorité du Roi , & la dernière ressource qu'il laissoit à la Maison de Blois-Penthièvre étoit un bien foible reste de droits jugés légitimes par les Rois prédécesseurs de Charles V & par la Cour des Pairs. Montfort n'avoit point d'enfans , & sa personne étoit proscrire. Le cas prévu par le traité de Guerrande étoit donc arrivé. La condamnation & la

mort civile de Montfort ne devoient donc point donner lieu à la confiscation & à la réunion du fief au préjudice d'un tiers, mais seulement faire renaître les droits de la Maison de Blois-Penthièvre, qui n'avoient été que suspendus en faveur de la Maison de Montfort, & pour le bien de la paix. Ces raisons étoient sans réplique, les Gens du Roi n'y opposèrent rien, & l'Arrêt réserva expressement les droits de la Maison de Blois; mais cette réserve n'étoit qu'illusoire; on ne s'en dispofoit pas moins à exécuter dans toute sa rigueur l'Arrêt de confiscation, & à consommer la réunion de la Bretagne au Domaine de la Couronne. On parvint enfin à unir d'intérêt les Maisons de Blois & de Montfort.

La proscription du Duc de Bretagne révoltoit les Pairs mêmes, qui l'avoient prononcée. Plusieurs d'entr'eux s'étoient absentés sous diffé-

rens prétextes. Ceux qui assistèrent à ce jugement, trouvèrent mauvais que le Roi y assistât; ils prétendirent qu'étant partie au procès, il ne pouvoit pas être Juge, & que c'étoit à eux seuls à faire justice d'un Pair. Il s'éleva encore beaucoup d'autres difficultés sur la forme; on prétendit que les délais n'avoient pas été observés; que l'ajournement n'avoit été publié que dans les Villes de la Bretagne, dont le Duc n'étoit plus en possession, au lieu qu'il auroit dû être signifié au Duc dans la Ville de Brest, la seule que les François ne lui eussent pas enlevée (1). De plus, on avoit négligé d'accompagner l'ajournement d'un fauf-conduit, ainsi le défaut de sûreté fournissoit au Duc une excuse suffisante.

La teneur de l'Arrêt ne faisoit pas

(1) Elle n'en étoit pas plus restée au Duc, elle étoit entre les mains des Anglois.

moins de peine que l'inobservation des formalités. Les Pairs jugeoient que c'étoit traiter un d'entr'eux avec trop de rigueur. Les intelligences avec l'Anglois n'étoient pas vues alors par les grands Vassaux de la Couronne, du même œil dont elles le feroient aujourd'hui. Quand ils étoient contents du Roi & de la patrie, l'Anglois n'étoit pour eux qu'un ennemi étranger qu'ils combattoient avec ardeur; mais au moindre mécontentement, ils voyoient en lui un des grands Vassaux de la Couronne, un Pair de France, uni d'intérêt avec eux pour balancer & borner l'autorité du Roi. D'ailleurs la Bretagne, avec ses prétentions à l'indépendance, étoit presque regardée comme formant dans la France un Etat particulier, qui sembloit avoir, comme tous les autres Etats, le droit de choisir ses alliés. Enfin Montfort, dont les droits rejettés par la France,

n'avoient prévalu que par le secours des Anglois , Montfort élevé parmi eux , qui avoit triomphé par eux & qui s'étoit sacrifié pour eux , paroissoit au moins excusable de ne vouloir pas se détacher d'eux ; on étoit fâché que les Anglois eussent été ses bienfaiteurs , mais on avoit peine à blâmer sa reconnoissance.

Ce point de vue de l'affaire échappa pour lors à la sagesse de Charles V ; il ne vit que la félonie du Vassal , que l'insolence du défi que le Duc de Bretagne avoit osé faire à son Roi , que la nécessité de couper jusqu'aux dernières racines de cette alliance funeste de la Bretagne avec l'Angleterre ; il crut que les Bretons ayant eux-mêmes chassé leur Duc pour son attachement à l'Angleterre , trouveroient bon que le Roi interposât son autorité pour consommer leur ouvrage , il comptoit d'ailleurs sur leurs services & sur ses bienfaits.

Mais les Bretons ne raisonnoient pas ainsi ; ils avoient chassé leur Duc, disoient-ils , pour éviter le joug Anglois , ils le rappellèrent pour éviter le joug François ; ils aimoient mieux avoir affaire à un Duc qu'à un Roi. » Un Duc prie quelquefois , disoit le Seigneur de Laval dans une assemblée de Bretons , » un Roi commande toujours (1). » Les Bretons en faisoient alors l'expérience. Les flatteurs de Charles V (car les meilleurs Rois ont des flatteurs dès qu'ils montrent une foiblesse) lui persuadèrent d'affujettir la Bretagne à la Gabelle & aux autres impositions établies en France. Quel temps pre-

(1) Henri IV, qui n'étoit pas monté sans contradiction sur le Trône , prioit quelquefois. On a de lui une Lettre du 31 Août 1593 , adressée au Cardinal d'Osât, & par laquelle *il le prie* de se concerter avec le Duc de Nevers son Ambassadeur, pour obtenir son absolution du Pape Clément VIII.

noit-on pour ce coup d'autorité , qui avoit si mal réussi au Duc lui-même ! Cette faute , il faut l'avouer , ne recevoit point d'excuse. Montfort en profita. Son arrivée en Bretagne fut un triomphe ; ses sujets se jettoient dans les flots pour aller à sa rencontre, le rivage retentissoit d'acclamations , on voyoit couler de tous les yeux des larmes de repentir , de tendresse & de joie. Montfort étoit escorté des plus braves Capitaines Anglois : Robert Knolles , Thomas de Percy , Hue de Caurelée ou Hugues de Calverley. Ce dernier s'immortalisa dans cette expédition par le plus généreux dévouement , suivi du plus brillant succès. Le Duc de Bretagne remontoit la Rance & passoit à la vue des fortifications de Saint-Malo, pour pénétrer jusqu'à Dinan ;

*D'Argentré.
D. Le Bouteiller.
hist. de Brete.*

mais à peine les vaisseaux qui lui servoient d'escorte , s'étoient-ils engagés avec lui dans l'embouchure de

la Rance , qu'on vit paroître la flotte Espagnole , envoyée contre le Duc de Bretagne & les Anglois , par le Roi de Castille , fidèle allié de la France ; cette flotte sépara des vaisseaux de guerre Anglois , leurs bâtimens de transport chargés de vivres , de munitions de guerre & du trésor du Duc , & ferma le passage de la Rance à ces bâtimens. Caurelée voyant que le Duc étoit en sûreté , voulut encore lui rendre ses bâtimens de transport ; il oblige son pilote particulier à tourner sa proue vers la flotte Espagnole , il fond sur cette flotte avec son seul vaisseau , la fait reculer , protège les bâtimens de transport Anglois , les fait entrer dans la Rance , & fait ensuite sa retraite en bon ordre. Il mérita que Du Guesclin , qui , du haut des tours de S. Malo , voyoit cette manœuvre , l'admirât & fît des vœux pour lui. La guerre continua en Bretagne , &

les Bretons la portèrent jusqu'en Normandie.

La première faute qu'avoit faite Charles V d'écouter trop son ressentiment contre Montfort , en entraîna une seconde. Comme le Roi voyoit que plusieurs des Seigneurs Bretons, qu'il avoit crus attachés à ses intérêts , lui échappoient , la fidélité de tous lui devint suspecte ; il étendit ses soupçons jusqu'au Connétable Du Guesclin , dont les exploits avoient tant contribué à la gloire de son regne ; les intrigues des Courtisans, qui empoisonnent tout , vinrent encore aigrir & redoubler ces défiances : on persuada au Roi que Du Guesclin favorisoit sous main le Duc de Bretagne , ce Duc de Bretagne que Du Guesclin avoit dépouillé lui-même précédemment ; mais alors son silence & son inaction paroissoient condamner la rigueur dont le Roi vouloit user envers le Duc. Char-

les écrivit au Connétable une Lettre dictée par la prévention & la colère ; Du Guesclin, fier & sensible comme tous les héros irréprochables , lui renvoya , dit-on , à l'instant l'épée de Connétable. A peine cette disgrâce eut-elle éclaté , que le cri public s'éleva & rendit hautement témoignage à la vertu de Du Guesclin. Charles l'entendit ; il étoit homme , il étoit Roi , il pouvoit être trompé ; mais il étoit Charles le Sage, il ne pouvoit rester long-temps dans l'erreur ; le tort lui avoit été suggéré, son cœur lui inspira la réparation. Les Ducs d'Anjou & de Bourbon allèrent de sa part rapporter l'épée de Connétable à Du Guesclin , & lui annoncer le retour des bonnes grâces de son Roi. L'Historien de Bretagne , celui de Louis II, Duc de Bourbon , & quelques autres , assurent que Du Guesclin , plus frappé de l'injure que touché de la réparation

D'Argent.
Hist. de Bret.
D'Orronv.
Hist. de Louis
II, Duc de
Bourb.

tion , refusa constamment de reprendre les marques de sa dignité. L'Auteur de la nouvelle Histoire de France n'en croit rien , & en convenant de la disgrâce passagère du Connétable comme d'un fait avéré , il doute même qu'il ait renvoyé l'épée ; ses raisons sont qu'il ne trouve dans les dépôts publics aucun monument de cette abdication ; elle auroit dû , selon lui , être conservée dans le trésor des Chartes , où l'usage étoit de placer ces sortes d'actes ; elle auroit dû aussi être inscrite dans les registres de la Chambre des Comptes , où l'on trouve celle du Connétable de Fiennes , prédécesseur de Du Guesclin , ainsi que celles de quelques-uns de ses prédécesseurs & de ses successeurs. Mais cette démission , par la raison même qu'elle a été promptement révoquée & qu'elle est restée sans effet , peut ou n'avoir pas été placée dans les dépôts publics , ou en avoir été ôtée.

Villaret ;
Ch. 5.

Les autres raisons de M. Villaret sont que Froissard ni la grande Chronique ne parlent point de la démission de Du Guesclin. M. Villaret ne reconnoît point ce héros généreux à l'inflexible rigueur qu'on veut que son ressentiment ait opposé au repentir de son Roi. M. Villaret peut avoir raison sur ce point , sans que le fait de la démission soit faux. Il suffit que , selon le récit de la plupart des Historiens , Du Guesclin ait repris l'épée de Connétable (1).

Au reste , il faut ou qu'il l'ait gardée ou qu'il l'ait reprise , car dans son testament & dans son codicille , datés des 9 & 10 Juillet 1380, trois jours avant sa mort , il prend expressément le titre de *Connétable de France*.

(1) » *Le Monarque a fléchi son sujet* , a dit à cette occasion M. de la Harpe. (Eloge de Charles V.)

La disgrâce du Connétable avoit assez duré pour être fatale à un de ses parens ou alliés , nommé Silvestre Budes , Capitaine habile , & distingué parmi tous ces chefs d'Aventuriers qui s'étoient signalés sous ce regne. Cet homme , dans un besoin pressant d'argent & pour payer ses troupes , s'étoit autrefois saisi de quelques mulets chargés d'or & d'argent , qui appartenoient à l'avare & vindicatif Cardinal d'Amiens , Jean de la Grange , si détesté en France pour ses déprédations , mais trop aimé de Charles V , ainsi que le flatteur Bureau de la Rivière , dont les délations avoient causé la disgrâce du Connétable. Tant que le Connétable fut en faveur , on n'imagina point de faire un crime à Silvestre Budes d'une action que les loix de la guerre sembloient autoriser , parce qu'elles autorisent tout , & dont le temps devoit avoir effacé le souvenir ; mais dès que

Du Guesclin eut perdu sa faveur & Budes son appui , le crime de celui-ci parut digne de mort. Le Cardinal de la Grange le fit arrêter à Avignon & conduire enchaîné à Mâcon , où il eut la tête tranchée. Les parens de Budes portèrent au Roi les plaintes les plus amères sur cette exécution , qu'ils représentoient comme très-injuste ; on prétend que Charles le Sage leur répondit comme auroit pu faire Caligula dans ses fureurs , ou du moins Julien dans ses ironies cruelles contre les Chrétiens, *que s'il étoit mort innocent , ce devoit être un motif de consolation pour sa famille.*

Quoique des Auteurs aient cité de bonne foi ce mot parmi les dits mémorables de Charles V , on peut se dispenser de croire qu'une si dure réponse soit sortie de cette même bouche, qui ne faisoit jamais entendre que des paroles de justice & d'humanité.

Du Guesclin ayant consenti d'oublier tous ces affronts & de reprendre les armes pour Charles V , alla réduire quelques châteaux dans la Guyenne. L'année suivante , poursuivant ses conquêtes sur les confins de l'Auvergne & du Gévaudan , il alla mourir le 13 Juillet devant ce Château neuf de Randan , dont les défenseurs , par respect pour la mémoire de ce grand homme autant que pour leur parole , déposèrent les clefs sur son tombeau. Clifson , qui avoit recueilli ses derniers sours , lui succéda dans la dignité de Connétable. On fait honneur à Enguerrand de Coucy & au Maréchal de Sancerre d'avoir refusé cette dignité , & d'avoir désigné Clifson comme le plus capable de la remplir. On fait honneur à Clifson , à Coucy & à Sancerre d'avoir craint de succéder à un homme tel que Du Guesclin.

On l'a comparé au Vicomte de

Turenne ; on auroit pu auffi comparer le Prince de Galles au grand Condé , du moins pour le caractère de leurs talens. Mais le Prince de Galles fut le grand Condé avec plus de douceur ; Du Guesclin (1) fut Turenne , avec un reste de groffiéreté qu'il tenoit de son fiécle & de son éducation. Du Guesclin & Turenne ont obtenu l'honneur de mêler leurs cendres à celles de nos Rois. Charles V fit élever à Du Guesclin un maufolée placé au pied de la fépulture que ce Prince avoit choifie pour lui-même. L'építaphe qu'on y grava , fimple & modeste , comme

(1) On peut lui appliquer l'éloge que Cornelius Nepos donne à Iphicrate : „ *Multùm*
 „ *in bello est verfatus : fapè exercitibus præfuit ;*
 „ *nufquam culpâ male rem gessit ; femper con-*
 „ *filio vicit , tantumque eò valuit , ut multa in-*
 „ *re militari , partim nova attulerit , partim*
 „ *meliora fecerit.*

si elle eût été dictée par Du Guesclin lui-même , ne parle que de sa mort , & ne dit rien de ses actions , mais son nom seul les rappelle toutes. » La modestie & le faste des Inscriptions , a dit un vrai Philosophe , » sont également l'ouvrage de la vanité. La modestie convient mieux à la vanité , qui a fait de grandes choses ; le faste à la vanité , qui n'en a fait que de petites.

Mém. & rést:
sur Christine,
Reine de
Suède.

Tout n'est que vanité sans doute , la mort en est la preuve. Si Du Guesclin eut celle de vivre à jamais dans la mémoire des hommes , elle a été pleinement satisfaite. Sa pompe funèbre , en traversant une grande partie du Royaume , reçut par-tout en tribut les larmes de la France. On avoit voulu épargner à la Capitale ce spectacle de douleur. On fit passer le convoi par S. Cloud pour se rendre à S. Denys. Le zèle & la reconnaissance rendirent cette précaution

inutile. Les Citoyens coururent en foule au-devant des tristes restes de leur défenseur , & les accompagnèrent avec des sanglots jusqu'au lieu de la sépulture. Le chemin de Saint-Cloud à Saint-Denys étoit bordé des deux côtés de spectateurs éplo-
rés , & Paris ce jour-là ne fut qu'un désert. Les trois frères du Roi , le Duc de Bourbon , son beau-frère , ami particulier de Du Guesclin , les autres Princes , les plus grands Seigneurs se firent un devoir d'assister à la cérémonie ; mais ce fut sur-tout , le peuple qui , par ses regrets , honora dignement la mémoire de Du Guesclin.

On lui fit une Oraison funèbre ; c'est la première qui ait été faite. Sa plus belle Oraison funèbre est dans ces mots qu'il dit en mourant à ses soldats : » Mes amis , en quelque lieu » que vous fassiez la guerre , souve-
» nez-vous que les femmes , les en-

» fans , les vieillards , les Ecclésiastiques , le pauvre peuple , foible & » défarmé , ne font point vos ennemis. Je sens avec douleur que je » n'ai pas toujours été fidèle à cette » maxime ; c'est le fardeau le plus » pesant que j'aie à porter au Tribunal de Dieu.

Après la cérémonie , les Officiers du Connétable vinrent prendre congé du Roi. Aussi-tôt qu'il les aperçut , les larmes lui vinrent aux yeux , il détourna ses regards avec de grandes marques de trouble & de douleur , & ne pouvant soutenir leur vue , il leur fit dire que jamais il ne les oublieroit , mais que dans ce moment il craignoit trop de les voir & de leur parler. Les récompenses qu'il leur fit distribuer , attestèrent la sincérité de ses regrets.

Ces traits de sensibilité dans les Princes , sont précieux à recueillir. C'est avec plaisir qu'on lit dans

l'Abbé de Choisy, que l'Empereur Charles IV, oncle du Roi Charles V, étant allé à S. Denys, lorsqu'il vint en France en 1378, demanda surtout à voir les tombeaux de Charles le Bel & de Philippe de Valois, & qu'il dit à l'Abbé de S. Denys & aux Religieux: » *J'ai été nourri dans*
 » *mon âge ez hôtels de ces bons Rois,*
 » *qui moult de biens m'ont fait ; je*
 » *vous requiers affectueusement de*
 » *bien prier Dieu pour eux. C'est*
 avec plus de plaisir encore qu'on y lit que le même Empereur étant allé voir la Reine sa nièce à l'hôtel de S. Pol, » & ayant apperçu la Duchesse de Bourbon, mère de la Reine, qui s'étoit retirée à un coin de la chambre, il se mit à pleurer amèrement, & elle aussi, parce qu'il se souvint qu'elle étoit sœur de sa première femme. Il voulut lui parler, & ne le pouvant, il lui fit dire qu'il seroit bien-aïse de la
 » voir

Choisy, hist.
de Charl. V,
l. 4. d'après
un man. de la
Bibl. du Roi.

» voir en particulier. . . . La Du-
» chesse Douairière de Bourbon vint
» voir l'Empereur , & demeura deux
» heures avec lui dans son cabinet.
» Ils y renouvelèrent , avec bien des
» larmes , la mémoire de l'Impéra-
» trice.

C'est sur - tout à l'égard d'un
sujet utile , tel que Du Guesclin ,
qu'on aime à voir les Rois déployer
leur tendresse reconnoissante. Le der-
nier mot que ce grand Capitaine fit
entendre à son Maître , fut un vœu
pour la paix. En partant pour sa der-
nière campagne , il l'exhorta forte-
ment à terminer la guerre , sur-tout
il lui fit sentir la nécessité de faire
la paix avec le Duc de Bretagne. Le
Roi le lui promit , & il eût tenu pa-
role , mais il ne survécut pas long-
temps à la perte du Connétable &
à celle de la Reine, Jeanne de Bour-
bon. Il avoit , dit-on , depuis vingt-
deux ans , au bras droit , une fistule

Froissard.

qui lui avoit fauvé la vie , lorsqu'il avoit été empoisonné par le Roi de Navarre. Cette fistule , qui servoit d'issue aux humeurs , avoit été ménagée par un Médecin que l'Empereur Charles IV avoit envoyé en France dans cette occasion. Le Médecin , dit-on encore , avoit prédit que , quand la fistule se fermeroit , le Roi mourroit , mais qu'il auroit environ quinze jours pour se reconnoître & se préparer à la mort. Ainsi Charles V put calculer ses derniers momens , comme il avoit calculé les événemens de son regne.

Ce Roi nécessaire fut enlevé à ses peuples le 16 Septembre 1380, dans sa quarante-quatrième année, ayant fait tout ce qu'un bon Roi ne commence à faire qu'à cet âge , ayant gouverné sur un plan nouveau & régulier , dont il fut l'inventeur. Seul entre tant de grands Rois, Charles obtint le nom de *Sage* ; mais son siècle,

qui le lui donna , en concevoit - il toute la dignité ? Ce siècle , que le fanatisme militaire enyvroit de préjugés & de fureurs , qui mérita des Conquérans , par la stupide admiration qu'il eut pour eux ; ce siècle fut-il digne d'admirer Charles V ? Sut-il préférer une prudence utile sans éclat à la valeur éblouissante & funeste des Philippe VI , des Jean , des Edouard III , des Henri V ? Put-il soupçonner le rang que des siècles de lumière donneroient à Charles V. parmi les Rois ?

La race Capétienne n'en offre point (1) dont l'Histoire ait flétri les noms , ni dont la Nation ait à rougir. Louis XI , lui-même , le Tibère de

(1) On ne parle ici que des Rois de France , & non des Rois que la race Capétienne a fournis à d'autres Nations. *Charles le Mauvais* , par exemple , est justement flétri par l'Histoire.

la France , semble avoir échappé à l'horreur de la postérité par des traits de grandeur & par la gloire toujours imposante du talent. Mais parmi ces Rois diversement estimables , on en compte à peine trois que la justice & la raison puissent placer à côté de Charles V. S. Louis a ses Croisades , erreur pardonnable dans le siècle où il a vécu , s'il pouvoit être permis à un grand homme de s'égarer avec son siècle. Louis XII, trop occupé du Milanès & du Royaume de Naples, ne fit pas tout le bien qu'il pouvoit faire ; trop souvent trompé par ses ennemis , il parut mériter de l'être , comme il méritoit d'être adoré de ses peuples. Nous aimons de Henri IV jusqu'à ses foibleesses , mais Sully les condamna : Sully , plus sévère que la postérité , ne crut pas qu'on dût pardonner aux Rois des erreurs dont leurs peuples sont toujours punis.

Quelles furent les foibleesses de

Charles V ? il n'a vécu que l'âge des erreurs & des passions, & il n'a connu ni les passions ni les erreurs. Si les intrigues de Bureau de la Rivière, les déprédations du Cardinal de la Grange, les violences du Duc d'Anjou répandent des nuages sur quelques instans de son regne, tout ce qui est de lui est pur.

N'oublions pas de rappeler encore le trait distinctif de l'administration de Charles V ; c'est le plaisir qu'il prenoit à consulter ses peuples sur ses opérations & sur ses loix, comme un bon père de famille prend des arrangemens avec ses enfans. Ce sera toujours la politique des Rois qui voudront être servis avec zèle. On est surpris de voir citée avec éloge dans un Livre excellent, cette pensée de Senèque : *Nihil mihi videtur frigidius quàm lex cum prologo, jubeat lex, non suadeat* (1).

(1) Rien ne me paroît plus froid qu'une loi

Comment se borne-t-on au triste plaisir de commander, quand on peut persuader & inspirer ? Que la loi ordonne, l'obéissance n'est que nécessaire ; qu'elle persuade, l'obéissance est volontaire. Heureusement ; malgré Senèque, les bonnes Loix Romaines sont raisonnées & motivées. Parmi nous, le préambule de la loi en expose pareillement l'objet & les motifs ; il n'y auroit qu'un mépris barbare pour l'humanité qui pût faire abroger cet usage. Ce que Senèque devoit dire, c'est que le préambule d'une loi doit toujours être vrai, parce que la loi parle au nom de la justice & de la vérité. Charles V ne voyoit dans la loi que la réunion de toutes les volontés en une volonté unique, dont la raison est le principe, & dont le Monarque est l'organe.

avec un préambule. Que la loi commande ; persuader n'est pas son affaire.

Il est consolant de penser que ce Roi , qui rendit ses peuples heureux , fut heureux lui-même , il le fut du bonheur public , qui étoit son ouvrage , & dont il jouissoit avec volupté. Son bonheur domestique fut l'ouvrage de Jeanne de Bourbon sa femme. C'est peut-être l'union la mieux assortie & la plus constamment heureuse qu'on ait vue , non-seulement parmi les Rois , mais en général parmi les hommes. Tous deux également sages , modestes , pieux , vertueux , sensibles , bienfaisans , occupés de leurs devoirs , du bonheur de l'humanité , du bonheur l'un de l'autre , comme l'avoient été S. Louis & Marguerite de Provence , ils s'honoroient réciproquement d'une tendresse , d'un respect , d'une confiance sans bornes.

Dédaignerons-nous d'observer que la Reine étoit encore , sans le savoir , la plus belle femme & la plus spiri-

Histoire de
Louis II, Duc
de Bourbon ,
par d'Or-
rony.

tuelle de son temps ? La Reine de Castille , sœur de la Reine de France , avoit les mêmes vertus , les mêmes charmes , & fut la plus malheureuse Princesse de ce siècle ; elle méritoit d'être outragée par Pierre le Cruel , & vengée par Bertrand Du Guesclin.

Le Duc de Bourbon, frère de ces deux Reines , fut le seul Prince dont les vertus consolèrent la France sous l'anarchie de Charles VI & la tyrannie de ses oncles paternels ; tous les actes de clémence exercés malgré eux par Charles VI , lui furent suggérés par le Duc de Bourbon. Le trait suivant suffira pour peindre l'ame de ce Duc , & pour faire juger si c'est la flatterie qui l'a nommé *le Bon & le Grand*. Pendant que les Princes de sa Maison mouroient à Brignais , il servoit d'otage au Roi Jean ; il languit ainsi huit ans dans la captivité. Son absence donna lieu à

des défordres , ses Barons pillèrent ses Domaines , & Chauveau , son Procureur-Général , fut forcé par le devoir de sa charge , d'informer contr'eux. Le Duc devenu libre , ferme les yeux sur les fautes passées , & ne songe qu'à gagner les cœurs de ses vassaux. Il institue l'Ordre de l'Espérance. Au milieu de la solennité de cette cérémonie , le sévère Chauveau paroît , tenant à la main le cahier des informations ; il le présente à genoux au Duc : *Monseigneur* , lui dit-il , *vous verrez ici bien des coupables ; les uns méritent la mort , les autres ont au moins encouru la confiscation. Voici le registre de leurs crimes.*

Les prévaricateurs étoient présens & frémissaient. *Chauveau* , dit le Prince , *avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ?* Il prend le registre & le jette au feu sans le lire. A ces mots divins , à cette

action généreuse , des larmes de joie & de tendresse coulèrent de tous les yeux. Il n'y eut pas un de ces Gentilshommes , coupables ou non , qui ne jurât de donner sa vie pour un Prince si magnanime. Il profita de cette ardeur , & ce fut pour le service de l'Etat ; il mena ses sujets contre les Anglois , à qui Charles V reprenoit alors tout ce qu'Edouard III avoit pris à la France.

La vertu & la gloire unirent de la plus tendre amitié le Connétable Du Guesclin & le Duc de Bourbon. Ce Prince se fit honneur toute sa vie d'avoir été l'élève & l'ami d'un si grand homme. Il plaida sa cause devant Charles V , dans ce moment d'erreur où le Roi prévenu , outrageoit Du Guesclin par un doute sur sa fidélité ; il éclaira Charles , & ramena Du Guesclin.

Pierre le Cruel , comme nous l'avons dit , avoit empoisonné Blanche

de Bourbon sa femme , sœur du Duc. Celui-ci , après la mort de Pierre le Cruel , étant allé en Castille , où Henri de Transamare l'avoit invité à une expédition contre les Maures , la Nation vit avec intérêt le digne frère d'une Reine innocente , dont on pleuroit encore les infortunes & la mort. Transamare fit voir au Duc de Bourbon les enfans de Pierre le Cruel , qu'il tenoit prisonniers au château de Ségovie : *Voici* , lui dit-il , *les enfans du bourreau de votre sœur ; vous pouvez les immoler à votre vengeance.* Ah ! répondit Bourbon , *sont-ils donc coupables des crimes de leur père ?*

Le Duc de Bourbon placé entre Charles le Sage & Pierre le Cruel , ses deux beaux-frères , fut le plus parfait imitateur de l'un & le plus parfait contraste de l'autre. Il nous paroît bien supérieur à ce Duc de

Lancastre , dont les Anglois ont tant célébré les vertus (1).

Charles V fut surnommé *le Riche* aussi-bien que *le Sage* , & il ne fut riche , que parce qu'il étoit sage.
» C'est , comme l'observe Mézerai ,
» après avoir soutenu de longues &
» difficiles guerres , donné de notables pensions à plusieurs Princes
» & Seigneurs étrangers , de très-libérales récompenses à ses domestiques & aux gens de service , soit
» pour la guerre , soit pour le Conseil , soit pour les Lettres ; de plus,
» après avoir bâti grand nombre de très-somptueux édifices ; » ajoutons sur-tout que c'est sans avoir foulé ses peuples qu'il a laissé tant en mobilier qu'en argent comptant.

(1) Nous en avons parlé dans le second Chapitre. C'étoit le dernier Prince de la première Maison de Lancastre.

dix-sept millions (1) , & connoissons les ressources de l'économie.

C'est sous le regne de Charles V que commença le grand schisme d'Occident ; nous dirons dans la suite l'influence qu'il eut sur les intérêts de la France & de l'Angleterre.

Nul Roi ne fit plus de réunions au Domaine que Charles V ; il fut y rappeler presque toutes les Provinces qui avoient été cédées aux Anglois par le traité de Brétigny ; il fit d'ailleurs diverses acquisitions , telles que celle de l'Isle d'Oléron , si utile , ainsi que l'Isle de Ré , à la défense de la Rochelle , & celle de

(1) Dix-sept millions paroissent une somme incroyable pour le temps ; les Auteurs contemporains peuvent avoir exagéré , mais il est constant que Charles V laissa d'immenses trésors.

tous les Châteaux & Domaines
situés en - deçà de l'Isère , qui
servit alors de borne naturelle &
respective à la Savoye & au Dau-
phiné.



CHAPITRE VII.

Charles VI en France ;

Et encore Richard II en Angleterre.

Depuis 1380 jusqu'en 1399.

JAMAIS deux Etats voisins & rivaux , ne s'étoient trouvés dans une situation plus semblable , que l'étoient la France & l'Angleterre au commencement du regne de Charles VI & de Richard II. Ces deux Rois étoient du même âge , tous deux encore dans l'enfance , tous deux gouvernés par trois oncles paternels ambitieux & mal-intentionnés. Le sort sembloit même s'être étudié à mettre entre les trois oncles du Roi d'Angleterre , la même différence de caractère qu'entre les trois oncles du Roi de France , & cette différence de caractère suivoit

le même ordre chez les Princes des deux Nations.

Le Duc de Lancastre , Régent en Angleterre , avoit la hauteur , l'ambition , l'avidité du Duc d'Anjou , Régent en France ; le Duc d'Yorck ressembloit au Duc de Berry par la mollesse & l'indolence , & le Duc de Glocestre au Duc de Bourgogne par l'audace & la turbulence. En Angleterre comme en France , l'autorité du Régent étoit moins bornée par la Loi , que gênée par la jalousie de ses frères , & les débats que cette jalousie faisoit naître , se terminoient toujours aux dépens du peuple chez l'une & l'autre Nation. Si le Régent d'Angleterre avoit des droits à la Couronne de Castille , le Régent de France en eut à la Couronne de Naples , & il en résulta de part & d'autre les mêmes effets dans la politique tant extérieure qu'intérieure. Au dehors , le Roi de Castille con-

tinua d'être ennemi de l'Angleterre , comme la Maison d'Arragon , qui disputoit le Trône de Naples , fut ennemie de la France. Au dedans , les deux Régens , occupés d'un objet d'ambition personnel , donnoient moins d'attention aux affaires du Royaume , & songeoient à employer les trésors de leur patrie à l'acquisition d'un Trône étranger. Le jeu de ces passions avides produisit de part & d'autre des injustices & des impôts , qui de part & d'autre aussi produisirent des soulèvemens.

En Angleterre , on établit une espèce de Capitation d'environ douze sols par tête au-dessus de quinze ans ; mais la disproportion des fortunes rendoit cet impôt trop inégal ; le Parlement se contenta d'inviter vaguement le riche à venir au secours du pauvre par une répartition équitable. On peut croire que la répartition ne fut point ou ne parut point équitable ,

& que les pauvres se jugèrent sacrifiés aux riches. De-là une animosité plus marquée entre ces deux classes de Citoyens ; l'envie naturelle que les riches inspirent aux pauvres , dégénérera en une haine de parti que la première occasion fit éclater.

Dans un Village du pays d'Essex , un forgeron étant à travailler à sa forge , les Collecteurs vinrent lui demander la Capitation de sa fille. Il prétendit qu'elle n'avoit point l'âge exigé par le Statut ; un des Collecteurs offrit de prouver le contraire par une indécence révoltante , & déjà il faisissoit la jeune fille. Cette brutalité fut punie , le père indigné brisa la tête au Collecteur à coups de marteau , les voisins applaudirent , ils firent plus , ils s'armèrent ; cette fureur se communiqua de proche en proche ; bientôt tout fut en feu dans le pays d'Essex , dans le Royaume de Kent , dans l'Est-Angle , dans toutes les Provin-

ces de l'Est & du Midy , depuis le Suffex jusqu'aux extrémités septentrionales de la Province de Lincoln. Des Prédicans attisèrent ce feu & firent de cette révolte une espèce de secte en rappelant le peuple à l'égalité originaire , à la liberté naturelle, en déclamant contre la tyrannie des distinctions & des rangs. Mais c'est aux Grands & aux riches qu'il faut dire sans cesse que tous les hommes sont égaux ; les pauvres & les foibles doivent l'oublier pour leur bonheur. Le forgeron fut mis à la tête des révoltés, & son nom (Wat-tyler) (1) seroit resté aussi célèbre que celui de Guillaume Tell , si la révolution eût été consommée en Angleterre comme elle l'avoit été en Suisse. L'Angle-

(1) Ce nom , qui signifie *Gautier le Couvreur* , semble indiquer un homme de cette profession ; cependant les Auteurs Anglois disent qu'il étoit forgeron.

terre se ressentoit encore beaucoup de l'état d'esclavage où elle avoit été réduite par Guillaume le Conquérant & par ses fils. La servitude y étoit très-commune parmi le peuple ; un grand nombre de Vassaux tenoient les terres à titre de Villenage, on les nommoit les *Copyholders*, ce furent ces *Copyholders* que le desir de la liberté & le ressentiment de ce qu'ils avoient souffert dans l'esclavage, animèrent le plus vivement contre les Grands, contre les Nobles, & contre les riches Abbayes dont ils avoient été serfs ; ils se contentoient d'abord d'extorquer des lettres d'affranchissement ; ils en vinrent ensuite à piller les Monasteres, à brûler les Châteaux, à égorger les Nobles ; ce fut même bientôt un précepte de leur secte ; leurs forces s'accrurent au point de devenir redoutables à la Nation entière ; ils étoient jusqu'à cent mille hommes en armes. Ils rencontrèrent

la Princesse de Galles , ils la firent passer au milieu de leurs rangs , & lui firent reconnoître l'égalité naturelle des hommes en la forçant de les embrasser ; ils marchèrent à Londres , & demandèrent au jeune Roi une conférence. Richard y consentit , il sortit de la tour où il s'étoit réfugié , & s'avança vers eux dans sa barque sur la Tamise. On crut appercevoir de la part des révoltés quelque mouvement tendant à lui couper la retraite , on le fit rentrer précipitamment. Aussi-tôt on entend dans tous les rangs des rebelles ce cri terrible : *trahison ! trahison !* ils attaquent dans Londres tout ce qui leur est suspect , ils pillent le palais du Duc de Lancastre , les magasins des plus riches Marchands , les cabinets des Gens de Loi & de Pratique ; ils coupent les vivres au Roi lui-même , & demandent les têtes du Chancelier & du Trésorier , qui

avoient entraîné le Roi dans la tour, ils se partagent en différentes bandes pour continuer leurs ravages ; mais il en reste une qui tient le Roi assiégé dans la tour, sans vivres & sans troupes. Le Roi vient traiter avec les mutins ; leurs demandes ne parurent point déraisonnables, elles se bornèrent à une amnistie, à l'abolition de l'esclavage qu'ils consentoient de convertir en un droit pécuniaire, enfin à la liberté du commerce. Le Roi accorda tout ; mais pendant que cet accommodement se concluoit, une autre bande, à la tête de laquelle étoit Wat-Tyler, force la tour, massacre le Chancelier & le Trésorier, ravage la Cité. Le Roi rencontre cette nouvelle bande, il n'avoit avec lui qu'une foible escorte ; Wat-Tyler se sentant supérieur en forces, affecta toutes les marques de l'égalité, il ne mit point pied à terre, à peine daigna-t-il faire un pas vers le Roi. Un

Froissard,

l. 2. ch. 74.

75. 76.

Walsing.

p. 248, 249.

homme de la suite de Richard, nommé Newton, choqué de ces manières insolentes, avertit Wat-Tyler du respect qu'il devoit au Roi ; pour toute réponse, Wat-Tyler tire son poignard, Newton tire le sien, le Roi ordonne à Newton de remettre son poignard à Wat-Tyler, & il se met à traiter tranquillement avec les rebelles. Wat-Tyler, toujours avec la même insolence, rejette toutes les propositions du Roi. Il tire de nouveau son poignard, & on le voit prêt à s'élancer sur le Roi, soit pour l'égorger, soit pour l'arrêter. Walworth, Maire de Londres, se jettant au-devant du Roi, frappe & renverse Wat-Tyler d'un coup de massue, les autres personnes de la suite du Roi, achèvent d'affommer Wat-Tyler ; aussi-tôt les rebelles, criant *Wat-Tyler & vengeance !* bandent leurs arcs & saisissent leurs flèches ; la troupe du Roi, toute foible qu'elle

est , se prepare au combat , le Roi la retient , il s'avance seul vers les rebelles : » *Mes amis* , leur dit-il , *Wat-*
» *Tyler est mort ; vous n'aurez plus*
» *désormais d'autre chef que votre*
» *Roi*. Cette fermeté tranquille , cette présence d'esprit à seize ans , promettoient un héros ; on s'étonne , on croit voir revivre Edouard III & le Prince Noir , les rebelles le suivent. Un moment après arrive Robert Knolles , qui , ayant rassemblé à la hâte tout ce qu'il avoit pu trouver de troupes , voloît au secours du Roi ; il demanda la permission de charger les rebelles. *Des rebelles !* dit le Roi , *il n'y en a plus ; vous ne voyez ici que mes sujets & mes enfans*. On ne pouvoit s'annoncer avec plus d'éclat ; le reste de la vie de Richard ne répondit point à ce moment , & c'est encore un trait de conformité qu'il eut avec Charles VI , son rival , de n'avoir pas rempli les espérances qu'il avoit fait naître.

Il restoit d'autres troupes à soumettre ; la Noblesse se rassembla autour de son Roi , qui eut sous ses ordres une armée de quarante mille hommes. Les rebelles n'en avoient plus tant , ils commençoient à se dissiper , & la gloire que Richard venoit d'acquérir par un exploit supérieur à toutes les victoires , imposoit à la Nation. Il se vit en état de faire la loi. Henri Spenfer , Evêque de Norwick , Prélat célèbre comme guerrier , combattit les payfans avec un succès soutenu ; Richard lui-même les vainquit en personne dans deux batailles , & redevenu le Maître , il redevint peut-être injuste ; il permit beaucoup de supplices , il révoqua les Chartres d'affranchissement qu'il avoit accordées , il rétablit la servitude.

Il peut être curieux & important de rechercher pourquoi ce soulèvement des payfans Anglois , ayant eu à peu près les mêmes causes , & ayant

commencé à peu près de la même manière que celui de Guillaume Tell & de ses compagnons , n'a pas produit en Angleterre la révolution qui s'étoit opérée en Suisse vers le commencement du même siècle. L'oppression chez les Suisses étoit parvenue à un tel point , que, ne pouvant plus s'accroître, il falloit qu'elle cédât la place à la liberté. En Angleterre , la Constitution seule suffisoit pour défendre la liberté publique, & par conséquent pour préserver l'Etat d'une révolution. Quand la liberté publique est respectée , quand la Constitution est bonne , quand les abus ne sont pas intolérables, tout le monde a intérêt au maintien du gouvernement actuel, par la seule raison qu'il en coûteroit des troubles pour en sortir. Aussi le Roi, les Grands, les Communes, tous les pouvoirs étoient-ils réunis contre ces payfans fanatiques , qui réclamoient une liberté destructive & une

égalité impossible. Peut-être auroit-on dû anéantir la servitude de la glèbe, & donner satisfaction sur ce point à une portion utile & respectable du peuple ; mais il ne falloit pas que cette grace ou cette justice fût demandée les armes à la main. Le premier exploit de Wat-Tyler avoit dû réussir , c'étoit un acte de désespoir & de vertu, il s'agissoit de la liberté & de l'honnêteté publiques ; mais lorsque le même Wat-Tyler & ses compagnons , échauffés par des Prédicans , se permettent des ravages bien plus funestes à la liberté que les abus dont ils se plaignoient ; lorsque dans leur indépendance fanatique , ils dépouillent tout respect pour le Roi & pour sa mère ; lorsqu'enfin ils attentent ou à la vie ou à la liberté du Roi, leur parti doit se dissiper & céder à la réunion de toutes les forces de l'Etat.

C'est par des raisons à peu près.

semblables qu'en France la *Jacquerie* n'avoit produit que des ravages, & point de révolution. La *Jacquerie* étoit une querelle entre les payfans & les Nobles; or les divisions entre deux ordres de l'Etat ne produisent guères que des troubles, toujours très-funestes sans doute, mais passagers. C'est le mécontentement universel, c'est la réunion de tous les ordres de l'Etat contre des abus excessifs & contre une tyrannie insupportable, qui forment les grandes & durables révolutions.

Les payfans Anglois, dans les commencemens de la révolte, exigeoient de ceux qui embrassoient leur parti, ou qu'ils forçoient à l'embrasser, le serment d'être fidèles au Roi Richard & de ne jamais reconnoître pour Roi aucun homme qui se nommât Jean, c'étoit leur manière de désigner & d'exclure le Duc de Lancastre, principal auteur de la révolte par l'éta-

blissement des impôts. C'étoit aussi une manière de rendre le Duc de Lancastre suspect au Roi Richard. D'autres événemens concoururent à prévenir le jeune Roi contre le Régent. Au milieu de la solennité de Pâques, un Carme Irlandois remit au Roi, avec beaucoup d'appareil & pourtant avec beaucoup d'affectation de mystère, un papier contenant le détail d'une conspiration qu'il accusoit le Duc de Lancastre d'avoir formée contre la vie du Roi. Pour toute preuve de ce fait, il en juroit la vérité par le Sacrement de l'Autel. Richard étant à délibérer sur ce sujet avec deux Clercs de sa Chapelle, qui avoient sa confiance, le Duc de Lancastre entra, il vit de l'altération sur le visage du Roi, il crut que le Roi vouloit être seul avec ces deux Prêtres, il sortit par discrétion; un moment après, on le rappelle, & le Roi, par le conseil de ces Prêtres, lui communique le

papier ; le Duc de Lancastre le lit sans émotion , offre de se justifier par le duel , si quelque Chevalier entreprend la défense du Carme , & demande que ce Moine soit arrêté. La proposition est jugée raisonnable , on arrête le Moine ; mais au jour marqué pour l'examen de l'affaire , on trouve le Carme massacré dans la prison ; les soupçons redoublent , on veut faire arrêter Lancastre ; on en parle au Duc de Glocestre , qui , à cette proposition , entre en fureur , met l'épée à la main dans la Chambre du Roi , & jure de tuer quiconque oseroit accuser son frère. Le Roi & ses timides Conseillers n'osèrent repliquer. Le Duc de Lancastre se met en sûreté dans un de ses Châteaux ; cependant on instruit le procès du Lord Zouch , désigné dans le papier du Carme , comme complice du Duc de Lancastre. Zouch est déchargé de l'accusation , & la

Princesse de Galles parvient à réconcilier le Roi son fils avec le Duc de Lancaſtre.

Elle trouva plus de difficulté à le réconcilier avec Holland , qui avoit aſſaſſiné le fils du Comte de Stafford. Richard vouloit abandonner Holland à la rigueur des Loix , quoiqu'il fût ſon frère utérin , étant né d'un premier mariage de la Princesſe de Galles avec un Seigneur de Holland. Le crime de Holland le fils & l'inflexibilité de Richard , firent mourir de douleur la Princesſe de Galles, leur mère. Holland obtint pourtant ſa grace , il épouſa une fille du Duc de Lancaſtre. Les crimes des Grands n'étoient pas plus punis alors en Angleterre qu'en France.

Richard démentoit de jour en jour le moment de vigueur qui lui avoit ſi bien réuſſi dans l'affaire des payſans révoltés. Livré à la molleſſe & à la diſſipation , il avoit quitté les

Cox, hiſt.
d'Irlande.
Waliſing.

traces de son père & de son ayeul ; pour suivre celles de son bifayeul Edouard II. Il eut des favoris qu'on crut des mignons ; Froissard les appelle toujours les *marmouzets* & les *poupées* du Roi. Robert de Vère, Comte d'Oxford, gouverna Richard, comme Gaveston & Spenser avoient gouverné autrefois Edouard II. Les mœurs de ce favori, les agrémens de sa figure, les profusions du Roi envers lui, étoient autant d'objets de scandale. Richard avoit créé pour de Vère le titre de Marquis de Dublin, & ce fut le premier qui porta le titre de Marquis en Angleterre ; il lui avoit conféré ensuite le titre de Duc d'Irlande, il avoit été jusqu'à lui donner cette Isle en toute souveraineté, au moins pour sa vie. Il lui avoit fait épouser sa cousine-germaine, fille d'Enguerrand de Coucy & d'Isabelle d'Angleterre ; il lui avoit permis ensuite de la répudier pour

épouser une autre femme , préférant ainsi la fatisfaction de son favori , à l'honneur de son propre sang. Enfin le favori pouvoit tout & abusoit de tout ; il étoit généralement haï ; le Roi étoit d'autant plus méprisé , qu'il avoit surpris un moment d'estime ; la Nation le punissoit d'avoir trompé ses espérances. La même chose arriva dans la suite à notre Henri III.

Richard étoit à la fois foible & impétueux ; il ne savoit ni se refuser aux préventions , ni les dissimuler ; il mettoit l'humeur à la place de l'autorité. Sa réconciliation avec le Duc de Lancastre étoit souvent troublée par des scènes d'éclat. Dans une expédition contre l'Ecosse , le Duc de Lancastre lui conseilloit de pénétrer jusqu'aux extrémités septentrionales de ce Royaume , comme avoit fait Edouard III, à l'exemple d'Edouard I. Les mignons frondèrent cet avis , parce qu'il étoit donné par le Duc

de Lancaſtre , & qu'ils redoutoient d'ailleurs l'aſcendant qu'une forte d'expérience du Duc de Lancaſtre à la guerre pourroit lui faire prendre ſur ſon neveu dans le cours d'une longue expédition. Le Roi , prévenu par eux , répondit ſéchement au Duc de Lancaſtre qui le preſſoit ſur cet article : » *Vous pouvez aller où il*
» *vous plaira ; pour moi , je ne*
» *ferai point un pas de plus vers le*
» *Nord.* » Je n'ai point d'autre vo-
» *lonté que celle de mon Souverain ;*
répondit reſpectueuſement Lancaſtre , » *je ne ſuis qu'un ſujet , & un*
» *ſujet ſoumis.* » *Soumis ? c'eſt ce qui*
» *eſt en queſtion* , repliqua Richard avec colère & en quittant la place.

Les Grands ſe liguèrent avec les Princes contre un tel gouvernement ; le Duc de Gloceſtre ſe mit à la tête de cette cabale , en l'abſence du Duc de Lancaſtre , qui étoit allé ſe faire battre en Eſpagne , après quelques

légers succès , comme peu de temps auparavant , le Duc d'Anjou étoit allé mourir dans le Royaume de Naples , à la poursuite de ses droits. Le Parlement s'assembla , il étoit dévoué aux Princes , il s'éleva contre les Ministres , & voulut forcer le Roi de les renvoyer. Le Roi , si l'on en croit Knyghton , répondit qu'il ne renverroit pas pour l'amour du Parlement le moindre marmiton de sa cuisine , & menaça de se liguier avec le Roi de France pour apprendre de lui à réduire des sujets rebelles ; il quitta Londres & le Parlement , & alla tenir sa Cour à Eltham. Le Parlement lui envoya une Députation pour l'inviter à revenir , s'il ne vouloit voir l'assemblée se dissoudre , sans avoir pourvu aux besoins de l'Etat & aux demandes du Trône. Un des Députés lui rappella , sans ménagement , la déposition d'Edouard II. Richard eut peur , &

Knyghton ,
pag. 2680,
2715. &c.

traita. De tous les Ministres attachés au Duc d'Irlande , & admis au Conseil secret du Roi , le plus habile & le plus expérimenté étoit le Chancelier Michel de La Pole , fils d'un riche Négociant , qui avoit plus d'une fois aidé l'Etat des grands biens que le commerce lui avoit procurés. La Chambre des Communes , qui , pendant les dernières années du regne d'Edouard III , avoit fait l'essai d'un nouveau pouvoir , en faisant dépouiller de ses emplois le Lord Latimer , Ministre du Roi , porta une accusation contre le Chancelier , à la Cour des Pairs. Le Roi consentit que ce procès fût suivi , à condition que les autres Ministres seroient épargnés , & sur cette promesse , il revint au Parlement. La Pole , ainsi sacrifié , fut privé de son office sur des prétextes qui , depuis , ont paru assez frivoles. En général , tout ce qui s'est fait pendant le reste de ce

regne , soit dans le Parlement , soit hors du Parlement , est tellement infecté de l'esprit de parti , soit de la part des Agens , soit de la part des Ecrivains , qu'il ne faut plus y chercher ni raison , ni justice , & que la vérité même ne s'y montre qu'à travers beaucoup de nuages (1).

On tint parole au Roi , on épargna ses autres Ministres , mais on l'attaqua lui-même dans son autorité. Telle est la nature de l'autorité & de la liberté , que , quand l'abus de l'une oblige de mettre un poids du côté de l'autre , ce poids se trouve presque toujours trop fort & emporte la balance.

(1) Le P. d'Orléans est presque par-tout le panégyriste ou l'apologiste de Richard II. Il convient cependant que ce Prince se livroit sans réserve à ses amis , ce qui , dit il , n'est pas une vertu chez les Rois comme chez les autres hommes ; ajoutons qu'il choisissoit mal ses amis , pour la plupart.

On eut recours à un expédient déjà employé contre Jean-sans-terre & Henri III, lorsqu'en voulant borner leur autorité, on l'avoit détruite; cet expédient étoit de donner au Prince un Conseil, sans l'avis duquel il ne pût rien entreprendre. La minorité de Richard étoit du moins un prétexte qu'on n'avoit pas eu contre Jean-sans-terre & Henri III. On établit cette commission, on fit jurer le Roi de s'y soumettre; une protestation générale qu'il fit à la fin des séances du Parlement contre tout ce qui pourroit porter atteinte aux droits de sa Couronne, ne parut point révoquer ce serment; du moins les Commissaires continuèrent leurs fonctions.

En ôtant au Roi son autorité, on crut pouvoir lui laisser ses Favoris & ses Ministres. C'étoient des lions à qui on avoit coupé les ongles & arraché les dents; ils trouvèrent encore des moyens d'agir. Ne pouvant plus

commander , ils eurent recours à l'intrigue ; ils essayèrent de soulever les Communes contre les Grands , ils fondèrent les Shérifs , ils consultèrent les Juges ; les Juges seuls osèrent déclarer que la Commission étoit dérogatoire à la prérogative Royale ; que ceux qui l'avoient établie , ceux qui avoient conseillé au Roi d'y souscrire , ou qui avoient extorqué son consentement , étoient coupables de trahison & dignes de mort.

Cette consultation dans les mains de Richard ne put rester assez secrète pour que Glocestre & ses adhérens l'ignorassent ; ils entrent en armes dans l'appartement du Roi , jettent leurs gantelets à ses pieds , accusent nommément l'Archevêque d'Yorck , le Duc d'Irlande , la Pole-Suffolck ci-devant Chancelier , & deux autres favoris , Sir Robert Trésilian & Sir Nicolas Brembro. Les accusés s'enfuient & se cachent , le Roi tremble ;

le Duc d'Irlande seul leva quelques troupes, mais ayant été battu par le Duc de Glocestre, il se sauva dans les Pays-bas, où il mourut peu d'années après.

Le Roi ayant fait apporter son corps en Angleterre, fit ouvrir sa bière pour le considérer à loisir, avant qu'il fût déposé dans le tombeau qu'il lui avoit fait ériger à Coolne :
» il fit voir, dit le P. d'Orléans, par
» ces témoignages de tendresse, qui
» ne trompent point, que tout jeune
» & tout Roi qu'il étoit, il étoit bon
» & sincère ami. » Les Anglois jugèrent plus sévèrement ces témoignages d'une si vive affection.

On assemble un Parlement dévoué aux Princes, qui condamna les cinq accusés ; Trésilian & Brembro ayant été pris, furent exécutés ; on alla jusqu'à condamner à mort tous les Juges qui avoient signé la consultation, & en général tous ceux qui s'étoient

déclarés contre la Commission ; on commua seulement leur peine en un bannissement perpétuel en Irlande ; mais Simon Burley souffrit la mort, qu'il ne s'étoit attirée que par son attachement pour le Roi , dont il avoit été nommé Gouverneur par Édouard III & par le Prince Noir ; les larmes de la Reine d'Angleterre ne purent obtenir sa grace , elle la sollicita en vain pendant trois heures aux genoux du Duc de Glocestre. Ce refus parut d'autant plus barbare , que la Reine avoit gagné les cœurs de la Nation par sa bienfaisance & ses vertus aimables ; on l'appelloit *la bonne Reine* , c'étoit Anne de Luxembourg , fille de l'Empereur Charles IV & sœur de l'Empereur Venceslas.

Knyghton
Froissard.

Le Parlement sentit que l'esprit de parti l'avoit emporté au-delà des bornes, & qu'il venoit de rendre au crime de *haute trahison* toute l'étendue que le fameux Statut du *Parle-*

ment béni avoit voulu lui ôter sous Edouard III; il déclara que les rigueurs illégales qu'il venoit d'exercer, ne tireroient point à conséquence pour l'avenir, & qu'on s'en tiendrait au Statut du *Parlement béni*. Cependant les Princes & les Lords s'engagèrent par serment à maintenir les confiscations, les proscriptions & toutes les violences du dernier Parlement. L'Archevêque de Cantorbéry excommunia quiconque prétendrait y déroger.

Il sembloit que le Roi ne se releveroit jamais d'un tel coup; cependant, sans qu'on sache quels ressorts préparèrent un si grand changement, on voit, dès l'année suivante, le Roi déclarer sa majorité, annoncer qu'il prétend gouverner par lui-même; on le voit, faisant usage à l'instant de l'autorité qu'il réclamoit, ôter la Chancellerie à l'Archevêque de Cantorbéry, déposer plusieurs autres Officiers, in-

terdire même l'entrée du Conseil au Duc de Glocestre , sans rencontrer aucune opposition.

Tout cela fut l'ouvrage d'un moment, & ce moment fut beau. Richard étoit entré au Parlement , paré de sa bonne mine & des graces de sa jeunesse. Là , de ce même air dont il avoit désarmé autrefois les payfans rebelles, *Quel âge me croyez vous ?* dit-il à l'assemblée. — Vingt-&-un ans , lui répondit-on. = » Je dois » donc commencer enfin à gouverner par moi-même, & je ne me sens » pas de pire condition que mes prédécesseurs. » Ce ton de fermeté imposa , on applaudit & on obéit (1).

(1) Ce trait en rappelle un assez semblable de Henri III , Roi de Castille. Ce Prince à son avènement , trouva l'autorité Royale presque anéantie & entièrement usurpée par les Grands ; il assemble ces Grands , & leur demande combien ils ont vu de Rois en Castille. La réponse

Un changement plus étonnant encore fut celui qui parut s'être fait, du moins pendant quelque temps, dans son ame & dans son administration; nulle tentative pour rappeler les mignons qu'on avoit proscrits; nulle marque de ressentiment à l'égard des Princes & des Lords qui l'avoient

Dugdale, si cruellement humilié; amnistie universelle & sincèrement respectée; bienfaits envers le peuple, auquel il remit un subside contre toute espérance. Le Duc de Lancastre revint d'Espagne, il reprit dans la faveur du Roi le rang dû à sa naissance. Huit

fut différente selon l'âge, les plus vieux en avoient à peine vu quatre. Et moi, reprit Henri, j'en ai vu plus de vingt, au grand dommage du Royaume; mais j'empêcherai bien que votre regne ne dure. Aussi-tôt, pour montrer qu'il étoit le seul Roi, il fit arrêter les plus coupables d'entr'eux, & les ayant convaincus de concussion, il les retint en prison, jusqu'à ce qu'ils eussent tout restitué.

années se passèrent dans les douceurs de cette paix. On voyoit seulement que, d'un côté, le Roi, infidèle à la grande querelle de ses pères avec la France, sembloit vouloir se fortifier du secours de Charles VI contre les entreprises des Grands de son Royaume, & que de l'autre il se livroit toujours de plus en plus à des favoris obscurs, qui rendoient sa personne méprisable, lors même que son gouvernement pouvoit paroître irréprochable ; » Il dégradoit la majesté du » Trône, dit M. Hume, en admettant » tant toute espèce de gens à sa familiarité, & ne sentoit pas qu'en » se montrant à eux de trop près, » la connoissance de ses qualités personnelles achevoit d'anéantir le respect dû à son rang & à sa naissance, » & auquel il sembloit renoncer.

Le Duc de Glocestre jugeoit bien que le cœur du Roi lui étoit fermé sans retour, il rechercha la bienveillance de la Nation.

Les passions des Rois font naître les guerres, & les guerres produisent les haines nationales ; on allume aisément ces haines, on ne les éteint pas quand on veut. L'indifférence de Richard sur la rivalité de la France & de l'Angleterre, ses liaisons mêmes avec Charles VI, dont il avoit fiancé la fille, fournirent au Duc de Glocestre les moyens de le perdre dans l'esprit des Anglois. Glocestre les enivroit du souvenir de leurs triomphes passés, & leur montrait les trésors de la France tout prêts à devenir leur proie sous un Prince qui sauroit défendre les droits de sa Couronne. » Les Edouards, disoit-il, » portoient la terreur jusques dans » Paris ; sous Richard II, ce sont les » François qui la portent jusques dans » Londres.

Si l'on en croit Froissard, le Duc de Glocestre poussa jusqu'à l'infidélité la plus coupable, ces intrigues

contre Richard. Nous avons dit que le Duc de Clarence , l'ainé des frères du Prince Noir , n'avoit laissé qu'une fille , mariée à Edmond Mortemer , Comte de la Marche. De ce mariage étoit né Roger Mortemer , qui devoit naturellement succéder à Richard , & que Richard avoit en effet déclaré son successeur. Selon Froissard , le Duc de Glocestre avoit offert à Roger de le mettre en possession du Trône , sans attendre la mort de Richard , qu'on feroit déposer , comme incapable de regner. Froissard ajoute que , sur le refus de Mortemer , Glocestre voulut partager le Royaume avec ses frères. Quoi qu'il faille en penser , & soit que Richard eût à punir le Duc de Glocestre d'une conspiration formelle , ou simplement d'intrigues vagues & de déclamations sans dessein , la foudre n'est pas plus prompte que le coup inattendu qui mit le Duc de Glocestre

dans les fers de Richard , & la Nation entière à ses pieds.

Richard va faire une visite au Duc , à la campagne , il l'invite à le suivre à Londres ; dans la route & presque sous les yeux du Roi , le Duc est arrêté , un vaisseau l'attendoit sur la Tamise ; on le transporte à Calais , du consentement des Ducs de Lancastre & d'Yorck , & des Comtes de Derby & de Rutland , leurs fils. Le Roi convoque un Parlement , qui détruit tout ce qu'ont fait les précédens , annulle la Commission , déclare criminel de haute trahison quiconque tentera par la suite d'en établir une pareille , casse tous les actes faits contre les Ministres & les Favoris du Roi , (actes que la Nation avoit juré de maintenir) révoque toute grace particulière & toute amnistie générale accordée aux partisans du Duc de Glocestre ; en conséquence inonde les échaffauts du sang le plus illustre ,

illustre , bannit du Royaume l'Archevêque de Cantorbéry , & confisque son temporel. Ces variations perpétuelles , ce flux & reflux d'autorités passagères & contradictoires, ces parties de jeu alternativement gagnées & perdues , cette circulation de torts & d'outrages , toujours érigés en loix , formoient une anarchie ridiculement cruelle , dont l'effet étoit d'immoler tour-à-tour des victimes opposées. Le Roi s'étoit bien corrigé de son indiscrétion, s'il avoit préparé en silence une révolution si bruïque & si terrible ; mais l'indiscrétion valoit mieux que cette dissimulation funeste ; il étoit presque impossible que de si grands coups d'autorité de la part d'un Prince si foible, n'amenassent pas quelque retour de la licence populaire, sur-tout dans un Gouvernement mobile & balancé comme celui de l'Angleterre.

Richard se rendoit aussi odieux que méprisable ; il assistoit au supplice de ses ennemis ; il jouissoit de ce spectacle , il étoit lâche & féroce ; il voulut voir trancher la tête au Comte d'Arondel , le Seigneur d'Angleterre le plus considérable & le plus aimé ; il avoit avec lui le Comte de Nottingham , gendre & ennemi d'Arondel , & qui triomphoit de la mort de son beau - père ; Arondel les fit rougir tous les deux de cette indignité. Nottingham , à l'exemple du Comte de Rutland , avoit été tour-à-tour complice & délateur des ennemis de Richard.

C'étoit la crainte des partisans que le Duc de Glocestre pouvoit avoir en Angleterre , qui avoit fait prendre le parti de le transporter à Calais. Le Parlement croyant cette faction abattue par le supplice de ses chefs , osa vouloir juger le Duc de Glocestre , il donna ordre au Gouverneur de

Calais d'amener son prisonnier à Londres , le Gouverneur répondit que Glocestre venoit de mourir d'une attaque d'apopléxie , on fut depuis qu'il avoit été étouffé entre des matelats. Richard se crut politique alors , parce qu'il étoit criminel, l'insensé ne voyoit pas le fort qu'il se préparoit ; il ne voyoit rien , il fit jurer au Parlement, lorsqu'il étoit prêt de se séparer , qu'il maintiendrait à perpétuité les actes qui venoient d'être passés ; le Parlement de Glocestre en avoit juré autant pour les siens. Ces précautions sont superflues quand les actes sont justes , & impuissantes , quand ils ne le sont pas. Dans le Parlement suivant , le Roi fit jurer sur la Croix de Cantorbéry l'exécution des mêmes actes , & de plus , il les fit confirmer par une Bulle du Pape ; c'étoient autant d'aveux de leur infatigabilité.

Le Roi, non content de réhabiliter

Dugdale ;
vol. 2. pag.
171.
Froissard ,
l. 4. c. 90.
Walsing.
p. 354.

la mémoire de ses favoris, étendit la même faveur jusqu'à ceux de son bis-ayeul Edouard II. Il fit annuler, à la requête du Lord Spenfer, la sentence qui, en 1326, avoit condamné les deux Spensers ; c'étoit trop mal-adroitement confirmer l'idée qu'on avoit conçue de la nature de son attachement pour ses favoris.

De nouveaux orages s'élevèrent. Nous avons vu la bassesse atroce du Comte de Nottingham à l'égard du Comte d'Arondel ; le Comte de Derby, fils du Duc de Lancastre, eut la bassesse à son tour d'accuser le Comte de Nottingham de discours libres sur les violences que le Roi exerçoit envers la Noblesse. D'après la dénégation de Nottingham, le duel fut ordonné entre lui & son accusateur, comme s'il eût été question d'un crime ; le Roi cependant ne permit pas l'exécution du duel, & en cela il eut raison ; mais tandis que d'un côté il

ménageoit ainfi les Contendans , de l'autre il les fuppofoit tous deux coupables & les traitoit comme tels ; l'accufé fut exilé à perpétuité , l'accufateur le fut pour dix ans ; on n'entend rien à ce jugement bizarre. Vouloit-il encourager les délations ? pourquoi puniffoit-il le délateur ? Mépri-foit-il les délations comme il le devoit ? pourquoi puniffoit-il l'accufé , qui même n'étoit pas convaincu ? A travers cette contradiction , il étoit aifé de voir que fa faveur étoit pour le délateur , c'eft-à-dire pour le Comte de Derby, le Roi lui promit de borner à quatre ans le temps de fon exil , & il donna des Lettres-Patentes pour lui conferver les droits héréditaires qui pourroient lui échoir pendant fon abfence , c'eft-à-dire tous les biens de la Maifon de Lancaftre , fi le Duc de Lancaftre fon père venoit à mourir pendant fon abfence , ce qui arriva.

Quand le Comte de Derby fut parti , ses envieux l'attaquant avec avantage, représentèrent au Roi qu'on n'avoit rien fait en abattant le Duc de Glocestre, si on laissoit subsister la puissance, plus formidable encore, de la Maison de Lancastre ; ils lui firent prendre ombrage de ce que le Comte de Derby cherchoit , disoient-ils , à se fortifier contre lui d'une alliance étrangère & rivale, en demandant en mariage la fille du Duc de Berry, oncle de Charles VI. Richard envoya en France le Comte de Salisbury pour traverser cette négociation, & le mariage n'eut point lieu; de plus, Richard révoqua les Lettres-*Patentes* qu'il avoit accordées au Comte de Derby, & par un Jugement absurde, il fit condamner comme traître le Procureur de Derby, qui faisoit valoir ces Lettres ; & le père de Derby étant mort, il retint les biens de la Maison de Lancastre.

Le nouveau Duc de Lancastre,

jugeant qu'il falloit opposer l'audace à l'injustice , revint de son exil pour réclamer ces biens ; les conjonctures étoient favorables , & Lancastre vit bientôt qu'il pouvoit ôter la Couronne au Prince qui avoit voulu lui enlever son patrimoine. L'héritier présomptif , Roger de Mortemer , Comte de la Marche , venoit d'être tué dans un combat en Irlande , laissant un fils âgé de sept ans , qui succédoit à ses droits ; le Roi étoit allé dans cette Isle pour venger la mort de Roger ; le fils du Comte d'Aron-del & tous les autres mécontents , enhardis par l'absence du Roi , vont se ranger sous les drapeaux de Lancastre. Ces mécontents , c'étoient la Nation entière. Bientôt Lancastre se vit à la tête d'une armée formidable ; le Duc d'Yorck , nommé Régent pendant l'absence du Roi , se joignit lui-même au Duc de Lancastre. Richard passe en Angleterre ,

pour défendre une Couronne qui lui échappoit ; il ne la défend point , tout l'abandonne , il s'abandonne lui-même , il quitte le peu de troupes qui lui restoient , craignant sans doute qu'elles ne le livraissent au Duc de Lancastre , il court s'enfermer dans une forteresse qu'il croyoit imprenable ; Lancastre vient l'y assiéger , & demande à être introduit dans la Place avec une escorte de deux cens hommes pour conférer avec Richard ; on ne veut le recevoir qu'avec douze hommes , il y consent ; quoiqu'il soit dans la dépendance de Richard , qui d'un geste ou d'un signe pouvoit disposer de son sort , & qui avoit un intérêt sensible de le retenir pour servir d'otage , il lui parle en Juge & en Maître. » La Nation vous rejette , dit-il , votre naissance lui est suspecte & votre administration odieuse. Votre regne est passé ; suivez-moi tout-à-l'heure à Londres.

En même temps il lui montre son armée rangée autour de la Place , & prête à la forcer. Richard obéit, le Duc de Lancastre le traîne à sa suite de Ville en Ville comme en triomphe aux acclamations du peuple , qui bénissoit Lancastre & outrageoit Richard. On demanda même au vainqueur la tête de ce malheureux Prince. Le Duc de Lancastre répondit que Richard seroit jugé par un Parlement libre. Si ce Parlement fut libre , il s'arrogea un droit bien dangereux , celui de déposer le Monarque , auquel on reprocha toutes les fautes , toutes les violences que le Parlement avoit partagées avec lui ; car jamais Richard n'avoit manqué à l'observation des formes parlementaires ; s'il fit des injustices , elles eurent toujours la sanction de la Loi ; j'en excepte le meurtre du Duc de Glocestre , mais ce meurtre ne fut point avéré. Il est à remarquer

qu'à la différence d'Edouard III ; Richard II n'imposa jamais sur ses sujets la moindre taxe, sans l'aveu du Parlement, cependant Edouard fut l'idole de sa Nation, & Richard fut déposé ; la mémoire d'Edouard est encore en vénération, la postérité n'a point réclamé en faveur de Richard. C'est qu'Edouard savoit régner, c'est qu'il avoit de la force & de la grandeur. S'il violoit la lettre de la Loi, s'il négligeoit des formes, il savoit tourner ces irrégularités, sinon au bien de l'Etat, du moins à la splendeur de la Couronne. Richard au contraire, flétrissoit & avilissoit tout. Il entreprenoit par humeur, & abandonnoit par inconstance ou cédoit par foiblesse ; il eut les vices d'Edouard II, il en eut le sort. Nous avons déjà observé à l'occasion d'Edouard I & d'Edouard II, que le gouvernement foible, qui succède à un gouvernement injuste, mais vi-

goureux , est souvent puni des torts de tous les deux , & que les révolutions suspendues par la vigueur du premier , viennent accabler la foiblesse du second. Edouard III & Richard II en font un nouvel exemple.

Richard ne trouva dans le Parlement qu'un seul défenseur , ce fut l'Evêque de Carlisle , Thomas Merks. Walſing:
Eynyghton.
Tyrrel.
Otterbur-
ne. Ce Prélat vertueux déploya en faveur d'un Roi opprimé , toute l'éloquence du courage ; l'Histoire a rendu justice à son zèle , le Duc de Lancastre le fit arrêter.

La déposition de Richard ayant été solennellement prononcée par les deux Chambres, si le Trône étoit vacant , il appartenoit au jeune Comte de la Marche , fils de Roger de Mortemer & arrière-petit-fils du Duc de Clarence , frère aîné du Duc de Lancastre ; le Duc de Lancastre , dévot ambitieux , s'avance , & faisant le signe de la Croix , déclare

qu'il réclame le Trône ; mais à quel titre ? c'est ce qu'il affecta de n'expliquer que d'une manière équivoque. Faute d'un droit légitime , il allégua tous les titres à la fois , & celui de naissance , & celui de conquête , & celui de vengeur des Loix & de Libérateur de la Nation , & celui de Résignataire du Roi Richard , auquel il avoit extorqué une abdication en sa faveur. Il alla jusqu'à tirer parti d'une fable , décréditée , même parmi le vulgaire. Le Roi Henri III avoit laissé deux fils , Edouard I, qui lui avoit succédé , & Edmond , Comte de Lancastre. Selon la tradition dont il s'agit , cet Edmond étoit l'ainé des fils de Henri III ; on l'avoit exclus du Trône à cause de sa difformité. Or , le Duc de Lancastre descendoit de cet Edmond , par sa mère , dernier rejetton de cette première branche de Lancastre. Cependant il n'osa pas alléguer expresse-

ment cette descendance parmi ses titres , le conte de la primogéniture d'Edmond eût révolté par sa fausseté reconnue ; il s'enveloppa dans des ambiguïtés , il réclama la Couronne , *comme descendu* , disoit-il , *en droite ligne du bon Roi Henri III :* mais le Comte de la Marche descendoit aussi de Henri III , & de plus , il descendoit du frère aîné du Duc de Lancastre.

Le Duc pouvoit encore moins alléguer le droit de conquête. 1°. Ce droit n'en est pas un. 2°. C'étoit par les forces de la Nation que le Duc avoit renversé du Trône Richard II.

Quant au droit d'élection , qui étoit le véritable titre du Duc de Lancastre , mais qui peut-être l'auroit rendu trop dépendant , il ne vouloit point l'alléguer. » Enfin , dit M. Huine , » il devint Roi , sans que » personne pût dire pourquoi ni comment , » Il fut Roi , parce qu'il osa

l'être & qu'on n'osa l'en empêcher. Le droit héréditaire , si mal réglé en Angleterre , depuis la conquête jusqu'au temps de Henri II , avoit paru prendre quelque stabilité sous les Plantagenets ; cependant Jean-sans-terre avoit exclu du Trône Arthur son neveu & la sœur de cet Arthur. Depuis Henri III jusqu'à Richard II, l'ordre successif ne fut point troublé ; mais Henri de Lancastre fut évidemment un usurpateur. Le droit de la Maison de la Marche ou de Mortemer , que le Parlement avoit autrefois reconnu , ne fut ni anéanti , ni rappelé , le légitime héritier se vit exclus par une simple préterition.

La foible prétention que le Duc de Lancastre avoit marquée au droit de conquête , suffisoit pour alarmer une Nation jalouse de ses privilèges. Si Henri IV étoit un Conquérant, il pouvoit détruire la liberté nationale , il fut forcé de s'expliquer sur

cet objet , & de confirmer les privilèges qu'il trouvoit établis. De tout ce qui se fit alors , ce fut , dit encore M. Hume , le seul article qui signifiât quelque chose. Il y eut cependant une autre décision raisonnable & même respectable ; les auteurs de quelques violences exercées au milieu des troubles , alléguoient pour excuse qu'ils n'avoient fait que céder à la force , & qu'ils avoient agi contre leur gré ; on déclara par un Statut , qu'à l'avenir la force ne feroit plus admise pour excuse des actions illégitimes , & qu'il falloit savoir périr , plutôt que de prêter son ministère au crime. Tout le reste fut l'ouvrage de cet esprit de vertige & de parti qui gouvernoit alors l'Angleterre.

Un nouveau Parlement , formé contre toute regle , des mêmes membres qui avoient déposé Richard , s'attacha uniquement à détruire tout ce

qu'avoit fait le dernier Parlement de Richard , comme ce Parlement de Richard avoit détruit tout ce qu'avoit fait le Parlement de Glocestre , & comme celui de Glocestre en avoit usé à l'égard des Parlemens précédens. » L'effet de ces » changemens perpétuels & rapides, dit M. Hume, » fut de rendre le peuple inconstant, & de lui faire perdre toutes les notions du juste & de l'injuste en matière de Gouvernement. » Les séances de ce nouveau Parlement furent si tumultueuses, si agitées, qu'il y eut jusqu'à quarante gantelets jettés dans la chambre des Lords pour s'entre-défier.

Le malheureux Richard étroitement gardé dans le château de Ponfret, n'y vécut pas long-temps. Les uns disent qu'il se tua lui-même; selon d'autres, un mot de Henri de Lancastre, pareil à celui qui, échappé à Henri II, avoit coûté la vie à S. Thomas de

Cantorbéry , engagea un Chevalier nommé Exton , à faire périr Richard. Exton mène avec lui huit assassins au château de Ponfret , où il n'attend qu'une occasion qu'il ne tarde pas à faire naître. Richard s'apercevant à son dîner qu'on ne faisoit point , selon l'usage , l'essai des mets servis sur sa table , demanda la raison de ce changement : l'Officier de bouche lui répondit que le Roi avoit ordonné de supprimer ce cérémonial ; Richard avoit vraisemblablement les oreilles fatiguées de ces mots : *Le Roi l'a ordonné , le Roi l'a défendu* ; il perdit patience , & frappa l'Officier d'un couteau qu'il avoit à la main , en lui disant avec fureur : *va-t'en au Diable , toi & ton Lancastre*. Exton arrive au bruit , avec ses huit hommes armés. Richard convaincu qu'on en vouloit à sa vie , résolut de la vendre cher ; il arracha la hache d'armes d'un des assassins , en renversa quatre à ses

pieds, & commençoit à intimider les autres, lorsqu'Exton l'attaquant par derrière, lui porta un coup dont il mourut sur le champ. Ce récit, tout détaillé qu'il est, semble démenti par une circonstance, c'est que le corps de Richard, exposé en public à Londres, dans l'Eglise de S. Paul, ne parut porter aucune marque de violence; aussi l'opinion la plus établie est-elle, qu'on le fit mourir de faim & qu'il languit pendant quinze jours.

Ce malheureux Prince avoit été accablé d'outrages dans sa prison. Lancastre le força d'y recevoir le Duc d'Yorck & le Comte de Rutland, fils de ce Duc. Quand il les lui annonça, *ils m'ont trahi!* s'écria Richard, *épargnez-moi leur vue*: ces Princes entroient au moment même, ils entendirent ce discours. Le Comte de Rutland s'avance le chapeau sur la tête, donne un démenti au Roi, & jette son chapeau par terre pour le défier;

Knyghton.
Otterb.
Cotton.

action auffi lâche alors qu'elle eût été téméraire avant la déposition de Richard ; *c'est trop*, lui dit ce Roi, *d'être à la fois traître & insolent*. Lancaſtre fut obligé de les ſéparer , il fit des reproches au Comte de Rutland, parce qu'alors il croyoit devoir ménager Richard pour obtenir ſon abdication ; quand elle fut faite , il traita lui-même Richard avec une rigueur propre à lui faire défirer la mort.

Richard n'avoit pas trente quatre ans lorsqu'il fut ſi indignement ſacriſié à la ſûreté de l'uſurpateur. On voit par toute ſa conduite , qu'il avoit plus de caractère que d'eſprit. Le moment où il appaiſa la ſédition des payſans , annonçoit un héros ; celui où il déclara ſa majorité , annonçoit un Roi. Tout le reſte fut d'un Prince trop tôt placé ſur le Trône & corrompu par le pouvoir. Molleſſe , faſte , humeur , violence , voilà tout le regne de Richard. Si la reſſem-

blance des destinées le fait comparer à Edouard II, il n'en eut pas la douceur ; si on le compare aux trois autres Edouards , il ne fut qu'un indigne fils de ces illustres pères ; si on le compare enfin à notre Roi Charles VI, tantôt son ami & tantôt son Rival , il eut plus d'énergie peut-être , mais moins de bonté.

Le regne de Richard II vit paroître le fameux Statut de *Præmunire* , dont l'objet est le même que celui du Statut des Proviseurs , porté sous Edouard III , c'est-à-dire d'arrêter les entreprises de la Cour de Rome : il fallut revenir plus d'une fois sur cet objet.

Tout ce que le despotisme a de caprices & de hauteurs, tout ce que la licence populaire a d'emportemens, se trouve rassemblé dans les vingt-deux années de ce regne déplorable. Cette fière Nation , qui , pour la seconde fois , brise le

Sceptre dans la main de son Roi , avoit débuté avec Richard par des traits d'adulation & de bassesse , inconnus aux peuples esclaves. Dans le premier Parlement tenu sous ce regne , la Chambre des Communes avoit recommandé au Roi l'économie , si nécessaire & si négligée dans tout gouvernement , & en indiquant les moyens de remplir cet objet , elle demandoit que la Cour fût moins fréquentée par les femmes & par les Evêques. Les femmes & les Evêques persuadèrent au Roi qu'on attentoit à son autorité , il s'indigna de cette pétition juste & raisonnable , il voulut en savoir l'auteur ; le Parlement eut non-seulement la bassesse de le nommer , mais encore l'extravagance de le condamner à mort comme traître , pour le prétendu crime que les Communes partageoient avec cet homme , il se nommoit Haxey. Le despotisme fut

*Abrégé de
Cotton, pag.
361, 362.*

moins absurde que l'adulation. Richard fit grace, mais ce fut à la prière des Evêques, qui furent ainsi doublement vengés de Haxey.

C'est sous le regne de Richard que s'introduisit l'usage de créer des Pairs par Lettres-Patentes. Le Lord Beauchamp de Holt fut le premier. Jusques-là les Pairs avoient toujours été créés *en Parlement*. Il y avoit près d'un siècle qu'en France, la Pairie de création avoit succédé aux anciennes Pairies, déjà éteintes pour la plupart. Le premier Pair créé, fut Jean, Duc de Bretagne, en 1297, & pendant plus de deux siècles, la Pairie ne fut ainsi conférée qu'à des Princes du Sang.

En France, la destinée de Charles VI n'avoit pas été plus heureuse que celle de Richard II, ni son gouvernement, ou plutôt celui de ses oncles, moins orageux. Il n'avoit pas mieux rempli les espérances qu'il

avoit fait naître. De toutes les qualités que son enfance annonçoit , il ne conserva que la bonté ; tous ses penchans naturels le portoient au bien. Il ne concevoit pas le mal. Un délateur accusa un Courtisan d'avoir médit de ce Prince. *Cela ne se peut pas* , dit Charles VI , *je lui ai fait du bien.* Jaligny , son Gouverneur , aussi honnête - homme que grand homme de guerre , ne perdit jamais une occasion de lui inspirer l'amour de la gloire & de la vertu. Charles V prit un soin particulier de former le cœur de son fils , il se faisoit un plaisir d'éprouver ses premiers sentimens. L'Histoire a conservé quelques traits , qui marquent d'un côté l'attention de Charles V à observer les mouvemens de cette ame naissante , de l'autre , la manière dont l'enfant répondoit à ses soins paternels. Un jour Charles V l'ayant fait venir dans son cabinet , lui permit

Christ. de Pisan.

de choisir un bijou parmi ceux qui composoient son trésor. Le jeune Prince , négligeant tout ce qu'il voyoit de riche & de précieux, s'arrêta , comme Achille , à une épée suspendue dans un coin du cabinet. Une autre fois , le Roi lui présenta d'une main une couronne d'or , & de l'autre un casque , le Prince choisit le casque : *Sire* , dit-il à son père , *gardez à jamais votre Couronne*. Ces bagatelles , qui annonçoient un caractère heureux , pénétroient de joie ce sage Monarque , aussi tendre père que vertueux politique.

On a loué dans la suite la libéralité, la magnificence de Charles VI, qualités si funestes dans un Roi. *Il donnoit* , dit une ancienne Chronique , *mille écus où son père n'en donnoit que cent*. Nous voyons dans ce seul trait la source de tous les malheurs de ce regne. La Chambre des Comptes ordonna plus d'une fois
la

la restitution de ces dons excessifs.

Les trois Princes , oncles paternels de Charles VI, joignoient quelques qualités brillantes aux vices qui firent le malheur de la France. Le Duc d'Anjou effaçoit les deux autres par les avantages extérieurs , & son éloquence le rendoit maître de ceux avec lesquels il négocioit. Tous trois étoient braves jusqu'à l'intrépidité ; le Duc de Bourgogne étoit plus soldat , le Duc d'Anjou plus Capitaine , le Duc de Berry portoit à la guerre , comme dans les affaires , son inconstance & son caractère indolent ; il avoit moins de crédit , mais plus de douceur & de bonté que ses frères. Tous trois avides de richesses , assez mauvais Citoyens pour vouloir en acquérir par l'oppression des peuples , différoient seulement dans l'usage qu'ils en faisoient ; le Duc d'Anjou les prodiguoit à ses favoris , ou les réservoir pour ses grands desseins

sur l'Italie ; le Duc de Berry les employoit à bâtir , le Duc de Bourgogne à tenir une Cour égale en magnificence à celle des Rois. Bientôt l'espoir de la Couronne de Naples vint irriter l'ambition du Duc d'Anjou , & convertir la prodigalité en avarice , l'avarice produisit la dureté. Charles V avoit caché dans les murailles du château de Melun, des sommes considérables , il avoit chargé Savoisy , son Chambellan , homme d'une fidélité éprouvée , de remettre ce trésor au Roi son fils , dès qu'il seroit majeur. Le Duc d'Anjou en eut quelque avis ou quelque soupçon , il interroge Savoisy , qui , fidèle à son dépôt & à son secret, nie tout avec constance , & n'est ébranlé ni par les promesses , ni par les menaces ; le Prince fait venir un bourreau , & lui ordonne de trancher la tête à Savoisy ; le courage de Savoisy ne tint point contre cette dernière

épreuve , il indiqua le lieu où l'argent étoit renfermé.

La même aventure étoit arrivée en Angleterre à la mort de Guillaume le Roux. Henri I ayant usurpé la Couronne , au préjudice de Robert , héritier légitime , força Breteuil (1) , Garde du Trésor Royal , de lui remettre les trésors de Guillaume , que Breteuil vouloit garder pour Robert. Breteuil , après une résistance courageuse , fut forcé , comme dans la suite Savoisy , de céder à la violence. Ces exemples ont déterminé des Politiques à condamner les Princes qui thésaurisent. Telle devoit être en effet la confiance des Rois dans les peuples & des peuples dans les Loix , que personne ne thésaurisât , & que la circulation eût toujours toute son activité.

(1) Voir la première partie de l'Hist. de la Rival. de la Fr. & de l'Angl. t. I. ch. 4. p. 276.

Tout le fruit de l'économie de Charles V, ayant ainsi passé dans les mains avides du Régent, ne fit qu'accélérer sa perte, en lui facilitant l'entreprise sur l'Italie.

Cette expédition exigeoit encore d'autres secours, & c'étoit le peuple qui alloit les fournir. Quel intérêt le peuple avoit-il à l'aggrandissement d'un Prince qui n'étoit pas son Roi ?

Le malheureux regne de Charles VI commença sous les plus noirs auspices ; à peine le pacifique Charles V étoit mort, l'étendard de la guerre civile étoit déjà levé. Un usage assez constamment observé sous la Race Capétienne, donnoit aux Régens, pendant la minorité, toutes les prérogatives de l'autorité royale ; les actes étoient expédiés en leur nom & scellés de leur sceau particulier ; ils ne rendoient aucun compte de leur administration ; ils étoient des Rois *ad tempus*. L'Ordonnance de 1374, en

fixant la majorité des Rois au jour où ils auroient atteint leur quatorzième année , avoit donné des bornes à la durée de ce pouvoir trop vaste ; il s'agissoit d'en donner à son étendue. Le gouvernement dur, le caractère avide du Duc d'Anjou rendoient ce projet nécessaire ; le Duc de Bourgogne le forma par des vues intéressées , le Duc de Bourbon (1) le seconda par amour du bien public. Cependant les deux partis prirent les armes pour soutenir leurs prétentions ; mais les Princes ayant ouvert les yeux sur les malheurs où leurs discordes alloient exposer l'Etat , consentirent qu'une assemblée des Notables décidât de ces grands intérêts ; la cause des Princes fut défendue par le Chancelier d'Orgemont , celle du Duc d'Anjou par

(1) C'est ce vertueux Duc de Bourbon , dont nous avons parlé à la fin du Chapitre précédent ; il étoit oncle maternel de Charles VI.

Le Labour.
Introduit à
l'histoire de
Charl. VI.
Du Tillet,
recueil des
Rangs, p. 55.

l'Avocat du Roi Desmaretz ; tous deux se repentirent d'avoir pris trop de part à cette fameuse querelle ; il en coûta la vie à Desmaretz & les sceaux à d'Orgemont. La décision fut amère pour le Duc d'Anjou ; on créa un Conseil de Régence ; le Roi fut sacré , emancipé , le sceau du Régent brisé , l'éducation du Roi & du Prince son frère fut confiée aux Ducs de Bourgogne & de Bourbon.

Il avoit été décidé qu'à la cérémonie du sacre , les Pairs seroient placés selon l'ordre de leurs Pairies , que par conséquent le Duc de Bourgogne précéderoit le Duc d'Anjou , quoique Régent & quoique son aîné ; le Duc d'Anjou , malgré cette décision , ayant pris place immédiatement après le frère du Roi , le Duc de Bourgogne court à lui , le tire par le bras & se met en sa place. Le fier Duc d'Anjou , profondément blessé de cet affront , alloit en tirer vengeance : l'in-

trépide Philippe alloit soutenir avec courage cette action hardie; on se jette au milieu d'eux, on les sépare, le Conseil s'assemble, & prononce de nouveau en faveur du Duc de Bourgogne.

Bureau de la Rivière, ce Courtisan ennemi de Du Guesclin, & que ce seul titre condamne, fut disgracié au commencement de ce regne.

Le Cardinal de la Grange, Evêque d'Amiens, dont les déprédations avoient été la seule tache considérable du regne de Charles V, ayant su que Charles VI avoit dit à Savoisy, *Dieu mercy, nous voilà délivrés de la tyrannie de ce Capellan*, s'enfuit à Avignon, emportant les dépouilles du Royaume; mais la France alloit être en proie à des tyrans plus redoutables & à des brigands plus avides.

Charles V en mourant avoit recommandé qu'on diminuât les impôts, on les avoit augmentés; cette

mauvaise administration avoit aisément rendu au peuple, sur-tout aux habitans de Paris, le caractère séditieux qu'ils avoient tant signalé sous le Roi Jean ; & que la sagesse de Charles V avoit défarmé.

Après quelques légers mouvemens, auxquels on ne daigna pas même faire attention, ils demandèrent & obtinrent, les armes à la main, l'abolition des impôts ; devenus plus insolens par ce premier succès, ils exigèrent l'expulsion des Juifs ; & sans attendre la décision du Conseil, ils pillèrent les maisons de ces malheureux, brûlèrent leurs papiers, traînèrent leurs enfans à l'Eglise pour les baptiser ; le Roi vit ces fureurs, il en gémit, mais elles demeurèrent impunies. Cependant les Princes dévorant toutes ces injures, essayoient toujours de rétablir les impôts, & les peuples s'obstinoient toujours à ne les point souffrir. Un Savetier, à la tête de quel-

ques factieux , força le Prévôt des Marchands d'aller au Palais plaider la cause du peuple. Le Duc d'Anjou & le Chancelier (1) n'appaisèrent qu'avec peine cette émotion.

A Rouen , une troupe d'artisans proclame Roi un Marchand imbécille , nommé Le Gras ; lui fait prononcer l'abolition des impôts , exerce sous ses ordres toute sorte de violences , c'est la fameuse sédition connue sous le nom de *la Harelle*. Dans le même temps , celle des *Maillotins* faisoit à Paris d'horribles ravages , massacroit les Commis & les partisans jusqu'au pied des Autels , renversoit les Bureaux , forçoit l'Hôtel-de-Ville & l'Arsenal , ouvroit les prisons , en tiroit les criminels. La Cour résolut enfin de venger l'autorité

Le Lab.
Juv. des Urs.

(1) C'étoit Miles de Dormans , Evêque de Beauvais , successeur du Chancelier d'Orgemont & le troisième Chancelier de sa famille.

royale , après l'avoir compromise ; on commença par Rouen, où la chaleur des esprits un peu rallentie , promettoit une vengeance plus sûre & plus facile. Tous ces grands mouvemens finirent par le supplice des principaux factieux , par le rétablissement des impôts , & par le paiement de quelques amendes. On crut que Paris , épouvanté par cet exemple , subiroit sans murmurer le même sort. On se trompoit. L'horreur des impôts y prévalut sur la terreur des supplices ; le peuple reprit les armes , la Cour fut obligée de négocier ; le Roi confirma l'abolition des impôts , & accorda une amnistie, dont il n'excepta que ceux qui avoient forcé les prisons. Cette restriction servit de prétexte pour arrêter & faire mourir secrètement une multitude de Citoyens, innocens ou coupables, dont on jetta pendant la nuit les corps dans la rivière , rigueur inutile &

trop indigne de la majesté royale , qui doit punir avec éclat , & non se venger avec foiblesse. Croiroit-on que cet horrible abus de jetter en secret & de nuit , dans la rivière , ceux qu'on n'osoit exécuter publiquement , eût dégénéré en une espèce d'usage , qui avoit , pour ainsi dire , ses regles particulières ? On enfermoit ces malheureux dans un sac lié par le haut avec une corde. De là vient , selon l'Auteur des Antiquités de Paris , l'expression proverbiale de *gens de sac & de corde*. Le lieu même du supplice étoit marqué pour ces expéditions c'andestines , c'étoit sous le Pont-au-Change , ou bien hors de la Ville , au-dessus des Célestins , devant ce qu'on appelloit *la Tour de Billy*.

Antiq. de
Paris , t. 2.
l. 10.

Les Princes vouloient de l'argent à quelque prix que ce fût ; le peuple , toujours inflexible , ne vouloit point entendre parler d'impôts ; on

s'adressa aux Députés que chaque Province entretenoit à la Cour , & qui y représentoient les Etats-Généraux , on n'obtint de la plupart qu'un refus respectueux ; mais le résultat de la négociation avec Paris , fut un don gratuit de cent mille livres que fit cette Ville , & qui opéra une réconciliation apparente entre elle & la Cour. Le Roi fit son entrée aux acclamations du peuple ; on quitta les armes , tout parut tranquille : mais c'étoit un calme perfide ; la Cour étoit trop outragée, le pardon de tant de révoltes avoit été trop peu acheté ; on dissimuloit , on attendoit une occasion favorable pour déployer l'autorité. Cette occasion se présenta , lorsqu'après la bataille de Rosebèque , le Roi revenant à Paris , à la tête d'une armée victorieuse , vit les habitans de cette Ville venir à sa rencontre avec un zèle suspect , au nombre de trente mille

hommes mal armés & mal disciplinés. Deux mots du Connétable de Clifson , prononcés d'un ton fier & menaçant , mirent en fuite cette multitude imprudente. Le Roi entra dans Paris comme dans une Place conquise , rompit les portes & les barrières , arracha les chaînes , enleva les armes , supprima la Prévôté des Marchands & l'Echevinage , déploya l'appareil des supplices avec plus de rigueur que d'équité , fit trancher la tête à Desmaretz , ce Magistrat vénérable par son âge , par sa vertu , par ses longs services ; son plus grand crime étoit d'être adoré du peuple & odieux au Duc de Bourgogne , dont l'autorité étoit devenue sans bornes , depuis que le Duc d'Anjou , entièrement livré à l'expédition de Naples , lui avoit abandonné les rênes du gouvernement. Desmaretz porta au supplice cette fermeté tranquille que donne

une bonne conscience. *Jugez-moi ; Seigneur , & séparez ma cause de celle des impies* , dit-il en montant sur l'échaffaut. On l'avertit de demander pardon au Roi. *Je n'ai* , répondit-il , *jamais offensé les Rois de la terre ; j'ai employé à en servir quatre les soixante & dix années de ma vie , en voici la récompense*. Le peuple , à ce spectacle , frémissait de douleur & de crainte , une consternation générale avoit succédé à toute son audace , l'esclavage & la mort étoient présens à tous les yeux & glaçoient tous les cœurs. Le Gouvernement profita de ces dispositions ; on assembla dans la cour du Palais ce peuple éperdu ; on avoit élevé sur un échaffaut un Trône , où le Roi étoit assis ; les Princes & les Grands du Royaume environnoient ce Trône. Le Chancelier se leva , il reprocha au peuple ses révoltes & ses crimes , & les bontés du Roi ,

payées, disoit-il, de tant d'ingratitude ; ce Ministre mit le comble à la terreur par la force dont il anima ses discours ; sa voix menaçante & ses regards sévères sembloient annoncer la destruction de la Capitale ; le peuple prosterné, fondant en larmes, n'osoit espérer sa grace ; les Princes la demandèrent à genoux, feignant d'être touchés des marques d'un repentir si sincère. Le Roi, se rendant à leurs instances, déclara qu'il commuoit en peine pécuniaire la peine de mort que *tout ce peuple avoit méritée*. « C'étoit-là, dit Mézeray, » le vrai sujet de cette pièce » de Théâtre. » L'Edit pour le rétablissement des impôts fut publié aux acclamations de ce même peuple qui avoit tant combattu pour s'y soustraire, & la Cour dissipant à l'instant en folles dépenses le produit de ces impôts, justifioit en quelque sorte, dit le même Mézeray, les émotions qu'elle prétendoit punir.

Mézer. Abr.
Chronolog.
Charl. VI.

Ces séditions qui se renouvelloient tous les jours dans Paris, les crimes de toute espèce qui s'y commettoient, la multitude de fainéans & de brigands qui venoient de tous les coins du Royaume y chercher fortune & y porter le trouble, donnèrent lieu, en 1380, à l'établissement d'un Capitaine ou Gouverneur de la Ville de Paris; ce fut Maurice de Trefiguidy, qui fut le premier pourvu de cet office, uni jusqu'alors à celui de Prévôt de Paris. Au contraire la Prévôté des Marchands, anciennement séparée de la Prévôté de Paris, y avoit été depuis réunie, & c'étoit cependant par les mêmes motifs à peu près, qui en avoient fait détacher l'office de Gouverneur; c'étoit le souvenir des séditions de Marcel pendant la captivité du Roi Jean, qui avoit donné lieu à cette réunion. L'on avoit cru prévenir les troubles, en confondant en une seule personne le Prévôt

dès Marchands , qui étoit l'homme du peuple , & le Prévôt de Paris , qui étoit l'homme du Roi. Ces deux places restèrent réunies jusqu'en 1388. Alors Jean de Folleville , Prévôt de Paris & Prévôt des Marchands , reconnoissant qu'un seul homme ne pouvoit suffire aux fonctions des deux emplois , supplia le Roi de le soulager d'une partie de ce fardeau ; on sépara donc la place de Prévôt des Marchands , de celle de Prévôt de Paris , & la première fut donnée à Jean Juvenal des Ursins , père de l'Historien Jean Juvenal des Ursins , Archevêque de Reims , & l'Hôtel-de-Ville fut restitué à la Jurisdiction municipale.

Ce nouveau Prévôt des Marchands , livré tout entier au soin de faciliter l'approvisionnement de la Capitale , obtint d'abord un Arrêt contre les possesseurs d'une infinité d'écluses & de moulins , qui embar-

raffoient la navigation sur la Seine & sur la Marne ; mais cet Arrêt un peu équivoque , ordonnoit seulement de laisser aborder à Paris les bâtimens chargés de vivres , & ne prononçoit pas formellement sur le droit d'écluses & de moulins , que les possesseurs défendoient encore au Parlement : le Prévôt des Marchands , ennuyé des longueurs de la Justice , souvent incompatibles avec la célérité qu'exige le bien public , fit détruire en une nuit toutes ces écluses & tous ces moulins. Le Parlement fut d'abord offensé de cette précipitation avec laquelle on prévenoit ses Arrêts ; mais il ne tarda pas à reconnoître l'utilité de ce qu'avoit fait le Prévôt des Marchands. On indemnisa d'ailleurs les possesseurs. On fit aussi une loi de police alors très-nécessaire , pour le nettoiemment des rues ; lorsqu'elle fut exécutée , il y eut bien moins de lépreux , & on n'accusa plus tant les Juifs

d'empoisonner les eaux & d'infecter l'air.

Cette même année 1388 , le Roi rendit une Ordonnance pour interdire l'entrée du Parlement aux Abbés & Prieurs , qui jusqu'alors y avoient été admis avec voix délibérative , n'ayant point été compris dans l'Ordonnance de Philippe le Long, qui en avoit exclu les Evêques. Celle de Charles VI est datée du 21 Janvier.

Ces foibles efforts du Gouvernement annonçoient encore quelque amour de l'ordre , à travers tant de troubles & de calamités , & ces mêmes calamités n'étoient encore qu'un foible prélude de celles que la jalousie du Gouvernement, allumée entre les Princes , préparoit au Royaume , & sur-tout à la Capitale.

Cependant le Roi , par le conseil de son frère , qui fut depuis Duc d'Orléans, déclara qu'il vouloit gou-

verner par lui-même, & qu'il déchargeoit ses oncles des soins de l'administration. L'on n'a pas manqué d'observer que le Cardinal de Montaigu, Evêque de Laon, qui avoit suggéré ce conseil, étoit mort subitement peu de temps après. Les Ducs de Berry & de Bourgogne se retirèrent mécontents; le Connétable de Clifson fut mis à la tête des affaires; quatre Ministres habiles, la Rivière (1), Noviant, Montaigu & Vilaines, furent chargés du détail. Le peuple respira quelque temps sous un gouvernement plus doux; la justice étoit rendue, les dettes payées, les impôts diminués, les vexations réprimées; le Trône devenoit accessible aux

(1) Nous croyons que c'étoit ce même Courtisan ou Ministre de Charles V, qui avoit causé la disgrâce passagère du Connétable Du Guesclin, & qui avoit été disgracié à son tour au commencement du regne de Charles VI.

plaintes des Citoyens ; on vit avec plaisir le Roi , préférant l'intérêt public à l'intérêt particulier de sa Maison , ôter le Gouvernement du Languedoc au Duc de Berry , qui désoleoit cette Province par ses exactions , & livrer au supplice Bétizac , favori de ce Duc , & ministre de ses brigandages. Mais souvent dans les temps de superstition & d'ignorance , on fait mal le peu de bien qu'on veut faire. Le supplice de Bétizac offre un de ces traits marqués , qui caractérisent l'esprit d'un siècle. Peut-être étoit-il juste de punir cet homme , mais il étoit honteux de le trahir. C'étoit lui principalement qu'accusoient les plaintes des Languedociens , & ses richesses dépofoient contre lui. Pour toute défense , il disoit aux Juges , qui lui demandoient compte des trésors qu'il avoit amassés : *Messeigneurs , Monseigneur de Berry veut que ses gens deviennent*

riches. Cette réponse ne l'eût pas sauvé ; mais le Duc de Berry écrivit aux Juges qu'il avouoit Bétizac de tout ce qui s'étoit fait pendant son administration. Ce mot eût été décisif , si la perte de Bétizac n'avoit pas été résolue , & si , dans l'impossibilité de punir le Duc de Berry lui-même , on n'avoit voulu le punir du moins dans la personne de son complice. On eut recours à l'artifice. Un faux ami vint voir Bétizac dans sa prison , & lui dit qu'il devoit être exécuté dès le lendemain ; qu'il n'avoit plus qu'un moyen d'échapper au supplice ; que ce seul moyen étoit qu'il s'avouât coupable de quelque crime qui fût de nature à le faire renvoyer devant les Juges ecclésiastiques ; qu'alors on le meneroit à la Cour d'Avignon , où il seroit facile au Duc de Berry de le faire absoudre. Bétizac suivit ce conseil , il déclara aux Juges qu'il étoit *Hérétique*.

& Matérialiste ; qu'il ne croyoit ni à la Trinité , ni à l'Incarnation du Verbe , ni à l'existence de l'ame. Sainte Marie ! s'écrièrent les Juges avec un étonnement affecté , Bétizac , vous errez grandement contre l'Eglise ; vos paroles demandent le feu. Je ne sais , reprit-il du ton le plus indévot qu'il put prendre , si mes paroles demandent feu ou eau , mais j'ai tenu cette opinion depuis que j'ai eu connoissance , & la tiendrai jusqu'à la fin. On rapporta ces discours au Roi , sans l'instruire de l'artifice. C'est un mauvais homme , dit le Roi , il est hérétique & larron , nous voulons qu'il soit ars & pendu , ne jà pour bel oncle de Berry , il n'en sera excusé ni déporté. On renvoya Bétizac aux Juges d'Eglise , devant lesquels il persista dans son aveu , & qui le livrèrent sur le champ au bras séculier. A la vue du bûcher , il voulut se rétracter & protester ; on ne

lui en donna pas le loisir , on le jeta dans les flammes , tandis que , publiant avec horreur l'indigne artifice dont il étoit la victime , il appelloit en vain à son secours & son Maître & la vérité. Le Roi le vit brûler ; car alors les regards des Rois se fouilloient trop souvent de ces affreux spectacles , tant en France qu'en Angleterre. Le Duc de Berry jura de le venger ; mais il ne fut pas plus constant dans cette résolution , que dans toutes les autres.

Le nouveau Gouvernement n'avoit voulu qu'éblouir le peuple par une apparence de modération & de justice ; on en revint bientôt aux vexations & aux impôts. Un Hermite vint avertir le Roi de la part de Dieu de ne point véxer son peuple. Ce fanatisme avoit du moins un objet utile. Quoiqu'alors la voix d'un Hermite passât aisément pour la voix de Dieu, la cupidité l'emporta ; mais le Conseil

seil étant assemblé à S. Germain-en-Laye pour fabriquer de nouveaux Edits burfaux, il y eut un grand orage, la grêle cassa les vitres de la sale où se tenoit le Conseil, on craignit que le Château ne fût renversé, on crut que Dieu vengeoit son Prophète méprisé, la frayeur saisit les esprits, & le projet des impôts fut abandonné pour quelque temps. Quand on ne songe qu'à l'impossibilité d'arrêter par aucun frein l'homme puissant & méchant, qui ne craint point Dieu & qui méprise les hommes, peu s'en faut qu'on n'aille jusqu'à regretter les ressources mêmes que la superstition pouvoit quelquefois fournir. Un orage arrête Edouard III au milieu de ses conquêtes, un orage arrête des oppresseurs au milieu de leurs complots funestes. Mais pour deux fois que la superstition a pu servir l'humanité, combien de fois & en combien de manières n'a-t-elle pas

servi les oppresseurs & les tyrans!

La France n'étoit pas faite alors pour un bonheur durable ; bientôt de nouvelles révolutions l'agitèrent. Nous avons parlé de la haine que les intrigues & les calomnies de Charles le Mauvais avoient fait naître entre le Duc de Bretagne & le Connétable de Clifson. Charles le Mauvais mourut, mais le mal qu'il avoit fait, subsista, le temps ne put affoiblir la haine du Duc & de Clifson. Celui-ci parut chercher les moyens de la perpétuer. Jean, fils de Charles de Blois, étoit resté en otage chez les Anglois (1), Clifson le délivra & lui donna sa fille. Le Duc de Bretagne

(1) Quoique les otages du traité de Brétigny eussent tous été rendus, les fils de Charles de Blois étoient restés en Angleterre. On avoit séparé leur cause de celle des otages du traité de Brétigny, sous prétexte qu'ils étoient otages de leur père & non pas du Roi. C'étoit

vit dans cette alliance un dessein marqué de le troubler dans sa possession, & de renouveler la querelle des Maisons de Montfort & de Blois , il s'alarma , il manda la Noblesse du Duché pour délibérer avec elle sur les dangers qui menaçoient la Province. Clifson étoit alors en Bretagne ; il se rendit à Vannes comme les autres sur l'invitation du Duc , il est accueilli ; après dîner , le Duc le mène voir le château de l'Ermine , qu'il faisoit bâtir sur le bord de la mer ; là , il le fait arrêter , enchaîner , jeter dans un cachot comme un criminel , ainsi que Beaumanoir ; & il ordonne à Bavalan , Gouverneur de ce Château , de faire jeter pendant la nuit Clifson dans la mer.

On fait comment Bavalan , par sa

sans doute l'effet des intrigues du Duc de Bretagne , qui avoit tant d'intérêt que ses rivaux ne fussent jamais délivrés,

fidèle défobéissance , sauva tout à la fois Clifson & le Duc , comment il attendit le moment du remords & du repentir pour rendre la vie au Duc désespéré , en lui annonçant que Clifson étoit vivant. Ce trait employé sur la Scène Françoisse par l'Ecrivain qui fait le mieux choisir , placer & embellir ce que l'Histoire lui fournit, y fait toujours la plus grande impression.

Le Duc de Bretagne , trop heureux d'échapper aux malheurs que l'exécution de son crime eût entraînés , devoit s'empressez de rendre à Clifson la liberté , il la lui vendit , il fallut qu'il en coûtât à Clifson cent mille francs & quelques Places pour avoir été outragé. » Clifson ne pardonna » pas , dit Mézerai , comme le Duc » lui avoit pardonné. » Quoi ! le Duc avoit pardonné à Clifson ! Quoi ! trahir son ennemi , le retenir prisonnier contre la foi publique & particulière,

ordonner sa mort, & ne s'en repentir que par intérêt & par crainte ; lui vendre bien cher la vie qu'on lui laisse, & la liberté qu'on lui a ravie , c'est pardonner ! Clifson demanda justice de tant d'affronts ; il jetta son gage de bataille, qui ne fut point relevé ; le Roi manda le Duc pour rendre compte de sa conduite, le Duc vint, mais fort tard, des négociations avoient précédé son arrivée, les oncles du Roi, qui gouvernoient encore alors, avoient disposé le Roi à lui pardonner, on l'obligea seulement de rendre à Clifson l'argent & les Places, & ces deux ennemis parurent réconciliés. Mais ces sortes de traités ne sont que des palliatifs, le coup mortel avoit été porté par Charles le Mauvais; le Duc de Bretagne voyoit toujours dans Clifson, l'amant de la Duchesse sa femme, il se croyoit outragé dans son honneur, Clifson l'avoit été réellement dans sa per-

sonne. Les conjonctures politiques concouroient encore à fortifier cette haine. Clisson étoit l'ennemi capital des Anglois, le Duc étoit leur allié, tantôt public, tantôt secret, & les intrigues ou les armes de l'Angleterre n'avoient pas une médiocre influence sur les troubles qui agitoient alors la Bretagne & la France. Le Duc & Clisson avoient aussi leurs différens partis à la Cour de Charles VI, comme en Bretagne; le Duc étoit ami des oncles du Roi, Clisson l'étoit du Duc d'Orléans. Lorsque ce Prince engagea Charles VI à regner par lui-même, ce fut le Duc d'Orléans qui regna, & Clisson gouverna sous lui. La faveur de ce dernier lui suscita un nouvel ennemi, qui se chargea d'exécuter le crime que le Duc n'avoit qu'ordonné.

Pierre de Craon étoit un des plus grands Seigneurs & un des plus méchans hommes de la Cour; il avoit

eu la confiance du Duc d'Anjou , & l'avoit trahie ; il avoit accompagné ce Prince dans son expédition d'Italie , la faim & les maladies avoient détruit l'armée du Duc d'Anjou ; ses trésors immenses , dépouilles de sa patrie , étoient épuisés ; il envoie Craon chercher de nouveaux secours en France , Craon obtient tout ce qu'il demande , il revenoit chargé de sommes d'argent , qui auroient pu rétablir le parti du Duc d'Anjou , si elles n'eussent été dissipées par Craon lui-même à Venise , où ce Ministre infidèle , oubliant sa mission , se livroit aux voluptés , tandis que son Maître , abandonné , découragé , mouroit de faim , de maladie , de douleur & de ses blessures au château de Biseglia , près de Bari. Les François , touchés des malheurs du Duc d'Anjou , lui avoient pardonné ses anciennes extorsions , ils donnèrent des larmes à sa mort , ils ne

virent plus Craon qu'avec horreur ; le Duc de Berry le menaça de le faire pendre , Craon se jetta dans le parti du Duc d'Orléans (1) , mais il tomba bientôt dans la disgrâce de ce Prince , pour avoir indiscrettement ou perfidement révélé à la Duchesse une infidélité de son mari , dont il n'étoit instruit que par la confiance que le Duc lui en avoit faite. Craon étoit parent du Duc de Bretagne , & entretenoit avec lui des intelligences. Irrité par ce Prince , & furieux lui-même contre Clifson , au crédit duquel il attribuoit sa disgrâce , il prépara tout pour sa vengeance. Tandis qu'on le croyoit en Bretagne ou dans ses terres , il étoit caché à Paris. Un soir , le Connétable de Clifson retournant de l'hôtel S. Pol , à sa

(1) Ce Prince n'eut le Duché d'Orléans qu'en 1392. Il avoit alors le Duché de Touraine.

maison , qui occupoit l'emplacement où est aujourd'hui l'hôtel de Soubise ; lorsqu'il passoit dans la rue Culture-Sainte-Catherine , une foule de gens armés se mêlent parmi ses domestiques & les dissipent ; on éteint les flambeaux , on se jette sur Clisson. Il croit que c'est un badinage du Duc d'Orléans. *Monseigneur* , dit-il , *par ma foi , c'est mal fait , mais je vous le pardonne , car vous êtes jeune , & ce sont tous jeux en vous.*

» *Clisson , il faut mourir* , répondit une voix terrible , que Clisson reconnut d'abord. C'étoit *Fierre de Craon* , suivi de quarante assassins. Le Connétable se défendit avec sa valeur ordinaire ; mais succombant sous le nombre , il fut laissé pour mort. Après l'évasion des assassins , les domestiques du Connétable le reportèrent à son hôtel ; la connoissance lui revint , il eut la consolation , en ouvrant les yeux , de voir

couler les larmes du Roi, qui, au premier bruit de cet accident, étoit accouru chez lui au milieu de la nuit, tout en désordre, & qui le recommandoit affectueusement aux Médecins. Le Roi vit mettre l'appareil, & ne se retira qu'au jour, après s'être bien assuré que les blessures n'étoient point mortelles. *Pensez de vous*, lui dit-il en le quittant, *& ne vous souciez point de rien : car onques délit ne fut si cher amendé sur les traîtres, comme celui-ci sera, car la chose est mienne.*

Froissard.

Cependant Craon s'étoit retiré dans ses terres, s'applaudissant d'avoir abattu son ennemi, & se flattant que l'auteur du crime seroit ignoré. Il apprit, à Sablé, que Clifson n'étoit point mort. Il courut alors chercher un asyle en Bretagne contre la vengeance du Roi. Le Duc, complice ou non de l'attentat de Craon, lui tint un discours bien cou-

pable : » *Vous êtes un chétif* , lui dit-il , » *quand vous n'avez pu occire un homme duquel vous étiez au-dessus.* Monseigneur , répondit Craon , *c'est bien diabolique chose : je crois que tous les Diables d'Enfer , à qui il est , l'ont gardé & délivré des mains de moi & de mes gens, car il eut sur lui lancés & jettés plus de soixante coups d'épée & de couteau.*

Trois des assassins furent pris & décapités , supplice trop peu honteux pour un crime si bas ; Craon fut condamné par contumace , son hôtel fut rasé , & l'emplacement donné pour former le Cimetière S. Jean ; la rue qui bordoit cet hôtel , & qu'on appelloit *la rue de Craon* , s'appella , depuis cet événement , *la rue des mauvais Garçons* ; les châteaux appartenans à Craon furent démolis , sa femme , Jeanne de Châtillon , & leur fille unique , en furent chassées

ignominieusement, quoiqu'innocentes, déplorable effet des confiscations !

Le Roi voulut marcher en personne contre le Duc de Bretagne ; quoique ce Duc protestât que Craon n'étoit point dans cette Province. On croit en effet que le Duc l'avoit fait partir pour l'Arragon. Le Roi reçut une Lettre vraie ou fausse de la Reine d'Arragon, qui lui marquoit qu'on avoit arrêté, à Barcelone, un Chevalier inconnu qu'on soupçonnoit être Craon. *Ce sont toutes trahisons*, disoit le Roi. « Mais du » moins, dit le Duc de Bourgogne, » on peut envoyer sur les lieux. *Bel oncle*, repliqua le Roi, *qu'on y envoie : mais je tiens fermement, que le traître Craon n'est en autre prison ne Barcelone que delès le Duc de Bretagne, & par la foi que je dois à S. Denys, il nous en rendra une fois bon compte.*

Rien ne put retenir le Roi , ce fut dans ce fatal voyage qu'il eut le premier accès bien marqué de cette démenſce , qui rendit ſa majorité plus orageuſe encore que ne l'avoit été ſa minorité.

Cette expédition de Bretagne n'étoit point agréable aux François. On jugeoit que Clifton auroit dû ſacrifier l'intérêt de ſa vengeance au bien de la paix ; que le Roi auroit dû ſe contenter des défaveux & des proteſtations du Duc de Bretagne. La Cour étoit diviſée , les oncles du Roi y étoient revenus pour traverser le Duc d'Orléans & le Connétable ; ces Princes ſ'oppoſoient à l'expédition de Bretagne , parce que le Duc d'Orléans la déſiroit & que Clifton la preſſoit ; l'impétueux Duc de Bourgogne ſ'emporta juſqu'à menacer publiquement ceux qui ſeroient , diſoit-il , aſſez hardis pour entretenir le Roi ſon neveu dans

cette résolution. Le Roi s'irritoit de tous ces obstacles , & redoubloit d'impatience.

Il avoit eu , quelque temps auparavant , une maladie , qui avoit paru altérer à la fois & son tempérament & sa raison ; il lui échappoit des propos dépourvus de sens , il avoit de fréquens accès de colère , suivis d'une stupidité morne , il dépérissoit sensiblement ; les Médecins déclarèrent qu'il étoit hors d'état de partir , & il partit. La voix publique l'accusa d'opiniâtreté ; les Princes disoient tout haut que cette expédition auroit une mauvaise issue ; les troupes marchoient à regret , & attendoient à tout moment un contre-ordre. On étoit arrivé au Mans , le Roi parut plus abattu qu'à l'ordinaire , il ne mangeoit point , sa mélancolie étoit redoublée ; il s'engage par une chaleur excessive dans la forêt du Mans , sa fuite étoit peu nombreuse , on se

tenoit à l'écart pour lui épargner l'incommodité de la poussière. Tout-à-coup sort d'entre les arbres un homme d'une figure effrayante, vêtu de blanc, les pieds nuds, l'œil égaré, la voix menaçante, il s'élance vers le Roi, saisit son cheval par la bride : *Roi, s'écrie-t-il, ne chevauche plus avant ; mais retourne, car tu es trahi.* Le spectre disparoît aussi-tôt, on ne l'arrête point, on ne le poursuit point, on n'est occupé que de l'impression qu'un si bizarre incident aura faite sur le Roi. Il se taisoit & continuoit sa route ; mais il avoit frémi à la vue du spectre, son visage s'étoit altéré, il paroissoit enseveli dans des réflexions tristes & profondes. On en vit bientôt les fruits, plus amers sans doute que ne l'avoient pensé les ennemis du Connétable, qui avoient fait jouer ce ressort pour détourner le Roi de l'expédition de Bretagne ; c'étoit avoir

déjà compté sur l'affoiblissement de sa raison.

Un Page , en s'endormant , laisse tomber une lance sur un casque que portoit un autre Page , ce bruit d'armes tire le Roi de son assoupissement , il croit voir l'accomplissement de la prophétie du spectre , il se croit entouré de traîtres , il fond , l'épée à la main , sur tout ce qu'il voit , en criant : *avant , avant sur ces traîtres.* Le Duc d'Orléans veut le retenir , le Roi ne le connoît plus & se jette sur lui. Le Duc de Bourgogne lui-même en est effrayé : *Fuyez !* s'écrie-t-il , *beau neveu d'Orléans , Monseigneur veut vous occire : haro le grand méchef , Monseigneur est tout dévoyé : Dieu ! que on le prenne.*

Monstrelet.
Juv. des Urs.
Froissard.

Des Auteurs disent que le Roi eut le malheur , en cette occurence , de tuer ou de blesser quatre de ses sujets , & qu'il blessa même le Duc

d'Orléans son frère. Froissard dit qu'il n'a point entendu dire qu'il en eût coûté la vie à personne. Un Gentilhomme Normand , nommé Martel , faisit le Roi par derrière , en fautant légèrement sur la croupe de son cheval. Le Roi fut désarmé , & ramené au Mans *sur une charrette à bœufs*.

Au milieu d'un tel malheur , les Princes paroissoient triompher de ce que l'expédition de Bretagne n'auroit point lieu ; leur premier mot fut : *il faut retourner au Mans , le voyage est fait pour cette saison*.

Les uns croyoient le Roi empoisonné , les autres enforcélé ; *Nous nous débattons & travaillons pour néant* , dit le Duc de Berry ; *le Roi n'est empoisonné , ne enforcélé , fors de mauvais conseil ; mais il n'est pas heure de parler de cette matière*.

Le soin le plus pressant des Princes fut d'enlever l'autorité au Duc

d'Orléans. *Nous ferons ordonner partout le Conseil de France*, disoient-ils en partant du Mans, *lesquels auront l'administration & gouvernement du Royaume de France, beau-neveu d'Orléans, ou nous.*

Le Roi étant à peine revenu de ses premiers accès, sa maladie fut encore augmentée par l'aventure du *Bal des Ardens*. Le Roi, déguisé en sauvage, pensa y être brûlé par l'imprudence du Duc d'Orléans, qui, s'approchant trop avec un flambeau, mit le feu aux peaux collées sur une toile avec de la poix. Quatre Seigneurs déguisés de la même manière, furent misérablement brûlés (1). La Duchesse de Berry sauva le Roi,

(1) C'étoient Hugues de Guiffay, le Comte de Joigny, Aymard de Poitiers, fils du Comte de Valentinois, & le Bâtard de Foix. Jean de Nantouillet se sauva en se jettant dans une grande cuve pleine d'eau.

mais les accès de son mal devinrent plus fréquens.

L'aventure du Bal perdit le Duc d'Orléans dans l'esprit des Parisiens , qui ne voulurent jamais attribuer ce malheur au hazard. Les Ducs de Berry & de Bourgogne reprirent leur autorité , elle fut exercée toute entière par ce dernier. Le Connétable étant un jour allé prendre ses ordres ; *Clisson* , lui dit le Duc de Bourgogne , *vous n'avez que faire de vous embesogner de l'état du Royaume , à la malheure tant vous en êtes-vous mêlé : où Diable avez-vous tant assemblé de finances ? Le Roi Monseigneur , ne beau frère de Berry , ne moi , n'en pourrions tant mettre ensemble : partez de ma chambre & issez de ma présence , & faites que plus ne vous voye , car s'il n'étoit l'honneur de moi , je vous ferois l'autre œil crever (1).*

(1) Clisson avoit perdu un œil au service

Ce que le Duc de Bourgogne dit ici de la fortune du Connétable, est sans doute exagéré, mais il est vrai que cette fortune étoit trop grande & avoit été trop rapide; il en étoit de même de celle des quatre Ministres subordonnés au Connétable; mais ce n'étoit pas aux oncles du Roi à faire ce reproche, leurs successeurs n'avoient fait que suivre leur exemple. On fit le procès aux quatre Ministres inférieurs; leurs biens furent confisqués, le Roi les leur rendit dans la suite, mais sans les rétablir dans le Ministère.

Cependant la Rivière, l'un de ces quatre Ministres, par respect pour la mémoire de Charles V, qui l'avoit ainsi ordonné, fut enterré à S. Denys, comme l'avoit été le Connétable Du Guesclin son ennemi, & com-

du Duc de Bretagne, avant de devenir son ennemi.

me le fut aussi, sous le regne de Charles VI, le Connétable de Sancerre.

Juvenal des Ursins attribue l'acharnement du Duc de Bourgogne contre eux, au refus qu'avoit fait Noviant, un d'entr'eux, de lui donner trente mille écus. Noviant avoit épousé la cousine-germaine de cet Historien. On fit aussi le procès au Connétable, qui fut banni, condamné à une amende de cent mille marcs d'argent, & destitué de son office; l'épée de Connétable fut donnée au Comte d'Eu, de la Maison d'Artois. Clisson se retira dans ses terres, d'où il fit la guerre au Duc de Bretagne & à Craon, qui reparut pour lors; cette guerre particulière eut le sort de toutes les guerres, & finit comme elles finissent toutes; après bien des ravages réciproques, on fit la paix; mais, ce qui n'arrive pas après toutes les guerres, la réconciliation fut sincère & durable; des procédés généreux l'avoient

préparée. Le Duc de Bretagne s'étoit souvenu que Clifson avoit été son ami ; il lui avoit écrit pour le prier de venir traiter avec lui , & lui avoit envoyé son fils aîné pour otage ; Clifson lui avoit ramené son fils , ne voulant d'autre sûreté que la parole du Duc. Avec de telles dispositions , la paix est bientôt faite , & elle dure. Celle-ci fut si solide , que le Duc de Bretagne venant à Paris marier son fils aîné avec une fille du Roi , laissa la Régence de ses Etats & la tutelle de ses autres enfans à ce Clifson si long-temps son ennemi , & recommanda leur mère aux soins généreux de ce même Clifson , dont il avoit été si jaloux.

La réconciliation du Duc de Bretagne avec Clifson achevoit d'éteindre, du moins pour le moment, cette longue & funeste querelle de Montfort & de Blois , dont les Anglois avoient tant profité , & dont ils n'a-

voient cessé d'entretenir les restes. L'héritier des droits de Penthievre, Jean de Blois , étoit le gendre de Clifson , & suivoit son exemple. Mais Marguerite de Clifson étoit bien éloignée de la modération de son père & de son mari ; à la mort du Duc de Bretagne, elle osa conseiller à Clifson de faire mourir les enfans du Duc , pour que le Duché passât à son mari. Clifson , justement indigné, mais brutal jusques dans sa vertu , saisit un épieu & courut pour en percer sa fille , la frayeur la fit tomber , & elle se cassa la cuisse.

D. Lobineau :
D'Argentré ,
hist. de Bret.

Nous verrons encore dans la suite quelques étincelles de cette querelle de Montfort & de Blois, rallumées par les intrigues des Anglois ou par les divisions de nos Princes , dont les Anglois profiteront.

Dans la guerre du Duc de Bretagne & de Clifson, le Duc de Bourgogne & le parti Anglois furent pour

le Duc ; le Duc d'Orléans & le parti François pour Clisson.

Cette guerre & la réconciliation dont elle fut suivie, offrent en raccourci & d'une manière sensible la moralité générale de cet Ouvrage. Vingt ans de haine & de fureurs n'avoient servi qu'à rendre le Duc & Clisson également malheureux : un procédé généreux répara tout ; telle est l'inutilité de la guerre, tel est le pouvoir des bienfaits.

Craon plus coupable étoit encore plus malheureux , errant & fugitif depuis son crime, exécration aux François, qui l'avoient proscrit, abandonné par le Duc de Bretagne qu'il avoit cru servir, méprisé du Duc de Bourgogne , qui le protégeoit en haine du Duc d'Orléans, les Anglois seuls s'abaissèrent jusqu'à le défendre , parce qu'il leur rendit hommage du peu de terres qui lui restoient. Dans un temps de paix ou de trêve entre les deux

deux Nations, ils obtinrent pour lui la permission de revenir à Paris.

Jusques-là on n'avoit point donné de Confesseurs aux criminels qu'on menoit à la mort, & dans ces siècles dévots ce n'étoit pas une des moins dures circonstances du supplice. Un sentiment de religion & d'humanité fit changer cet usage, & Craon eut part à ce changement. Il fit planter auprès du lieu de l'exécution, une Croix de pierre où ces malheureux s'arrêtoient pour se confesser ; il y fit mettre ses armes, il donna de plus une somme aux Cordeliers pour qu'ils se chargeassent à perpétuité de ce triste & pieux office. » Il avoit
» appris, dit l'Historien de Paris, à
» plaindre une infortune qu'il avoit
» couru risque d'éprouver, & dont il
» n'étoit que trop digne.

Sauval,
Antiquit. de
Paris.

Le Roi dans ses intervalles lucides, ne démentoit point la bonté de son caractère, les violences qu'une fureur

involontaire lui avoit fait commettre dans le voyage de Bretagne, l'avoient pénétré d'horreur. Quand il sentoît venir les accès de son mal, il se jettoit à genoux, il imploroit la clémence divine, il demandoit la mort : » Du » moins, disoit-il, qu'on éloigne » de moi toute arme & tout instru- » ment qui puisse nuire; que je meure » mille fois plutôt que de faire le » moindre mal. » Dans le cours de l'accès, il devenoit sombre & farouche, tout lui déplaisoit, tout aigrissoit son chagrin (1), la présence de la Reine lui étoit insupportable. Cette Reine, c'étoit la fameuse Isabelle de Bavière; la seule Duchesse d'Orléans avoit toute la confiance & toute l'amitié du Roi, elle le gouvernoit à son gré. Cette Princesse étoit Italienne, fille du Duc de Milan, il n'en fallut pas

Froissard.
Chron. de
S. Denys.
Journ. des Urs.
Le Lab.

(1) On fait que les jeux de cartes furent inventés pour l'amuser dans sa démence.

d'avantage pour donner au peuple superstitieux , des idées de sortilège ; qui obligèrent le Duc d'Orléans d'éloigner son épouse , & de priver le Roi de la seule consolation qu'il eût dans ses maux. Elle perdit son fils aîné ; au lieu de la plaindre , on la calomnia ; elle avoit jetté une pomme empoisonnée entre son fils & le Dauphin , dans l'espérance que ce dernier s'en empareroit ; son fils la mangea , & mourut. Froissard rapporte ce fait sans en douter , Froissard étoit trop crédule.

La Reine aimoit le Duc d'Orléans , vivoit & regnoit avec lui ; jugeant ses devoirs devenus trop pénibles & même dangereux auprès d'un mari malade & insensé , elle les faisoit remplir par la fille d'un Marchand de chevaux , qu'on appelloit *la petite Reine* , à cause de ce commerce ; mais elle redoutoit la Duchesse d'Orléans , en qui elle voyoit une rivale d'autorité. T ij

Parmi les hommes , le Roi dans ses accès paroissoit ne reconnoître que l'Avocat-Général des Ursins , Magistrat vertueux dans ce siècle criminel ; il lui disoit souvent : *Juvenal, regardez bien que nous ne perdions rien de notre temps; comme on disoit à Rome dans les temps difficiles : Viderint Consules ne quid Respublica detrimenti capiat. Que les Consuls veillent à ce que la République n'éprouve aucun dommage.*

Tel étoit en France le sort de Charles VI ; on a vu quel avoit été en Angleterre celui de Richard ; l'un insensé , l'autre détrôné. Du moins les malheurs de Richard finirent promptement , par une mort à la vérité horrible , Charles VI fut réduit à désirer la mort , sans pouvoir l'obtenir.

Au milieu de leurs troubles domestiques , les deux Nations rivales avoient quelquefois été en guerre.

Charles V en mourant avoit laissé la guerre allumée , du moins en Bretagne. C'étoit le fruit de la résolution indiscrete qu'il avoit prise de pousser le Duc à bout , & de réunir la Bretagne à la Couronne. Le Duc se mit plus que jamais sous la protection de l'Angleterre , & livra aux Anglois la Ville de Brest. Quoique cette querelle parût être directement du Roi de France au Duc de Bretagne , & que les Anglois parussent n'y être qu'auxiliaires , toutes les fois que la France & l'Angleterre s'armoient l'une contre l'autre , leur querelle devenoit bientôt la querelle principale , & absorboit toutes les autres. D'ailleurs c'étoit de son attachement à l'Angleterre qu'on vouloit punir le Duc de Bretagne , c'étoient les Anglois qu'on vouloit chasser à jamais de cette Province , lorsqu'on en vouloit chasser le Duc de Bretagne.

Cette querelle des deux Nations redevint bientôt presque aussi générale qu'elle l'avoit été sous Philippe de Valois, c'est-à-dire que d'autres querelles vinrent s'y joindre & la fortifier, en donnant des alliés nécessaires aux deux Puissances principales.

La plus importante de ces querelles fut celle qui, ayant le Saint-Siège pour objet, divisa le Monde Chrétien ; cette querelle est connue sous le nom du *grand Schisme d'Occident*.

Après soixante-&-douze ans de séjour dans Avignon, les Papes étoient retournés à Rome ; ce fut Grégoire XI qui reporta le Saint-Siège dans cette Capitale de la Chrétienté ; les François virent ce changement avec assez d'indifférence, les Romains le virent avec des transports de joie. La Cour Pontificale ramenoit chez ces derniers l'abondance, dont ils étoient privés depuis

si long-temps. Mais bientôt la mort de Grégoire excita leurs alarmes , ils craignirent sous un Pape nouveau une translation nouvelle ; le Conclave étoit rempli de Cardinaux François , dont le nombre avoit été considérablement augmenté par le long séjour des Papes en France. Le peuple investit le Conclave, & menaça d'y mettre le feu , si l'on nommoit un étranger pour Pape. On n'entendoit que ce cri séditieux : *Romano lo volemo. Nous voulons un Romain.* On ne leur donna pas un Romain , mais du moins ce fut un Italien. Quand le schisme fut formé , on prétendit que les Cardinaux , effrayés des menaces du peuple , & cédant à la violence , n'avoient fait qu'une feinte élection ; elle tomba sur Barthélemi Prignano , Archevêque de Bari. On ajouta qu'ils étoient convenus que , dans un temps & dans un lieu plus libres , ils procé-

15793

Fleur., M.
Ecclesi.

deroient à une élection plus régulière.

Quoi qu'il en soit , il paroît que Barthélemi se crut légitimement élu , il prit le nom d'Urbain VI ; il ignoroit le prétendu secret des Cardinaux , qui pendant trois mois parurent toujours le reconnoître. Peut-être fut-ce le caractère farouche & cruel d'Urbain qui les fit souvenir d'exécuter leur projet. Ce Pape outragea imprudemment en plein Consistoire le Cardinal de la Grange , principal Ministre de France & chef de la brigade Françoisse dans le sacré Collége ; celui-ci donna un démenti au Pape , & lui disant : *Adieu , Archevêque de Bari* , monta sur le champ à cheval & sortit de l'Etat Ecclésiastique. Il fut suivi des autres Cardinaux François ; las du joug déjà insupportable d'Urbain , ils se retirèrent dans le Royaume de Naples , où ils élurent le Cardinal de Genève , qui prit le nom de Clément

VII & vint siéger à Avignon. Alors toute l'Europe se partagea en deux obédiences, celle d'Urbain VI resta la plus forte, & la succession de Rome a prévalu. Mézeray dit qu'il y auroit de la témérité à traiter d'Antipapes ceux de la succession d'Avignon, il y en auroit davantage à élever des doutes sur la légitimité d'Urbain & de ses successeurs, puisque l'Eglise les a reconnus ; mais la France se déclara d'abord pour Clément. L'Université, les plus sçavans Prélats du Royaume ayant été consultés, déterminèrent Charles V à ce parti ; tous les Canonistes François s'accordoient alors à considérer l'élection d'Urbain, comme l'effet d'une violence, qui la rendoit nulle dans son principe. Les deux Concurrans joignirent, pour soutenir leurs droits, les armes temporelles aux armes spirituelles. Ils intéressèrent dans leur querelle presque toutes les Puissances. Le Royaume

de Naples , par sa proximité , par sa dépendance du S. Siége , mais plus encore parce qu'il étoit gouverné par des Princes de la Maison de France , parce que les Cardinaux François s'y étoient retirés pour élire Clément , & que Clément y étoit reconnu , devint le principal objet de l'attention & de la politique d'Urbain. Il fut y exciter les plus étranges révolutions. C'est par une suite de ces révolutions que le Duc d'Anjou fut appelé au Trône de Naples & qu'il périt dans ce Royaume , mais ces grands événemens ne sont pas de notre sujet.

Le reste de l'Italie , l'Empire , la Hongrie , tous les Etats du Nord reconnurent Urbain , sans s'armer pour sa querelle & sans jouer un rôle dans ce schisme.

Il suffisoit que la France eût eu part à l'élection de Clément , pour que l'Angleterre fût Urbaniste , ainsi que la Bretagne ; par la même raison l'E-

coffe fut Clémentine , ainsi que quelques autres Etats, amis de la France , tels que la Castille , la Savoye & la Lorraine ; la Flandre , qui sembloit devoir être Clémentine par la même raison , fut cependant Urbaniste. Le Duc de Bourgogne en avoit épousé l'héritière ; Louis de Mâle , père de la Duchesse , vivoit encore , il étoit dans les intérêts de la France ; son pays soulevé contre lui comme autrefois contre son père , perséveroit dans l'alliance de l'Angleterre & suivit la même obédience , le Comte même fut d'accord sur ce point avec son peuple. La France trouva mauvais qu'un Vassal suivît une autre obédience que son Seigneur , mais qu'ont de commun la Religion & la féodalité ? Aussi l'intérêt de défendre le Comte de Flandre contre ses sujets révoltés , l'emporta - t - il sur cette considération étrangère.

La France avoit donc pour alliés principaux dans cette guerre, le Pape Clément VII, l'Ecoffe, & le Comte de Flandre ; l'Angleterre avoit le Pape Urbain VI, la Bretagne, & les Villes de Flandre, soulevées contre leur Comte. La Bretagne & la Flandre furent les principaux théâtres de la guerre.

Le Duc de Buckingham (1) fit une descente à Calais. Pendant qu'il traversoit le Royaume pour se rendre en Bretagne, Charles V mourut ; Buckingham forma le siège de Nantes, où il comptoit que le Duc se joindroit à lui : mais la mort de Charles V, en délivrant Montfort de son plus grand ennemi, avoit changé une seconde fois les dispositions des Bretons ; ils s'étoient enflammés pour

(1) C'est le même que le Duc de Glocestre, le troisième des oncles de Richard. Il portoit alors le titre de Duc de Buckingham.

leur Duc , lorsque la France avoit voulu confisquer ses Etats , ils se refroidirent pour lui lorsqu'ils le virent appeller les Anglois & leur livrer Brest. Las d'épouser ces querelles étrangères , & jugeant le séjour des Anglois sur leurs terres plus onéreux qu'utile , ils obligèrent le Duc de sacrifier au bien de la Province , ses engagemens , sa reconnoissance , son penchant ; il fallut qu'il renonçât à l'alliance de l'Angleterre & qu'il fît sa paix avec la France : ce traité fut principalement l'ouvrage de Clifton & de Beaumanoir. Buckingham , après avoir accablé le Duc de reproches , retourna en Angleterre , frémissant de rage & méditant de grands projets de vengeance.

Cette expédition n'avoit produit que des combats particuliers entre les braves des deux Nations rivales ; cet usage des combats particuliers étoit alors dans toute sa force , & la

Fleury, *hist.*
Eccléf.
D'Argentré,
Lobineau,

Bretagne sembloit destinée à en être le théâtre. Cinq Chevaliers François, Castelmorant, Le Barrois, Glarins, Aunay & la Jaille, combattirent devant le Duc de Bretagne & devant le Duc de Buckingham, en champ clos, contre cinq Chevaliers Anglois qu'ils mirent hors de combat. Un Chevalier Anglois fit un nouveau défi à Castelmorant, qui l'accepta. L'Anglois parut dans la lice tout armé, excepté qu'il avoit les cuisses & les jambes découvertes, sous prétexte d'une incommodité au genou ; il invita le Chevalier François à combattre dans le même état, & l'on jura de ne se point frapper aux endroits qui restoit ainsi sans défense. Mais le perfide Anglois, qui n'avoit sollicité cette convention que pour la violer, perça Castelmorant à la cuisse.

Le Duc de Buckingham ne put souffrir cette lâcheté dans un Anglois ;

Il le fit mettre en prison , & offrit à Castelmorant de le lui remettre pour le punir à son gré ou pour en tirer telle rançon qu'il jugeroit à propos. Le Chevalier François répondit qu'il pardonnoit au traître , & qu'il étoit venu en Bretagne pour acquérir de la gloire , non pour gagner de l'argent. Il pria le Duc de rendre la liberté au prisonnier. Buckingham , charmé de la générosité de Castelmorant , lui envoya une coupe d'or & une somme considérable. Castelmorant accepta la coupe par respect pour Buckingham , & renvoya l'argent.

La rivalité des deux Nations & le désir inné dans le cœur de tout Chevalier de défendre l'honneur de la sienne , étoit une des principales causes de ces combats particuliers. Au commencement de l'an 1383 , Pierre de Courtenai , Seigneur Anglois , vint en France pour combattre Guy

de la Trémoille. On voulut les empêcher d'entrer en lice , on disoit *qu'il n'y avoit matière* ; mais la Trémoille répondit *qu'il y avoit assez cause* , vu *qu'il étoit François* , & *Courtenay Anglois*. Les deux Chevaliers entrèrent donc en champ clos à Paris , derrière S. Martin-des-Champs , en présence du jeune Roi & de toute sa Cour ; mais à peine les Chevaliers avoient-ils mis leurs lances en arrêt , que le Roi , à la prière du Duc de Bourgogne , les fit séparer. Courtenay partit de Paris comblé de présens ; mais dans un séjour qu'il fit en Picardie , chez la Comtesse de S. Paul , il se vanta de n'avoir trouvé personne en France qui eût osé combattre contre lui. Clary, Gentilhomme Languedocien, ne put entendre cette bravade , sans s'offrir à être le téméraire qui soutiendrait l'honneur François contre un champion si redouté. Ils combat-

tirent devant la Comtesse de S. Paul. Courtenay , blessé & désarmé , s'avoua vaincu ; il repassa en Angleterre , d'où il envoya au Roi de France des présens militaires , en reconnoissance de ceux qu'il avoit reçus.

Puisque nous attaquons ici le système de guerre , considérons-en tous les effets. C'étoit ce système qui , aux hostilités générales de Nation à Nation , joignoit ces combats singuliers ; c'étoit aussi ce même système de guerre qui , parmi toutes les épreuves superstitieuses , connues sous le nom de *Jugemens de Dieu* , avoit fait prévaloir le duel. Le fameux duel de Le Gris & de Carrouge , sous le regne de Charles VI , auroit dû décrier à jamais cet usage. Ce n'est pas que notre preuve testimoniale n'ait ses inconvéniens & son incertitude , mais elle est plus raisonnable & moins funeste. L'histoire du duel de Le Gris

& de Carrouge, quoique certaine au fond, offre dans ses circonstances, des difficultés infinies, que quelques Auteurs paroissent avoir voulu éluder, que là plupart semblent n'avoir pas apperçues, & qui n'ont pas été assez relevées. Pour montrer ces difficultés, il ne faut que rappeler les principales circonstances de l'affaire. La femme de Carrouge accuse Le Gris de l'avoir violée, Carrouge & Le Gris combattent; Le Gris succombe, il est pendu: un malfaiteur arrêté quelque temps après pour d'autres crimes, avoue celui-là. Quand on lit le récit de cette aventure dans la nouvelle Histoire de France, on ne peut presque pas douter de la bonne-foi de la femme.

1°. Il regne dans son accusation & dans toutes les circonstances dont elle l'accompagne, un ton de naïveté persuasif. 2°. L'accusatrice s'exposoit au plus grand péril; elle devoit

être brûlée, si Carrouge succomboit.

3°. La ferveur même de ses prières pendant le combat , semble annoncer une ame innocente. Une calomniatrice eût-elle osé demander à Dieu que sa calomnie triomphât ?

4°. Son désespoir, lorsqu'elle reconnoît qu'elle s'est trompée, le courage avec lequel elle se dévoue à une pénitence rigoureuse , & se renferme pour le reste de ses jours dans une cellule murée ; tout semble déposer en faveur de sa sincérité.

Mais , d'un autre côté, comment pouvoit-elle avoir été sincère ? Il paroît que le faux Le Gris avoit été long-temps avec elle , avant de demander à être conduit au donjon où il avoit exercé sa violence ; il avoit ensuite fait des déclarations & des instances , il avoit prié , il avoit menacé , il avoit épuisé les moyens de séduction avant de recourir à la force. Y avoit-il donc entre le vrai &

le faux Le Gris une ressemblance assez parfaite & assez universelle pour que la Dame de Carrouge pût les confondre , malgré tant d'occasions de les distinguer ? Et si cette ressemblance existoit , cela ne méritoit-il pas que les Historiens en fissent mention ?

Froissard.
Chron. de
S. Denys.

M. Duclos , dans un Mémoire sur les épreuves ou Jugemens de Dieu , inféré dans le recueil de l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres , semble lever ces difficultés d'un seul mot ; il dit que la Dame de Carrouge fut violée par un homme masqué ; mais peut-être prend-il sur lui de le dire , & d'ailleurs ce n'est que changer de difficultés , car il paroît impossible de concilier ce fait avec les circonstances rapportées dans la nouvelle Histoire de France ; par exemple , avec le bon accueil que la Dame de Carrouge fait d'abord à cet homme , avec la complaisance qu'elle a de le conduire

seule au donjon , avec l'accusation même qu'elle intente contre Le Gris nommément, & sans jamais montrer le moindre doute sur la personne, accusation qu'elle renouvelle & qu'elle soutient au moment du combat , à la vue du péril, & lorsque son mari, tandis qu'il en est temps encore , lui offre une occasion de se rétracter, ou du moins de modifier son accusation.

Telles sont les difficultés que présente cette aventure ; peut-être n'est-il pas possible de les résoudre, mais il falloit du moins les remarquer.

Le triste dénouement du combat de Le Gris & de Carrouge, n'empêcha pas que la même année il n'y eût un autre duel judiciaire ordonné en Bretagne. Jean de Beaumanoir fut assassiné par un de ses Fermiers, dont il entretenoit la fille. L'assassin fut pris, mais il avoit un complice qui se sauva. Le Fermier déclara & soutint

jusqu'à la mort que ce complice étoit un homme qui lui avoit été fourni par le Seigneur de Tournemine pour l'aider à tuer Beaumanoir. Tournemine avoit épousé la veuve de Beaumanoir ; Robert , frère de ce dernier , demanda vengeance contre Tournemine , & la femme fut sommée de se joindre à son beau-frère pour venger son premier mari sur le second ; ce qu'elle refusa de faire. On ordonna le duel entre l'accusateur & l'accusé. Tournemine fut vaincu , & alloit être pendu , mais Robert de Beaumanoir demanda lui-même au Duc de Bretagne la grace de Tournemine , & il l'obtint. Si c'étoit un droit du vainqueur d'obtenir la grace du vaincu , comment ne la demandoit-il pas toujours ?

La guerre étoit plus animée en Flandre qu'elle ne l'avoit été en Bretagne. Le Comte de Flandre , Louis de Mâle , traitoit ses sujets comme

son père les avoit traités ; il prodiguoit les coups d'autorité , parce qu'il n'avoit point d'autorité. Les Gantois toujours révoltés contre lui , l'avoient chassé de leur Ville. Pour s'en venger , il avoit fait crever les yeux à des Marchands Gantois arrêtés sur l'Escaut ; & le soulèvement en étoit devenu plus général ; la Ville de Bruges , ennemie & rivale de celle de Gand , s'étoit partagée en deux factions , dont une tenoit pour les Gantois. Le Comte s'empare de Bruges , & livre au supplice cinq cens habitans ; il foumet Ypres , & y fait décapiter sept cens hommes. Alors la révolte fut au comble. Les rebelles , devenus des bêtes féroces , mettent en pièces un de leurs Capitaines , qu'ils accusoient de les avoir mal défendus , chacun veut emporter un lambeau du corps de ce malheureux. Affiégés dans la Ville de Gand , ils surprennent Alost , & le

mettent en cendres. Cette guerre fut cruelle , comme toutes les guerres civiles , on ne favoit ce que c'étoit que de faire quartier. Un Capitaine Gantois , assiégé par les troupes du Comte , s'étoit réfugié dans le clocher d'une Eglise où l'on avoit mis le feu ; il crioit : *rançon , rançon* , & montrait sa cotte d'armes pleine de florins , on lui refusa la vie. Dans son désespoir , il se précipita du haut du clocher sur les assaillans , qui le mirent en pièces & jettèrent ses membres dans les flammes. C'est ainsi que se fait la guerre entre la tyrannie & la licence.

Les Gantois se souvinrent du nom d'Artevelle , si fatal à leurs Comtes. Un fils de ce fameux Jacques d'Artevelle , qui , du temps de Philippe de Valois , avoit été l'idole & la victime du peuple , se signaloit alors parmi eux , il se nommoit Philippe d'Artevelle ; les Gantois l'éurent
pour

pour leur chef, comme les Romains nommoient un Dictateur, & comme depuis, les Hollandois élurent un Stathouder dans les temps difficiles. Le fils étoit aussi vaillant que le père, mais on le jugeoit moins habile. Un Capitaine assez expérimenté, nommé Pierre Dubois, se chargea de lui donner des instructions, qui auroient pu accélérer sa perte : *Soyez cruel & hautain*, lui disoit-il, *ainsi veulent les Flamands être menés; ne on ne doit entr'eux tenir compte de vies d'hommes, ne avoir pitié non plus que de arondeaux ou d'allouettes qu'on prend en la saison pour manger.* Mais c'étoit pour avoir été hautains & cruels, & pour n'avoir pas fait assez de cas de la vie des hommes, que le Comte & son père avoient vu leurs sujets soulevés contre eux, & que Jacques d'Artevelle avoit été massacré par ceux mêmes qui l'avoient élu. Philippe se montra

digne du choix de ses Concitoyens. Investi par le Comte dans la Ville de Gand, réduit au désespoir par la famine, il sort à la tête de cinq ou six mille hommes, charge avec impétuosité le Comte, qui en avoit quarante mille, taille en pièces cette nombreuse armée; puis, profitant de sa victoire, surprend Bruges, la sacage, & rentre triomphant dans sa patrie, aux acclamations du peuple, tandis que le Comte, humilié, tremblant, qui, deux jours auparavant, avoit exigé que les Gantois se rendissent, la corde au col, se cachoit dans un grenier, puis se fauvoit à Lille, travesti en artisan.

Mais tout changea bientôt de face, lorsque le Comte, par le conseil du Duc de Bourgogne son gendre, eut imploré la protection du Roi de France. On persuada aisément à ce jeune Monarque, plein d'ardeur & de courage, que sa gloire étoit inté-

ressée à défendre son Vassal, opprimé par des rebelles ; il leva l'Oriflamme, & marcha lui-même avec toute la Noblesse de son Royaume , à la tête d'une armée de soixante mille hommes, contre Artevelle , qui faisoit alors le siège d'Oudenarde. Artevelle de son côté appella les Anglois , mais ils tardèrent trop à le secourir ; ce Général , voyant qu'il falloit se suffire à soi-même, laissa quinze mille hommes au siège sous la conduite de Dubois , & avec quarante mille , alla présenter la bataille aux François ; après quelques escarmouches assez vives , dont le succès fut malheureux pour les Flamands, l'affaire générale s'engagea entre Rosebèque & Courtrai , le 27 Novembre 1382. Artevelle , plein de présomption & se croyant sûr de la victoire , parce qu'il combattoit pour la liberté ; avoit recommandé de n'épargner

Hist. de Bret.
Annal. de
Fland.
Froissard.

que le Roi (1) ; il attaqua , mais avec une fureur aveugle , sans principes & sans regle , des troupes aguerries , exercées , & dont les opérations savantes étoient dirigées par Clifton (2). Leur valeur éclairée , prudente , ménagée avec art , déconcerta les efforts fougueux d'une populace indisciplinée. Les Flamands ne favoient que frapper au hazard & mourir , ils ignoroient l'art du ralliement ; leurs pelotons rompus se précipitoient les uns sur les autres , en voulant se jeter sur l'ennemi ; on ne voyoit plus parmi eux que désor-

(1) *Ce n'est qu'un enfant , disoit-il , on lui doit pardonner ; il ne sait ce qu'il fait ; il va ainsi qu'on le mène. Tout cela étoit vrai ; mais il falloit avoir vaincu pour avoir droit de le dire. Nous le menerons à Gand , ajoutoit-il , apprendre à parler Flamand.*

(2) Miles de Dormans , Evêque de Beauvais & Chancelier de France , commandoit un Corps à cette bataille.

dre & que confusion ; la déroute fut complete & le carnage horrible. Par-tout où le péril étoit le plus grand , on rencontroit Artevelle , prodigue de sa vie , insensible aux blessures dont il étoit couvert , animé du désir de vaincre pour assurer la liberté publique ; Artevelle n'eut point la douleur de survivre à sa défaite. Sa mort eût été la ruine entière de son parti , si Dubois , son digne Lieutenant n'eût ranimé les courages abattus. Cependant le siège d'Oudenarde fut levé ; la plupart des Villes rebelles se rachetèrent du pillage par de fortes contributions ; Courtrai fut de ce nombre , mais cette Ville ne jouit pas de la grace qu'elle avoit achetée ; il lui arriva ce que Virgile raconte de Turnus , à qui le baudrier de Pallas , porté en signe de victoire , coûta la vie (1).

(1) Nescia mens hominum fati sortisque futura ,
V iij

Les vainqueurs entrés dans Courtrai, avoient suspendu dans la principale Eglise les étendarts François & les éperons dorés , monumens de la célèbre victoire que les Flamands avoient remportée , près d'un siècle auparavant , sur l'armée de Philippe le Bel. A cette vue , la fureur s'empare des François ; les chefs ne peuvent ou ne veulent point la réprimer ; la Ville est saccagée , les habitans massacrés ; violence exécrable aux Flamands , honteuse aux François , & plus propre à perpétuer qu'à éteindre le souvenir de la défaite qui les irritoit !

Quelque temps après , François Atreman , un des chefs des Gantois,

Et servare modum rebus sublata secundis !

*Turno tempus erit , magno cum optaverit
emptum*

*Intactum Pallanta , & cum spolia ista ,
diemque*

Oderit.

ayant surpris Dam & voulu brûler une flotte Françoisé dans le port de l'Ecluse , le Roi reprit Dam, le brûla, ravagea la Flandre jusqu'aux portes de Gand , & fit plusieurs prisonniers. Il vouloit leur faire grace. » Nous ne voulons point de grace, dirent ces Républicains rendus féroces par la guerre & par le malheur : » si vous nous laissez la vie, » nous l'employerons à vous combattre ; si vous nous l'ôtez , nous offemens se rassembleront pour vous combattre encore. » Un seul d'entr'eux , cruel par lâcheté , demanda la vie , & offrit même , à ce prix , d'être le bourreau de ses concitoyens , dont la plupart étoient ses parens. Ce qui paroîtra peut-être plus horrible encore , c'est qu'on accepta son offre. Voilà les fruits de la guerre.

Les Anglois voulurent enfin , mais trop tard , secourir les Gantois. Spen-

fer , Evêque de Norwick , Prélat belliqueux , connu pour avoir été le chef d'une Croisade publiée en Angleterre par Urbain VI , contre les Clémentins ; Spenser vint en Flandre , prit Graveline & quelques autres Places , battit un corps de douze mille hommes , mit le siège devant Ypres. Ce fut là le terme de ses conquêtes. Le Roi vint à sa rencontre avec une armée nouvelle , lui fit lever le siège , reprit Bergues , que les Anglois avoient abandonné , les enveloppa eux-mêmes dans Bourbourg , où il les auroit pris à discrétion , si le Duc de Bretagne , leur ami secret , n'eût saisi l'occasion d'expier l'infidélité involontaire qu'il leur avoit faite , quand ses peuples , en haine des Anglois , l'avoient forcé de traiter avec la France. La médiation du Duc obtint aux Anglois une capitulation honorable & leur retour en Angleterre.

Le Comte de Flandre mourut peu de temps après à S. Omer , emportant au tombeau la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles nés de ses dissipations & de sa mauvaise conduite. Le Duc de Bourgogne , son héritier , voyant que l'infortune rendoit les Flamands plus farouches , & que la force ne gagnoit rien sur eux , eut recours aux voies de conciliation & de douceur , voies presque infaillibles , par où il faudroit toujours commencer , & qu'on emploie toujours trop tard & trop rarement. La paix fut aisément conclue ; les Flamands furent maintenus dans leurs privilèges , le Duc dans son autorité , le Roi dans sa souveraineté.

La bataille de Rosebèque , sous Charles VI , avoit été livrée dans les mêmes conjonctures & gagnée par les mêmes causes que la bataille de Cassel , sous Philippe de Valois ,

ces deux regnes , dont le second devoit être bien plus malheureux encore que le premier , commencèrent l'un & l'autre par une victoire éclatante remportée sur les Flamands par le Roi en personne.

Nous avons vu plus haut les Bretons recevoir assez mal les secours que les Anglois leur avoient fournis contre la France ; les Ecoffois ne reçurent pas mieux ceux que l'Amiral Jean de Vienne leur porta contre l'Angleterre. Il eut d'abord quelques succès en Ecoffe , il porta même la terreur jusqu'en Angleterre ; il apprit aux Ecoffois à faire une guerre systématique ; mais bientôt ces alliés s'aperçurent que leurs humeurs étoient incompatibles ; l'orgueil Ecoffois s'offensa de la liberté Françoisse , & sur-tout de la passion que l'Amiral conçut pour une parente du Roi d'Ecoffe ; il y alloit pour lui de la vie à rester dans cette Cour austère ,

il fut obligé de revenir en France assez précipitamment.

Des trêves, qui se renouvelèrent de terme en terme , suspendirent toutes les hostilités directes entre la France & l'Angleterre ; la guerre en général fut fort peu animée entre Charles VI & Richard II. Il n'y avoit point de rivalité personnelle entre ces deux Princes ; Charles VI, qu'une ardeur belliqueuse emportoit aisément , forma plus d'une fois des projets contre l'Angleterre , mais c'étoit sans haïr Richard & les Anglois.

En 1385 , on avoit fait au port de l'Ecluse un grand armement ; l'Angleterre s'en effraya, & arma pour sa défense jusqu'aux vieillards & aux enfans. L'année suivante , la France fit un plus grand armement encore, l'Angleterre ne daigna pas seulement y penser ; elle compta sur les divisions du Gouvernement François

pour faire avorter cette entreprise. C'étoient le Connétable de Clifson & l'Amiral de Vienne qui la propofoient ; le Duc de Bourgogne employa la première flotte contre les Flamands , le Duc de Berry rendit la feconde inutile , en fe faifant attendre jufqu'à la mauvaife faifon. Le Roi avoit montré la plus grande ardeur : » *Connétable* , dit-il , *j'ai été* » *en mon Vaiffel* , & *me plaifent* » *grandement bien les affaires de mer* , » & *crois que feray bon marinier*. Il fit de vifs reproches au Duc de Berry , & le lendemain tout étoit oublié. Le Duc de Berry l'avoit bien prévu.

Quoique la rivalité des deux Nations ne fût pas alors dans toute fa force , elle alla chercher des occafions de s'exercer en Caftille & en Portugal , quand ces occafions lui manquèrent en France & en Angleterre.

Il s'étoit élevé des troubles en Portugal sur la succession à la Couronne. Ferdinand, dernier Roi de cet Etat, n'avoit qu'une fille , fruit d'une alliance illégitime avec une femme qu'il avoit enlevée à son mari , & placée scandaleusement sur le Trône. Tant que Ferdinand avoit vécu, son autorité avoit assuré l'état de la mère & de la fille : celle-ci avoit même épousé Jean, Roi de Castille, fils & successeur de Henri de Transamare. Mais , après la mort de Ferdinand , les principales Villes de Portugal , abhorrant le joug Castillan , se donnèrent à un frère bâtard de leur dernier Roi , qui opposa les forces de l'Angleterre à celles de la France , protectrice déclarée du Roi de Castille , depuis que Du Guesclin avoit placé Transamare sur ce Trône ; mais tandis que le Duc de Bourbon amenoit des secours , qu'un peu trop de lenteur rendit inutiles , le Duc de

Lancastre , qui faisoit revivre alors les prétentions sur la Castille qu'il tenoit de sa femme , fille de Pierre le Cruel , avoit déjà conquis une partie de ce Royaume , affermi le Bâtard sur le Trône de Portugal , & conclu un traité scellé par le mariage de ses deux filles , dont l'une épousa ce nouveau Roi de Portugal , l'autre l'héritier de Castille.

Les Rois de France & d'Angleterre n'ayant point de haine l'un pour l'autre , les haines nationales s'affoiblirent aisément , & la prolongation des trêves acheva de les éteindre. Cependant les François voyoient avec peine entre les mains des Anglois , des clefs importantes de la France ; en Picardie , Calais ; en Normandie , Cherbourg ; en Bretagne , Brest. Calais paroissoit d'une telle conséquence , que , pour le recouvrer , on offrit du côté du Midi plusieurs Provinces , le Limosin , l'Agé-

nois , le Quercy , le Rouergue , le Périgord. Mais cette négociation fut abandonnée. Cherbourg avoit été engagé aux Anglois par le Roi de Navarre , Charles le Mauvais , pour une somme de vingt-cinq mille livres ; Charles le Noble , fils de Charles le Mauvais , demandoit à rentrer dans la Place , en payant cette somme. Sa demande étoit juste , & Richard avoit toujours besoin d'argent , ainsi cette affaire fut consommée. Celle de Brest , après bien des difficultés & des lenteurs , le fut aussi par la même raison , moyennant cent vingt mille francs d'or ; mais cette double restitution fut un des plus violens griefs de la Nation Angloise contre Richard.

Un Hermite avoit déterminé les deux Rois à la paix , non par les raisons qui doivent toujours la faire désirer , mais par des visions & des révélations , moyens plus propor-

tionnés à la foiblesse de ces deux Princes, & plus conformes à l'esprit du temps. Cependant les deux Nations ne purent s'accorder ni sur les conditions d'une paix définitive, ni sur les moyens de terminer le schisme de l'Eglise; mais de trêve en trêve, on parvint à en conclure une de vingt-huit ans, qui valoit bien une paix, & qu'on cimenta par le mariage de Richard II avec Isabelle, fille de Charles VI. Ce qu'il y eut de plus remarquable à la cérémonie du mariage & aux fêtes qui suivirent, ce fut la présence de quatre Reines, celle de France, la nouvelle Reine d'Angleterre sa fille, la veuve de Philippe de Valois, qui vivoit encore (1), & la Reine de Sicile, qui se trouvoit pour lors à

(1) Blanche d'Evreux; elle ne mourut qu'en 1398, & n'avoit pas soixante-&-dix ans.

Paris. Richard descendit à Calais pour recevoir son épouse ; il y eut une entrevue des deux Rois entre Ardres & Guines , au même lieu où se tint depuis le fameux *Camp du drap d'or* , à l'entrevue de François I & de Henri VIII. La dépense que firent Charles & surtout Richard en cette occasion , indisposa contre eux leurs peuples , sur qui reumboient ces folles dissipations. La dépense de Richard excéda de beaucoup la dot qu'il recevoit de sa femme. La confiance & l'amitié parurent présider à l'entrevue , & Richard dit à Charles ces mots remarquables : » *Là où*
» *nous serons ensemble d'un ac-*
» *cord , il n'est Roi Chrétien , ne*
» *autre , qui puisse nous nuire.* Depuis cette époque , les deux Rois furent toujours amis. Richard parut quelquefois vouloir s'appuyer

du secours de la France contre ses propres sujets , du moins ses ennemis le lui reprocheraient.

Fin du second Volume.

ERRATA.

TOME II.

- P**Age 16 , ligne 19 , de fes , *lisez* de ces ;
- Pag. 24 , lig. 7 , prêt de sa ruine , *lis.* près de sa ruine.
- Pag. 95 , lig. 14 , quatre-vingt mille , *lis.* soixante mille.
- Pag. 133 , lig. 22 & 23 , d'obtenir pour lui , *lis.* que la Poole lui obtiendrait.
- Pag. 138 , lig. 5 , avait pour Juges , *lis.* avait pris pour Juges.
- Pag. 175 , lig. 21 , thésorise-t-il ? *lis.* thésaurise-t-il ?
- Pag. 235 , lign. 17 , leur dirent-ils , *lis.* lui dirent-ils.
- Pag. 261 , lig. 18 , à Rome , *lis.* à Rome , ou bien à Avignon.











